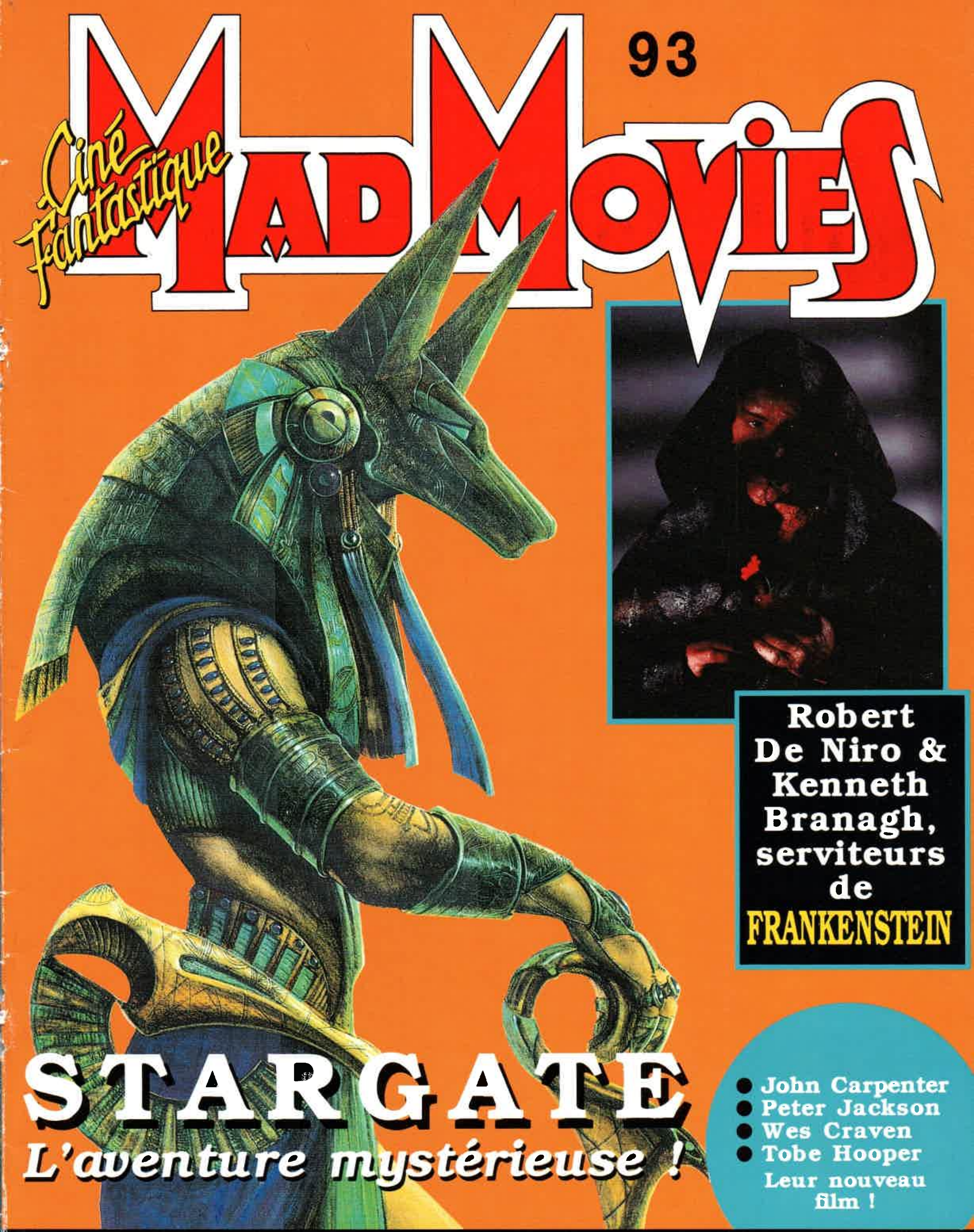


FANTASTICA
Le festival de tous les fantastiques

Belgique : 180 FB - Espagne : 700 Pts
Canada : $ 7,25 - RCI : 2800 CFA
Suisse : 8 F
M 2016 - 93 - 25.00 F-RD



Rédaction, Administration
4, rue Mansart,
75009 Paris.
Editeur/ Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 93
Rédacteur en chef
Jean-Pierre Putters
Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert
Coordination
Marc Toullec
Comité de rédaction
Didier Allouch
Marcel Burel
Julien Carbon
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec
Collaboration
Betty Chappe
Alexis Dupont-Larvet
Guy Giraud
Jack Tewksbury
Correspondants
Emmanuel Itier
(Los Angeles)
Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Ze Happy Nouilleurs
Photogravure
AMG
Impression
ISTRA BL
Distribution
N.M.P.P.
Tirage
80.000 exemplaires
Dépot légal
Janvier 1995
Commission paritaire
59956
ISSN
0338 - 6791
Paraît tous les deux mois

Remerciements
Sophie Azerad, Daniel Benzakein, Stella Brevoord, Corinne de Bury, Ling Chan, Michèle Darmon, Nathalie Dauphin, Françoise Dessaigne, Jean-François Deveau, Laurent Erre, François Frey, François Guerrar, Victor Hadida, Sylvie Forestier, Myrtho Joannon, Christophe Jouvet, Laurence Laurelut, Floriane Mathieu, Anna Matikova, Elizabeth Meunier, Christine Nicolay, Christina Petropoulos, Robert Schlockoff, Patrick Tatopoulos

Sommaire

Pour cette adaptation à la lettre du roman de Mary Shelley, Francis Coppola se contente de produire, laissant le soin à Kenneth Branagh de mettre en images un mythe que le cinéma a célébré maintes fois. Le réalisateur s'explique sur cette soudaine passion qui l'a entraîné dans l'aventure **Frankenstein**, pendant que la rédaction se divise quant à l'appartenance du film au genre défendu dans ces pages...



Frankenstein

Le **III** voulait faire oublier le **II** en se rapprochant de l'esprit du **I**. Mais l'immortel Christophe Lambert et son nouveau metteur en scène "clipeux" Andy Morahan restent bloqués dans les starting-bloks : le **III** est un sombre navet qui réussit à donner quelques qualités au **II**. Bravo !

Du 1er au 5 février se tiendra la deuxième édition de Fantastica à Gérardmer, qui aura finalement vite fait oublier Avoriaz. L'occasion de voir en quelques jours un gros pourcentage de la production fantastique de l'année. Un programme plutôt chargé, et alléchant, pour cette deuxième édition. Les ténors de la sélection, toutes catégories confondues, se titrent **L'Antre de la Folie** où John Carpenter analyse ironiquement le genre, **Stargate** dans lequel cohabitent très harmonieusement grandes pyramides et extraterrestres, **Star Trek Generations** au sein duquel se croisent deux commandants de l'Enterprise séparés par presque un siècle, **Heavenly Creatures** où le Néo-Zélandais Peter Jackson dépeint un fait divers qui défraya la chronique dans son pays natal... Du côté des outsiders, la buanderie hantée de **The Mangler**, un **Freddy** tendance intello, les anges de **God's Army**, le Trickster de **Brainscan** et les Body Snatchers de **The Puppet Masters** jouent des coudes, talonnés par une poignée de films européens aussi discrets qu'imaginatifs. Bref, on salive d'impatience d'être à Gérardmer.



1 - L'Antre de la Folie. 2 - Star Trek Generations. 3 - Stargate. 4 - God's Army

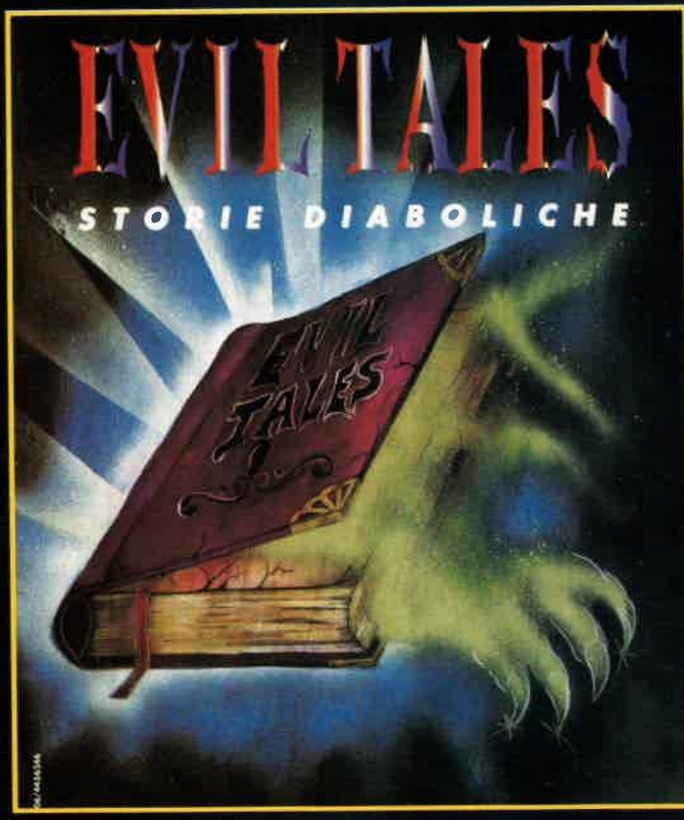
NOTULES LUNAIRES

■ Le bide du **Frankenstein** de Kenneth Branagh ne décourage pas Ron Howard et Brian Grazer d'envisager très sérieusement un remake de **La Fiancée de Frankenstein** pour *Universal*. Originalité de ce projet très classique en apparence seulement : la créature sera un composite entre plusieurs comédiennes. La grande Geena Davis serait le visage du monstre féminin, tandis que Sharon Stone lui prêterait son corps et Demi Moore sa voix. Belle mosaïque !

■ Les dernières gloires du fantastique italien s'étant expatriées (Dario Argento) ou recyclées (Lucio Fulci, Joe d'Amato), des jeunots se résignent à prendre le relais. Malades de fantastique et d'horreur, Paola Rocchi et Danilo del Monte fondent ainsi leur maison de production, *Fantastudio*, une compagnie modeste mais très vivace sur le créneau. Ils proposent dans une première fournée **Evil Tales** et **Bloody Tree**. Le premier, un film à sketches, aligne un marchand de crème glacée dingue, une ménagère maniaque de propreté et un cimetière hanté. Le second, façon William Friedkin dans **La Nurse**, met en scène un arbre diabolique buveur de sang. *Fantastudio* promet dans un second temps **Evil Tales 2** (on aurait dû y penser !), **Egypt Horror** ("une légende égyptienne devient réalité"), **Bad Ice-Cream** (autour d'une crème glacée à l'arrière goût d'hémoglobine) et **Fairy Tales** (où cohabitent géants, sorcières, lutins et mauvais esprits). *Fantastudio* est une initiative à soutenir ardemment.



■ Le réalisateur Neil Jordan et le comédien Stephen Rea (le fielleux Santiago dans **Entretien avec un Vampire**) vont se retrouver pour les besoins de **Butcher Boy**, une sombre histoire de gosse tueur en série inspirée d'un roman de Patrick McCabe. Accro du fantastique comme Neil Jordan, et plus encore, John Carpenter travaille actuellement sur un projet en instance depuis deux ans environ. Il s'agit de **Beast** d'après un roman de Peter Benchley, l'écrivain à la base des **Dents de la Mer**. Pas de grand squale ici, mais une pieuvre monstrueuse. Retiré des sarcophages de **La Momie**, George Romero bifurque sur **Before I Wake**, une histoire de fantôme dans la tradition où une jeune fille se retrouve possédée par l'esprit de sa mère morte. Réalisateur des deux tomes cinématographiques de **La Famille Addams**, Barry Sonnenfeld donne dans la sorcellerie avec le bien nommé **Whitchcraft**. De son côté, Alex **The Crow** Proyas embraye sur **Speed Racer** d'après un manga de 1967. Il s'agit de la trajectoire d'un pilote automobile lors d'une course kamikaze située dans un futur bien destroy. Initialement mentionné pour occuper le poste de réalisateur de **Speed Racer**, David Cronenberg pourrait y tenir le rôle d'un personnage majeur. Jan **Speed** de Bont, quant à lui, ferait plutôt plutôt grise mine ces temps-ci. Alors qu'il était en train de tourner des bouts d'essai de **Godzilla**, le producteur *Tri-Star* se livre à quelques coupes sèches dans le budget alloué au dragon cracheur de feu, pour le ramener à 100 millions de dollars au lieu des 130 initialement prévus. Du coup, l'ex-chef opérateur de Paul Verhoeven menace ses bailleurs de fonds de quitter le navire !



■ Amos Poe est un cinéaste plus que rare mais très intéressant. Issu de l'underground new-yorkais, il signe deux thrillers très remarqués, **Subway Riders** (concernant un saxophoniste assassin) et **Alphabet City**. Il revient avec **Dead Week-end**. Sur le principe de **Hidden** et autre **Body Snatchers**, il narre l'arrivée sur Terre d'une extraterrestre qui change souvent d'enveloppe charnelle. Sa spécificité : elle choisit uniquement des femmes pour "donneur" !





Dans nos journaux, une nouvelle lourde de conséquences vient tout juste de tomber : 1995 succèdera bien à 1994 ! La vache, ils auraient pu prévenir. Du coup, certains nous prédisent plein d'événements contradictoires pour cette année, bien persuadés que nous n'irons pas vérifier plus tard à quel point ils peuvent se planter grave. Seul, *France-Dimanche* aurait réimprimé, paraît-il, deux pages en catastrophe. Deux pages assez rafraîchissantes dans lesquelles Madame Soleil annonçait en décembre dernier - non pas sa retraite, hélas -, mais le "oui" de Jacques Delors à la candidature présidentielle. Elle est bonne ! (Non. Pas Madame Soleil, bien sûr, mais ses prédictions...). Bon enfin, inutile de se moquer des non-voyants...
Sinon, toute la presse s'interroge sur son devenir. Au point de passer à la *Marche du Siècle* pour le crier bien fort. Moins de lecteurs, moins de pubs, plus de frais fixes, et surtout une augmentation de 20% du prix du papier prévue pour ce début d'année. Car il faut savoir que le papier coûte déjà très cher. Environ six francs le kilo pour un papier potable (comment ? Oui, pareil au nôtre, par exemple. Ah si ! tâtez pour voir. Mais non, pas là, il est con lui, hé !).
Par rapport à un coût dix fois moindre du kilo de pomme de terre, si vous voulez, cela nous met le cornet, chez *McDonald*, à un prix quasiment égal aux frites entassées à l'intérieur (si ça vous intéresse pas, mes infos, vous le dites, hein ?). En clair, et sur le plan du strict amortissement, mieux vaut manger l'emballage et jeter les frites. De toute façon, c'est aussi mauvais l'un que l'autre.
Bien. Ceci posé, nous, à *Mad Movies*, allons beaucoup mieux. Si cela peut rassurer la profession, c'est de bon cœur. Nous craignions un fléchissement des ventes, suite à notre passage brusque à 25 F et c'est le contraire qui se produit. Comme si en coûtant plus cher la revue valait davantage (et réciproquement, je veux dire). Toute marchandise se détermine en tant que qualité liée à sa valeur et nous avons dû quelque part y gagner en honorabilité. Oui, c'est très curieux, mais tellement français, au fond...
Bien entendu, ce phénomène de reprise est lié à une reconnaissance du genre dans les milieux bien-pensants. Des titres comme **Entretien avec un Vampire**, **Frankenstein**, et bientôt **Stargate**, **Mary Reilly**, **Ed Wood** ou **La Momie** valorisent le genre surtout si on y associe les noms prestigieux de Coppola, Tom Cruise, Stephen Frears, Robert De Niro, Tim Burton ou Johnny Depp. Bientôt, vous allez voir, le fantastique va redevenir fréquentable et on nous invitera sur *TF1*. On est même capable d'accepter, personne n'est parfait (hé, n'empêche, Didier est passé une fois à *Que le meilleur gagne*, c'est pas rien... Remarquez, il a perdu !).
Par chance, les titres en question en valent la peine, tout du moins ceux que nous avons pu visionner à ce jour, et pour les autres, nous irons les découvrir au Festival de Gérardmer au tout début février. Encore une occasion de réconcilier grande presse et cinéma fantastique.
Entre les sorties annoncées et cette sélection *Fantastica* de Gérardmer, la place nous a furieusement manqué et certaines rubriques se sont vues reporter au numéro suivant. Mais rassurez-vous, toujours d'après *France-Dimanche* et les prédictions de Madame Soleil, le numéro 94 devrait suivre le numéro 93. Voilà qui tombe bien.

Jean-Pierre PUTTERS

BATMAN FOREVER

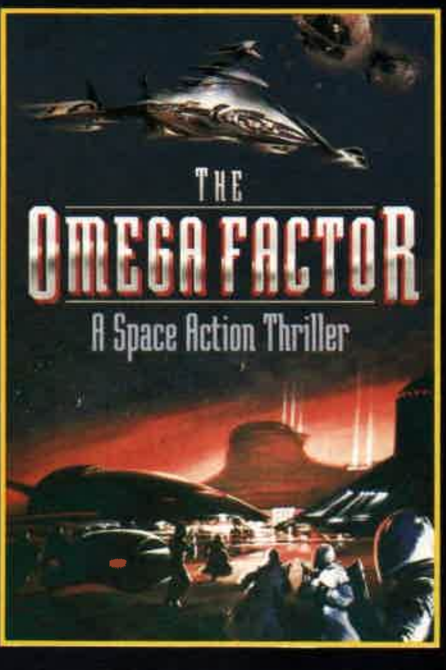
Batman reste et ses interprètes changent. Exit Michael Keaton qui demandait trop d'oseille à *Warner*, bonjour Val Kilmer dans le double rôle du justicier de Gotham City et de Bruce Wayne. Réalisé par Joel Schumacher (**Chute Libre**, **L'Expérience Interdite**) ce **Batman 3** ne s'en tient pas là au niveau des innovations. Pas de Pingouin ou de Joker à l'horizon, mais des criminels tout aussi mortellement pittoresques, et tirés des bandes dessinées. Le numéro 1 se nomme Double Face (Tommy Lee Jones), ex-procureur qui tient Batman responsable de sa défiguration à 50 %. Ses alliés : le Sphinx (Jim **The Mask** Carrey), bien décidé à se venger de Bruce Wayne lui aussi, la lascive Lace (Drew Barrymore)... De son côté, Batman fait équipe avec Robin (Chris O'Donnell des **Trois Mousquetaires**) dont cette séquelle explore les origines, à savoir la véritable identité de Dick Grayson, acrobate et orphelin. L'indispensable rôle féminin, pour qu'on n'accuse pas Batman et Robin de rapports équivoques, est tenu par Madame Tom Cruise, Nicole Kidman, experte en criminologie amenée à chérir le pourfendeur masqué des malfaiteurs les plus tarés de la création.

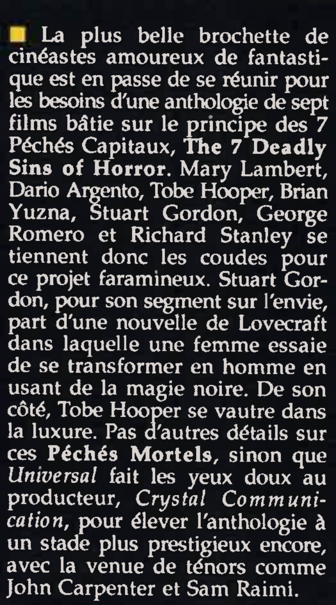
Bestiaire riche pour **Batman Forever** donc, mais le film ne versera pas dans la folie lyrico-macabre de **Batman le Défi**. Conscients que les obsessions de Tim Burton (ici producteur exécutif) ont privé le précédent **Batman** de quelques millions de dollars supplémentaires de recettes, les producteurs misent avant tout sur l'action non-stop.



Val Kilmer en Bruce Wayne. Premier jour de tournage, premier cliché.

■ *Santa Monica Pictures* est une nouvelle compagnie de production qui voit les choses en grand. La société de Ami Artzi envisage donc de profiter de l'engouement récent pour la science fiction (**TimeCop**, **Star Strek VII** et **Stargate** ont été des succès au box office nord-américain). Cet intérêt aboutit au lancement de deux space-opera. Ce sont **Mega Life** (situé en 2115 sur une Terre où des assurances vie permettent aux plus nantis de revenir à la vie) et **The Omega Factor**, deux séries B ambitieuses en attente de capitaux pour s'élancer vraiment vers le cosmos.





■ La plus belle brochette de cinéastes amoureux de fantastique est en passe de se réunir pour les besoins d'une anthologie de sept films bâtie sur le principe des 7 Péchés Capitaux, **The 7 Deadly Sins of Horror**. Mary Lambert, Dario Argento, Tobe Hooper, Brian Yuzna, Stuart Gordon, George Romero et Richard Stanley se tiennent donc les coudes pour ce projet faramineux. Stuart Gordon, pour son segment sur l'envie, part d'une nouvelle de Lovecraft dans laquelle une femme essaie de se transformer en homme en usant de la magie noire. De son côté, Tobe Hooper se vautre dans la luxure. Pas d'autres détails sur ces **Péchés Mortels**, sinon que *Universal* fait les yeux doux au producteur, *Crystal Communication*, pour élever l'anthologie à un stade plus prestigieux encore, avec la venue de ténors comme John Carpenter et Sam Raimi.

■ Remake oblige, Charlton Heston, Charles Laughton et Burt Lancaster cèdent leurs personnages passés. Ainsi, c'est Arnold Schwarzenegger qui succède à Charlton Heston dans **Return to the Planet of the Apes**, énième retour à la **Planète des Singes** que devrait tourner Oliver Stone pour *Warner Bros*. Avec des chimpanzés-vietcongs et des gorilles comploteurs pour toile de fond ? Marlon Brando incarne de son côté un "méchant" jadis joué par Charles Laughton (1932) et Burt Lancaster (1977). C'est évidemment le Dr. Moreau, scientifique timbré dont les recherches délirantes aboutissent à la création d'hybrides entre l'homme et l'animal. Ce nouveau remake de **L'Ile du Dr. Moreau** est l'œuvre de l'inégal Richard Stanley (**Hardware**, **Le Souffle du Démon**).

■ Les idées des autres sont souvent les plus payantes. Selon ce vieil adage, Roger Corman et son comparse Luis Llosa produisent de concert **New Crime City** mis en images par un nouveau venu, Jonathan Winfrey. Très orienté sur le **New Work 1997** de John Carpenter, cette série B suit les pérégrinations, en 2020, d'un condamné à mort. Si notre repris de justesse est ramené à la vie suite à un passage sur la chaise électrique, c'est pour se voir confier une mission ultra-risquée dans une vaste zone de Los Angeles transformée en pénitencier à ciel ouvert. Il doit, en 24 heures, arracher des mains des détenus les plus dangereux de la prison les plans du système de défense du territoire américain. Avec Rick Rossovich, la jolie Sherrie Rose et Stacy Keach dans un tout petit rôle, **New Crime City** se réclame assez ouvertement de **Demolition Man** et **Blade Runner**. Mais, vu la générosité proverbiale de Roger Corman vis-à-vis de ses réalisateurs, le budget du film ne devrait pas dépasser le montant de l'enveloppe pause-café des titres sus-nommés.

■ Comme Tom Cruise, John Travolta appartient à l'église de Scientologie. En bon disciple de son défunt gourou, Ron Hubbard, le comédien retrouvé de **Pulp Fiction** vient de signer pour **Fear**, d'après un roman de... Ron Hubbard ! L'histoire tourne autour d'un type ordinaire frappé d'amnésie sur quatre heures de sa vie. Une entité satanique vient avertir notre homme que s'il découvre la clef de l'énigme, il mourra. Un argument de départ plutôt séduisant. Indépendamment de ses accointances "fiente au logis", je veux dire...



BLANKMAN

Les super-héros blacks ne sont pas les plus chanceux au box-office américain. Le **Meteor Man** de Robert Townsend n'a pas décollé et **Blankman** vient lui aussi de faire une contre-performance. Réalisé par un dénommé Mike Binder, interprété, écrit et produit par Damon Wayans (**Mo'Money** et partenaire de Bruce Willis dans **Le Dernier Samaritain**), cette parodie part du désir d'un brave type de nettoyer son quartier des voyous qui y pullulent. Sevré à la bande dessinée et au cinéma de genre, Darryl Walker, pour dissuader les malfrats d'y prospérer, se transforme en Blankman, un super-héros sans pouvoir particulier et tellement fauché qu'il utilise ses sous-vêtements pour se coudre une panoplie. Malgré sa bonne volonté, Blankman ne parvient qu'à de piètres résultats, les dealers et autres braqueurs ne le prenant vraiment pas au sérieux. Gaffeur, il connaît seulement la célébrité lorsqu'une journaliste s'intéresse à son cas...

Très proche du très oublié **Captain Avenger** de Martin Davidson, où un comédien se prend pour le super-héros qu'il incarnait dans un spot vantant les mérites d'une bande dessinée, **Blankman** aurait coûté dans les 24 millions de dollars. Ses recettes : un tout petit plus de 7 millions ! Voilà qui devrait refroidir Wesley Snipes, en passe de se lancer dans l'aventure **Black Panther**.



Damon Wayans, the hero

LORD OF ILLUSIONS



Un dragon de pierre new look issu de l'imagination de Clive Barker.

Quatre ans ou presque après **Cabal**, Clive Barker revient enfin à la réalisation, lui qui s'était limité à la production de **Candyman**, un vague coup d'œil sur **Hellraiser III**, **Hellraiser IV** et (*Hellraiser V...*) **Candyman 2** (*zut, c'était un piège !*), plus l'écriture d'une **Momie** toujours en gestation chez *Universal*. **Lord of Illusions** marque ce retour attendu au fantastique. Inspiré de la nouvelle *"The Last Illusion"* de l'anthologie *"Livres de Sang VI"*, il raconte l'enquête d'un détective du surnaturel, Harry d'Amour (Scott Bakula de la série ***Code Quantum***) chargé de découvrir l'assassin de Swann, le plus fameux illusionniste de tous les temps. Ses investigations l'amènent à cotoyer le mentor du défunt, Nix, une sorte de Charles Manson adepte de la magie noire. Enterré dans le désert treize ans plus tôt, Nix revient d'entre les morts...

Bien sûr, **Lord of Illusions** offre tout ce qu'on attend d'un film de Clive Barker, des mutilations, des monstres indicibles, une atmosphère glauque à couper au couteau, du macabre, des morts vivants...

Donnée nouvelle dans ce monde déjà suffisamment trouble et terrifiant : l'aspect film noir, polar à la Phillip Marlowe/Humphrey Bogart que le romancier-cinéaste tient à développer autant que l'horreur à proprement parler. Décidément très productif en ce début d'année, Clive Barker connaît également les honneurs de l'adaptation de son roman *"Weaveworld"* sous forme d'une mini-série pour la chaîne *Showtime*. L'audimat fracassant du **Fléau** et autres Stephen King aura convaincu les producteurs de s'y risquer.

■ Comme Pinocchio, la momie amorce un grand retour sur les écrans, histoire de compléter la horde des grands monstres classiques après Dracula, Frankenstein et Dr. Jekyll & Mr. Hyde (version Stephen Frears promise pour le Festival de Cannes). Comme **Pinocchio**, on en compte plusieurs, trois à ce jour, avant que les opportunistes habituels ne sautent sur le morceau. Il y a d'abord **La Momie** en préparation chez *Universal*, studio producteur de ses premiers avatars cinématographiques dans les années 40. Sous la tutelle de Clive Barker, le film vient, malheureusement, de passer entre les mains de Mick Garris (**Le Fléau, La Nuit Déchirée**) après que le grand George Romero s'y soit longtemps consacré. Mais son script fut jugé trop dur, trop dingue par les pontes du studio. C'est vrai, si on commence à mettre de l'imagination dans le thème archi-conventionnel de la momie, où va-t-on ? De son côté, managé par Robert Zemeckis chez *Paramount*, Tony Hickox (**Hellraiser III, Warlock II**) travaille à une **Mummy** décrite comme le carrefour des **Aventuriers de l'Arche Perdue** et d'une énigme à la Agatha Christie : sept archéologues sont prisonniers d'une tombe égyptienne hantée par le fantôme d'un pharaon. Sentant l'affaire juteuse, *Carolco* (encore au bord du dépôt de bilan) se manifeste énergiquement en annonçant la possession des droits de **The Mummy, or Ramses the Damned** d'Anne Rice (*Entretien avec un Vampire*). Développée pour servir la soupe à Richard Chamberlain pour une mini-série dans les années 80, puis abandonnée faute d'un script satisfaisant, cette **Momie** ne présente pas un cadavre ambulant et enrubanné, mais un beau pharaon immortel en quête d'amour. Le triomphe d'**Entretien avec un Vampire** devrait pousser à l'éclairage de cet aspect de l'histoire.

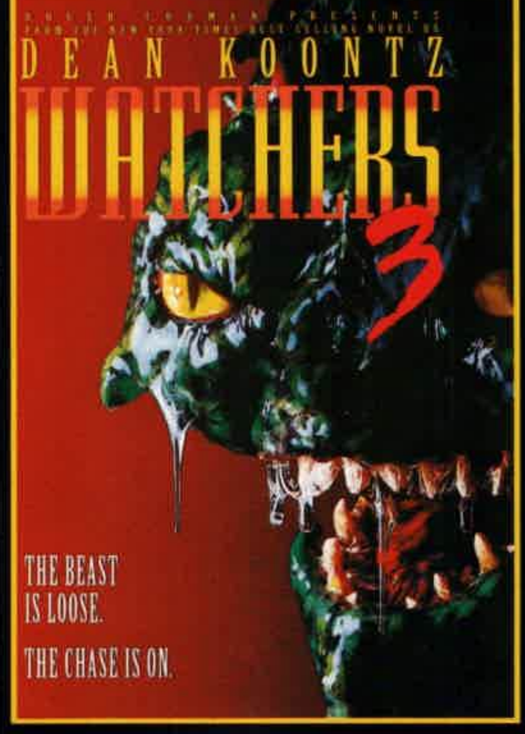
LA GUERRE DES NEZ

Régulièrement à Hollywood, la mise en chantier de projets concurrents suscite la polémique. Aujourd'hui, c'est Pinocchio qui pousse à la bataille quatre producteurs. Le premier, et non des moindres, n'est autre que Francis Coppola. Ce **Pinocchio**-là coûtera dans les 50 millions de dollars. Les effets spéciaux se partageront entre l'atelier de Jim Henson et la société française *Medialab*, tandis que le scénario collera au plus près du livre original, option déjà retenue par l'inoubliable version de Luigi Comencini avec Gina Lollobrigida en 1971.

Kushner-Locke, mogul de la production télé, prépare également sa propre adaptation du beau conte de Carlo Collodi, **The Legend of Pinocchio**. *"Notre film sera accessible au public de* ***The Mask****. Ce ne sera pas simplement un conte moralisateur pour les enfants en bas âge"* annonce son responsable, Raju Patel, qui vient de réunir les 25 millions de dollars nécessaires au bouclage de son budget.

Plus modeste, *Santa Monica Pictures* annonce de son côté **Pinocchio, Child of the Future**, version futuriste du livre dans laquelle un génie de l'informatique crée un automate auquel il greffe une intelligence artificielle. Pour corser cette compétition, un film inachevé refait surface, il s'agit du **Occhiopinocchio** de Francesco Nuti, abandonné par son producteur en septembre 1993, Vittorio Cecchi Gori, pour cause de budget inflationniste (12 millions de dollars étant beaucoup pour un film italien). Profitant du regain d'intérêt pour son Gepetto (*dehors ! mal élevo...*) et son rejeton de bois, Vittorio Cecchi Gori enterre la hache de guerre avec son réalisateur et lui accorde une ligne substantielle de crédit supplémentaire. Il ne manquerait donc plus pour faire monter les enchères que cette vieille canaille de Menahem Golan ressorte des oubliettes le **Pinocchio** très orienté science-fiction qu'il laissa tomber en 1989 !

■ Le torchon brûle entre Roger Corman et l'écrivain Dean Koontz. Ce dernier considère en effet que son nom est frauduleusement utilisé à l'occasion de la sortie de **Watchers 3**. Si le premier **Watchers** est bien une adaptation de son roman, cette séquelle n'a rien à y voir, Dean Koontz n'ayant jamais été consulté. Procès inévitable donc. Pas démonté pour autant, Roger Corman réplique en portant plainte contre le romancier, sous prétexte qu'il nuisait à la bonne réputation de sa maison de production et l'aurait mis, lui et sa femme *"dans un état de détresse émotionnelle"* ! Gageons que le coût des procédures de part et d'autre ne sont pas loin d'atteindre le montant du budget du film. Interprété par Wings Hauser, **Watchers 3** démarque aussi **Predator** en suivant les méfaits d'un monstre génétique, télépathiquement relié à un brave toutou, dans une jungle d'Amérique du Sud. Du Corman tout craché en somme.



CYBORGS ET TROMBLONS, des films pour mecs...

Nu Image est une compagnie de production qui aime les cyborgs et les séquelles. Donc, lorsque les films de cyborgs rapportent beaucoup de ronds, ses pontes se précipitent sur leurs suites. Ainsi, en moins de deux ans, **Cyborg Cop** et **Project Shadowchaser** en sont déjà à leur troisième aventure. **Project Shadowchaser III** de John Eyres (**Monolith**, le premier **Project**) plonge en plein space-opera. En arrimant un satellite baladeur, l'équipage d'un astronef subit l'invasion d'une mystérieuse force extra-terrestre. Vilain robot aryen dans **Project Shadowchaser III**, le balèze Frank Zagarino remplace le bellâtre David Bradley à la tête d'affiche de **Cyborg 3** de Sam Firstenberg, réalisateur des deux précédents épisodes de la série. Dans la peau du héros, déguisé façon Schwarzie dans **Terminator 2**, notre homme, comme le héros du premier affronte un androïde vindicatif et un savant fou. Pour blinder son catalogue dans ce domaine, *Nu Image* adjoint à **Cyborg** et **Project Shadowchaser** un certain **Human Time Bomb** de Mark Roper, avec Joe Lara. Là, il s'agit pour un baron du trafic de drogue de recourir à une puce électronique qui transforme des hommes de main ordinaires en soldats invulnérables.

PETER JACKSON PRODUCTEUR

Si Hollywood tend les bras à Peter Jackson (Robert Zemeckis doit chapeauter son premier film américain, **The Frighteners**, une ghost-story loufoque), le cinéaste fada de gore de **Brain Dead** et **Bad Taste** joue lui-même les producteurs en Nouvelle-Zélande. Il confie ainsi **Jack Brown, Genius** (où il occupe aussi les postes de co-scénariste, comédien et réalisateur de la seconde équipe) à un metteur en scène de télévision, Tony Hiles. C'est en effectuant des recherches en vue d'un documentaire sur les débuts archaïques de l'aviation que l'idée du film vient à Tony Hiles, idée qu'il développe ensuite avec son illustre mentor.

Tout commence au moyen-âge, lorsqu'un moine, Elmer (un personnage qui exista vraiment et cité dans les livres d'histoire comme l'un des pionniers de l'aviation encore embryonnaire) tente de s'élancer dans les airs, à l'aide d'une invraisemblable machine volante. Malheureusement, Elmer périt dans la tentative. Quelques siècles plus tard, son esprit possède Jack Brown (Timothy Balme, le fiston amoureux de **Brain Dead**), brillant employé d'une multinationale, venu reprendre les expériences du moine.

Jack Brown, Genius promet un spectacle 100 % Peter Jackson, à savoir du délire, des effets spéciaux... Mais pas de gore !



Timothy Balme, possédé, tente de s'envoyer en l'air...

■ Il existe, comme ça, des réalisateurs qui ont systématiquement quelques trains de retard. Leslie Delano par exemple, metteur en scène et scénariste de **The Elite**, un psycho-killer comme on n'ose plus en produire depuis cinq ans au moins. Façon **Bal de l'Horreur** et autre sous-**Halloween**, **The Elite** conte les méfaits d'un tueur éliminant un à un des étudiants, membres du club "Swim Elite" dont les critères d'admission sont des parents plein aux as et un bon aspect physique. Un script craignos donc. Pour bien souligner leur anachronisme, les auteurs, fauchés il est vrai, réduisent les effets spéciaux horrifiques à des corps enterrés pour simuler des décapitations sanglantes. Du Z authentique.

■ En mal d'inspiration, les scénaristes de séries B mangent à tous les râteliers, ceux de **Metalbeast** par exemple. Signé Alessandro de Gaetano, le film mixe allègrement loup-garou et suspense génétique. Pour s'être injecté les gènes d'un lycanthrope dans les veines, un scientifique se métamorphose en bête furieuse. Congelé, il est réveillé quelques années plus tard pour servir de cobaye à une greffe de peau révolutionnaire, un épiderme blindé à base de cellules métalliques, à l'épreuve des balles. Evidemment, le monstre, lorsqu'il se réveille, échappe à tout contrôle et fait quelques victimes dans un centre de recherches. Y'aurait même un peu d'**Alien** dans cette salade.



■ Encore une histoire de loup-garou. Produit par John Buechler et réalisé par Lamar Card, **Shapeshifter** présente un type désireux de se venger des tueurs de sa petite amie. Pour se faire, il utilise une vieille recette de sorcellerie indienne pour se transformer en lycanthrope. Invulnérable, le vengeur peut donc décimer les assassins de l'élue de son cœur...

Les effets spéciaux pileux et baveux de la bête sont évidemment l'œuvre de John Buechler et de son atelier *Magical Media Industries*. Si les diffuseurs internationaux s'intéressent au projet, **Shapeshifter** verra le jour au printemps prochain.



■ Produit par la firme *PM Entertainment*, **Steel Frontier** de Paul G. Volk et Jacobsen Hart est ce qu'on appelle un sous-**Mad Mad 2**. Il s'agit dans un futur post-apocalyptique de batailler rude contre des barbares. Communauté pacifique, méchants hirsutes, décors fin du monde dans la tradition de la série B italienne... Mais l'intérêt de **Steel Frontier** réside surtout dans sa parenté avec **Keoma**, un classique lyrique du western spaghetti. Comme pour mieux souligner la référence, Joe Lara (**American Cyborg** et ex-Tarzan dans une éphémère série TV) repique la silhouette de Franco Nero. A l'image de **Keoma** également, les duels ne manquent pas et les auteurs ne rechignent pas à reprendre intégralement la séquence du passage à tabac du héros, avec une musique très Ennio Morricone... A ce niveau, on peut parler de plagiat, mais les nostalgiques de l'âge d'or des **Django** et autre **Sartana** apprécieront la réminiscence.

■ Tim Burton ne risque pas de se morfondre pour cause d'ennui en 1995. Après le bouclage de **Jack et le Haricot Magique** et **Batman Forever** dont il est producteur, le petit génie de l'inquiétude visuelle et délirante embrayera sur un nouveau remake de **La Chute de la Maison Usher**, puis sur l'attendu **Catwoman** avec Michelle Pfeiffer. Producteur de nouveau, il se donnera à **Geek Love** auprès de Henry Selick (l'histoire, située dans un cirque, et narrant les aventures d'une famille de monstres) puis à un très virtuel **Beetlejuice 2**. Avant ça, Tim Burton devra conclure **Conversations with Vincent**, un documentaire sur feu son ami et mentor, Vincent Price.

San HELVING



LITTLE NEMO

Aux Etats-Unis, la bande dessinée "Little Nemo" existe depuis 1897, alors sous son aspect burlesque. Dans ce déchaînement bariolé apparaît en 1905 un chef-d'oeuvre d'invention et de poésie tout droit issu des couleurs des rêves : "Little Nemo, Adventures in Slumberland". Né de la plume de Winsor McCay dans l'édition dominicale du "Herald", elle va faire l'étalage de ses splendeurs jusqu'en 1911, puis de 1924 à 1927.
Produit par *TMS* (*Tokyo Movies Shinsha*) et réunissant des noms prestigieux tels que Yutaka Fujioka (*Ulysses 31*), Ray Bradbury et Moebius, cette tentative d'adapter la BD en un long métrage d'animation était à coup sûr vaine...
L'histoire de **Little Nemo** découle d'un parallèle très évident entre le monde des cauchemars et celui des rêves. Le lit est ici le lieu commun où toutes les aventures vont se dérouler. Alors que Little Nemo rêve, il est contacté par le professeur Genius pour devenir le compagon de jeu de la princesse. Arrivé à Slumberland, le roi le couronne prince et lui remet la clé d'une porte qu'il ne faudra jamais ouvrir. Pourtant, trop curieux et sollicité par Flip, un crapaud cabotin, Nemo succombe à la tentation et ouvre la porte mystérieuse menant au monde... des cauchemars.
Si l'histoire originale reposait sur des tentatives pour rejoindre une princesse appelant un petit garçon naïf et innocent au pays du sommeil, ses aventures cinématographiques sont tout bonnement insipides. Toute la poésie, la magie et un sens manifeste du fantastique onirique ont ici disparu. Tous les thèmes classiques du rêve (fuite, chute, vertige, étouffement) sont abandonnés pour un schéma scénaristique classique et sans invention aucune. A l'heure actuelle où sortent des films d'animation tels que **Le Roi Lion** et **Wallace et Gromit**, il est nécessaire de faire la différence entre les réussites et les échecs, et de choisir son camp. Ce qui, pour le cas présent, n'est pas chose difficile...

Alexis DUPONT-LARVET

Little Nemo, Adventures in Slumberland. *USA/ Japon. 1992. Réal.: William T. Hurtz et Masami Hata. Scén.: Chris Columbus, Richard Outten, Moebius, Yutaka Fujioka, Ray Bradbury et plein d'autres d'après la bande dessinée de Winsor McCay. Mus.: Thomas Chase et Steve Rucker. Animation : Kazuhide Tomonaga et Nobuo Tomizawa. Prod.: Yutaka Fujioka. Dist.: NDP. Dur.: 1 h 25. Sorti le 14 décembre 1994.*

MIRACLE SUR LA 34ème RUE

John Hughes, producteur du dégoulinant **Maman j'ai Raté l'Avion** et de ses avatars, et Les Mayfield, producteur avisé (**Au Coeur des Ténèbres**) malheureusement passé à la mise en scène (**California Man**), se sont associés pour donner naissance à cette comédie fade et insipide. Prétextant qu'il est toujours de bon ton de remettre au goût du jour certaines vieilleries, les deux compères ont cru flairer la bonne affaire en tournant ce remake du classique et superbe **Miracle sur la 34ème Rue** réalisé par George Seaton en 1947. Hélas, une bonne idée ne fait pas un bon film. Surtout lorsqu'on joue la carte du mélo et de la mièverie pour faire oublier la faiblesse d'un scénario en rien original : Susan Walker, une gamine de six ans, ne croit déjà plus au Père Noël car sa mère, caricature de la wonder girl dans toute sa splendeur, lui a dévoilé la supercherie. Devenir sérieuse, adulte et responsable, en un mot être privée de la part de rêve et de merveilleux qui symbolise l'enfance, tel est le destin de la petite Susan. Jusqu'au jour où le vieux Kris Kringle (Richard Attenborough), LE Père Noël, fait irruption dans sa vie. Susan va-t-elle retrouver sa capacité d'émerveillement ou au contraire s'enfermer dans une triste rationalité ? Tel le suspense insoutenable du film...
A l'évidence, John Hughes et Les Mayfield n'ont pas cherché à élever le débat. Mythe ou réalité ? Vérité ou mensonge ? Là n'est pas la question. Leur public est familial, et à travers ce film "idéal pour les fêtes", ils ne cherchent qu'à le contenter. Mais fallait-il encore que la magie apparaisse autrement qu'à travers des images lisses et ennuyeuses, sorties tout droit de luxueux décors hollywoodiens, où des comédiens censés jouer des personnages représentant Monsieur-et-Madame-Tout-le-monde semblent poser pour une pub dans *Vogue*.
En 1947, la *20th Century Fox* sortait le film de George Seaton en plein été : ce fut un succès. En 1994, la *Fox* a sorti le remake en décembre : c'est d'ores et déjà un bide. Décidément, le Père Noël est une belle ordure !

Elisa D'ESTEE

Miracle on 34th Street. *USA. 1994. Réal.: Les Mayfield. Scén.: George Seaton et John Hughes. Dir. Phot.: Julio Macat. Mus.: Bruce Broughton. Prod.: John Hughes. Int.: Richard Attenborough, Elizabeth Perkins, Dylan Mc Dermott, Mara Wilson, J.T. Walsh... Dist.: 20th Century Fox. Dur.: 1 h 54. Sorti le 7 décembre 1994.*





RICHARD AU PAYS DES LIVRES MAGIQUES

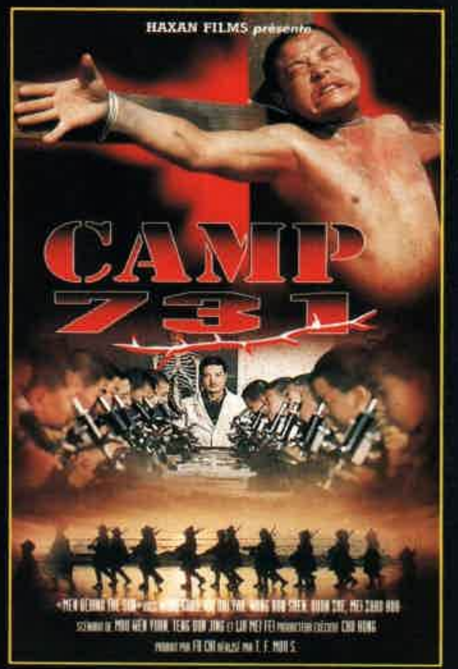
Quand Ted Turner, le mogul de *CNN* et du câble américain, se mesure à *Walt Disney* et Steven Spielberg sur le terrain du dessin animé familial, cela donne **Richard au Pays des Livres Magiques**, une sorte d'**Histoire sans Fin** très orienté cartoon. L'animation occupe en effet 55 minutes de l'heure quinze de ce spectacle plutôt charmant, le reste, les prises de vue réelles, prenant pour cadre la banlieue paisible du jeune Richard Tyler. Ce gamin a peur de tout. D'une prudence quasi-maladive, il se réfugie, à la suite d'un violent orage, dans une cyclopéenne bibliothèque dont le gérant lui offre une carte de membre. Après que des flots d'encres multicolores l'aient changé en "toon", Richard visite trois contrées imaginaires, Aventure, Fantastique et Féérie. Trois continents de rêve où se bousculent les références littéraires : "L'Ile au Trésor", "Moby Dick", "Les Aventures de Gulliver", "Dr. Jekyll et Mr. Hyde", "Jack et le Haricot Magique", "20.000 Lieues sous les Mers" et quelques incunables du conte disneyien. Avec un trio de compagnons en forme de grimoires (un boucanier grognon, une fée grassouillette et un monstre neuneu), Richard croise une horde de vilains connus (Mr. Hyde, un Dragon cracheur de feu, Long John Silver et son équipage de fripouilles). Au terme de son odyssée, il parvient à retrouver la sortie de cette bibliothèque magique où se matérialisent tous les classiques de la littérature...
Produit et imaginé par David Kirschner (**Fievel et le Nouveau Monde**), réalisé par Joe Johnston (**Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses**) pour les séquences "live" et Maurice Hunt (un ancien de chez Disney) pour la partie animation, **Richard au Pays des Livres Magiques** se laisse gentiment regarder. Si l'animation des studios *Hanna-Barbera* n'atteint pas la perfection, elle est honnêtement fluide, avantagée par un rythme vif, des péripéties sans cesse renouvelées et un humour robuste qui ne s'interdit pas quelques clins d'oeil grivois. Plutôt plaisant, y compris pour les adultes nostalgiques de la première lecture des grands romans à l'origine du projet, le film limite à peu de temps la présence de l'insupportable Macaulay Culkin, le Jordy amerloque, très tôt remplacé par son clone animé. Une qualité en soi et une épreuve épargnée pour les allergiques au cabotinage en culottes courtes.

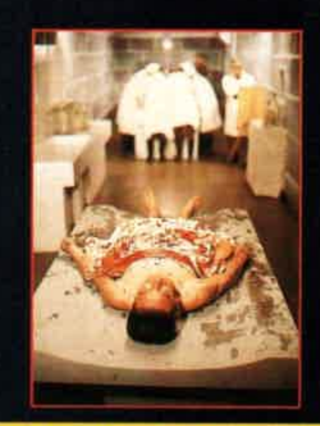
Emmanuel ITIER

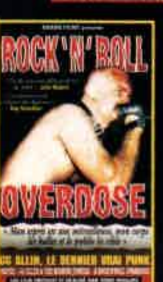
The Pagemaster. *USA. 1992/ 93. Réal.: Maurice Hunt & Joe Johnston. Scén.: David Kirschner, Ernie Contreras & David Casci. Dir. Phot.: Alexander Gruszynski. Mus.: James Horner. Prod.: David Kirschner, Michael R. Yoyce & Paul Gertz pour Turner Pictures. Voix dans la version originale : Macaulay Culkin, Patrick Stewart, Leonard Nimoy, Whoopi Goldberg, Frank Welker, Mel Harris, Ed Begley Jr. et avec Christopher Lloyd. Dur.: 1 h 15. Dist.: UGC/ Film Office. Sortie nationale prévue le 15 février 1995.*


MOVIES
2000




HAXAN FILMS présente
CAMP
731




ROCK'N'ROLL
OVERDOSE


HAXAN Films
NEKRomantik


NEKRomantik 2


HAXAN Films présente



Sur le rapport spectateurs/ salles, Wallace et Gromit écrasent Walt Disney et vous saluent bien !

BOX-OFFICE

Wallace et Gromit ont raison de sourire de toutes leurs dents. Après que quelques programmateurs et diffuseurs leur ont claqué la porte de la niche au nez, le chien savant et le bricoleur british prennent leur revanche. A Paris, dans une petite combinaison de deux salles, les duettistes de Nick Park rassemblent légèrement plus de 10.000 spectateurs de goût en une semaine. Dans une combinaison sensiblement plus importante, **Wallace et Gromit** continue de caracoler au sommet du box-office avec 23.000 chiens de plus en deuxième semaine, en neuf salles. Si **Wallace et Gromit** n'atteindra jamais les 7 millions de loyaux sujets France du **Roi Lion**, il talonne de près **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** qui s'épuise autour des 120.000 pantins Paris en un mois d'exclusivité. Succès indiscutable aux Etats-Unis, le film d'Henry Selick et Tim Burton n'obtient que des résultats mitigés dans l'hexagone, la popularité des coutumes liées à Halloween lui ayant cruellement fait défaut.

Dans le registre familial, **The Mask** grimpe au sommet. Presque 120 millions de dollars chez l'Oncle Sam, c'est énorme pour un film au budget moyen de 15 patates US. A Paris, comme partout ailleurs, **The Mask** ratisse large en sifflant autour des 770.000 clients en deux mois d'exploitation intensive. Résultat de sa folle cavale en France : 3,2 millions de billets vendus !

Du côté des grands monstres classiques, **Frankenstein** fait pâle figure comparé au **Dracula** de Coppola. L'adaptation de Mary Shelley par Kenneth Branagh ne ramasse que 35 millions de dollars en fin de carrière. Piteux pour une méga-production qui a coûté près du double. **Entretien avec un Vampire** le distance aisément. Lestat et Louis séduisent un nombre tel de victimes que le film de Neil Jordan devrait dépasser de peu les 100 millions de recettes. Un excellent score pour une oeuvre aussi kamikaze dans sa démarche bien que largement épaulée par le best-seller d'Anne Rice dont il est l'adaptation. Du côté de Paris, les vampires déplacent 247.000 gibiers consentants en deux semaines, et 8.500 seulement le premier jour de la troisième. Très bon, bien que le film ait actuellement tendance à s'essouffler.

Van Damme peut se féliciter des chiffres de **TimeCop**. Au finish, ses pérégrinations temporelles ramèneront dans les 200.000 téméraires sur la capitale, soit au moins deux fois plus que **Chasse à l'Homme**. Aux States, **TimeCop** flirte avec les 45 millions de dollars de recettes, le meilleur score de sa mégalo de vedette. On n'a donc pas fini d'entendre le sieur se targuer de détrôner sous peu ses aînés musclés, Arnold et Sly.

Si **La Machine**, tentative de fantastique à la française, ne pèse pas lourd (la mécanique arrêtera ses comptes à moins de 100.000 psychopathes potentiels à Paris/périphérie), la valeur sûre **Star Trek**, pour son septième lancement cinématographique aux States, détourne suffisamment de terriens des fast-food et bowlings pour culminer à quelque 71 millions de dollars en 3 semaines. Un signe éclatant de longévité.

TOUS AUX MANIFS !

■ Du Bis partout à la Cinémathèque de la Salle République. Du western, avec **Le Dernier Face à Face** et **La Poursuite Impitoyable**, le 27 janvier. Du post-apocalypse avec **Les Survivants de la Fin du Monde** et **Le Gladiateur du Futur**, le 10 février. Du fantastique érotisant avec **Le Viol du Vampire** et **Fascination**, le 24 février, et en présence de Jean Rollin. Rens.: 45-53-21-86.

■ 9ème Festival de la Science-Fiction et de l'Imaginaire à Roanne du 8 au 14 mars. Programme et rens. dans les jours qui viennent à RASF, 12 avenue de Paris, 42300 Roanne (tél.: 77-72-09-25).

■ Du 12 janvier au 5 mars, Festival *Les Premières Déesses de l'Ecran* au Musée d'Orsay, avec quelques incunables de Murnau, Feuillade, Pabst, Hitchcock ou Von Stroheim, et les divines apparitions de Theda Bara, Sarah Bernhardt, Louise Brooks, Musidora et autres premières vamps de l'écran. Rens.: 40-49-49-22.

■ Le Troisième Festival de court métrage Images (vidéo et cinéma, 16 et 35 mm) se déroulera à Toulouse le 25 mars. Clôture des inscriptions le 17 février. Rens.: *Images*, rés. A 222, 7 avenue Edouard Belin, 31055 Toulouse Cedex (tél.: 62-17-52-44).

■ *La Boîte à Rire* organise un stage vidéo les 28 et 29 janvier autour d'un thème unique : le rire. A travers parodies, fausses pubs, etc. De l'idée à la maquette, de la maquette à la réalisation. 1200 F hébergement, fournitures et repas compris. Rens.: *La Boîte à Rire*, 19 rue Leroyer, 94300 Vincennes.

■ Treizième Festival du film Fantastique et de SF de Bruxelles, du 10 au 25 mars, à L'Auditorium du Passage 44, 1000 Bruxelles. Au programme plus de 50 longs métrages, une rétrospective du cinéma fantastique belge, et l'exposition du sculpteur Giger. Pour en savoir plus un seul numéro de téléphone : (322) 201-14-95, ou écrire à l'adresse du festival, 144 avenue de la Reine, B-2210 Bruxelles, Belgique.

■ Le 15ème Festival de Fantasporto aura lieu du 3 au 11 février avec, outre une compétition officielle regroupant l'actualité fantastique 94, une importante section rétrospective célébrant 100 ans de cinéma, avec des films de Méliès, Feuillade, etc. Rens.: (02) 351 2.5508990. Fantasporto, rua da Constituiçao, 311, 42000 Porto, Portugal.

■ 9ème Festival du Court Métrage de cinéma et de vidéo non professionnel à Sens, du 14 au 17 avril. Inscriptions avant le 12 mars à *Clap*, 89 rue René Binet, 89100 Sens.

■ A partir du 25 janvier, les curieux et amateurs de fantastique différent vont onduler de bonheur car *Alive*, diffuseur de goût (la saga **Baby Cart**, **Majin** et autres classiques du film de samouraï), propose dans les salles parisiennes Cinéma Reflet Médicis, L'Arlequin et le Publicis quelques incunables du cinéma japonais. Ce sont quatre Inoshiro Honda (**Prisonnière des Martiens**, **Rodan**, **La Guerre des Monstres** et l'inédit **Mothra contre Godzilla**), **Le Satellite Mystérieux** de Koji Shima ainsi que le somptueux **Histoires de Fantômes Japonais** de Nobuo Kakawaga. Les copies sont neuves, et en cinémascope lorsqu'il y a lieu, pour ne pas gâter la fête de ce mini-festival Japon Fantastique.

■ Du vendredi 27 janvier au dimanche 5 février, se déroulera à Orléans la 2ème Biennale du Cinéma Japonais. Une aubaine pour les amateurs de manga puisque cette vénérable manifestation tire son chapeau à feu Osamu Tezuka en programmant notamment ***Astro Le Petit Robot***, ***L'Oiseau de Feu 2772***, ***Légende de la Forêt***, ***Les Champs Adachi***... Toujours dans le cadre manga, vous aurez également droit à des projections du beau et rare **Belladonna** d'Eiichi Yamamoto, **Hanbei**, **Le Maître de Fonderie** de Takaaki Ishiyama et **L'Oiseau Bonheur** de Seiji Arihara. Pour blinder encore cette programmation, le bon magazine *Tsunami* organise une rétrospective (projections en laser-disc) du manga incluant **Lily Cat**, l'incroyable **Robot Carnival**, **Coo**, **Final Fantasy**, **Les Ailes de Honneamise**, **Le Projet Vieillard Z**... Invité de ce festival : Yoshitaka Amano. ■

ABONNEMENT



SOYEZ *MAD*, ABONNEZ-VOUS !





Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **PANIC SUR FLORIDA BEACH** (le très joli film rétro de Joe Dante) ou l'une des deux K7 de l'anthologie **"THIS IS HORROR"** présentée par Stephen King et réunissant de nombreux extraits de films fantastiques et d'interviews de vos réalisateurs et acteurs préférés.

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort sur le bon de commande, nous vous enverrons, au choix, les affichettes 40 x 60 de **Over the Top, Darkside, Haute Sécurité**, ou les affiches 120 x 160 de **Karaté Kid III, Darkside, Le Sang du Châtiment**. Et encore, au rayon **FRANKENSTEIN** par Kenneth Branagh, soit l'affichette 40 x 60 du film, soit le t-shirt officiel, parfait pour épater la fiancée !



Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart,
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________

PRENOM ______________________

ADRESSE ______________________

____

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies.
Règlement joint par chèque ou mandat-lettre.


actualité
cinéma
sortie le 11 janvier

Frankenstein

interview :
KENNETH BRANAGH

Kenneth Branagh a bouclé *Frankenstein* sur les genoux, épuisé par un tournage long et difficile, déprimé par un sujet bien noir qui lui donnait des cauchemars. Il espérait que la promotion du film ressemblerait à une partie de plaisir par rapport à sa confection. Raté. La critique US réserve un accueil frisquet à son adaptation et les Américains ne se précipitent pas aux guichets. Le pauvre Kenneth ne courbe pas pour autant l'échine, et défend bec et ongles son *Frankenstein*...

Comme le *Dracula* de Coppola, votre *Frankenstein* est un retour à la source du mythe, c'est-à-dire au roman de Mary Shelley. Cela a-t-il limité votre liberté artistique ?

Pas du tout. Nous avions toute liberté pour l'adapter. Il est de toute façon impossible de refaire le livre à l'écran. Ce serait un film de dix heures. Dans cette adaptation, nous tenions surtout à ce que certains personnages et certains événements du livre que l'on n'avait encore jamais vus dans aucune adaptation de l'œuvre au cinéma soient présents. Nous voulions conserver l'esprit du livre et de son auteur. D'ailleurs, notre Elizabeth empreinte beaucoup à la personnalité de l'écrivain, ce qui la différencie du personnage du roman. Dans le livre, c'est quelqu'un de classique, assez "femme soumise". Rien à voir avec la personnalité très délurée de Mary Shelley qui a vécu une existence hors du commun, de sa naissance à l'étrange ménage à trois qu'elle formait avec Percy Shelley et sa demi-sœur, en passant par les folies dans lesquelles l'entraînait Byron. En donnant à Elizabeth un peu de la personnalité de Mary Shelley, en en faisant de la sorte une femme exceptionnelle, on montre bien dans le film ce que Victor met en jeu en poursuivant son obsession. Mais, pour être totalement honnête, si notre film s'appelle **Mary Shelley's Frankenstein**, c'est surtout parce qu'*Universal* détient les droits du titre "Frankenstein". Il fallait donc le baptiser autrement. Maintenant, notre but était d'être fidèle à l'esprit de Shelley, pas de suivre le livre à la lettre. J'espère que, là-haut, elle n'est pas trop énervée contre nous...

■■■



Kenneth Branagh, un Frankenstein nettement plus romantique que ne l'était Peter Cushing.

Un antagonisme forcené entre Victor Frankenstein (Kenneth Branagh) et sa créature (Robert De Niro).

■■■

L'histoire de *Frankenstein* ne ressemble en rien à vos films précédents. On a un peu envie de vous demander ce qui vous a attiré dans ce projet ?

Je connais l'histoire depuis toujours. Comme tout le monde. Elle m'intéressait, mais sans plus. Et puis, je me suis rendu compte que plus la science génétique progressait, plus l'histoire de Mary Shelley s'éloignait de la science-fiction. Chaque jour, les journaux répertorient les progrès fulgurants de cette science. Et comme ce qu'on lit dans les journaux est souvent très loin de la réalité, je me dis qu'on ne doit pas être très loin de pouvoir créer la vie. Cela entraîne des problèmes terribles comme, par exemple, le pouvoir immense que donne un tel savoir. Or, Mary Shelley se posait déjà ces questions dans son livre. Du coup, mon intérêt pour son œuvre a décuplé et je me suis dit que cela ferait un excellent sujet de film, que j'étais prêt à lui consacrer deux années de ma vie. Deux longues années bien occupées. J'ai reçu le script en octobre 92. Je me suis mis tout de suite à bosser dessus. Deux mois plus tard, j'avais une première version du scénario que nous avons envoyée à De Niro. Le tournage en lui-même a débuté il y a près d'un an et a duré cinq mois. En juillet dernier, nous étions encore en train de tourner des séquences supplémentaires et d'autres petites choses. Ajoutez à cela le temps nécessaire au montage et à la post-production et vous comprendrez que le film n'a été complètement terminé que fin octobre de cette année, soit deux semaines avant sa sortie en salles aux USA. Je suis vraiment content d'en avoir terminé, après deux années passées sur un sujet sombre et déprimant. De plus, c'était physiquement très éprouvant. Je me sens un peu comme un marathonien à la fin d'une course. D'abord, la joie d'en avoir fini. On regardera le classement plus tard...

Dans une adaptation de Frankenstein, la séquence la plus attendue est toujours celle de la création du monstre. Comment avez-vous abordé cette scène ?

J'étais très intimidé par cette séquence. Dans les autres **Frankenstein**, c'est toujours la séquence la plus travaillée, souvent la plus impressionnante. La concevoir de façon originale était un défi conséquent. J'ai pris deux options. Je voulais que la séquence soit à a fois excitante et complètement viscérale. Je l'avais bien en tête, mais je ne savais pas exactement comment m'y prendre. La mise au point de cette scène m'a pris des mois et des mois. Le plateau était énorme. Je voulais faire du laboratoire une sorte de cathédrale munie d'un équipement extraordinaire. Je tenais à donner un aspect complètement mystique à la création du monstre. J'ai beaucoup réfléchi sur cet aspect. Du coup, si c'est sans doute la séquence qui m'a demandé le plus de travail, c'est peut-être celle que j'ai le plus facilement réalisée. C'est une scène qui a peu changé sur le tournage, donc la préparation a payé. Mais j'ai eu peur. La création du monstre est l'aboutissement de toute la première moitié du film. Si je la ratais, le film était foutu...



La Créature : une nouvelle silhouette donnée à un monstre mythique.



Un plan coupé au montage : sur la banquise, la Créature pleure son créateur !

On voit dans cette scène une allégorie frappante sur la naissance d'un enfant. L'utilisation du liquide amiotique, la matrice, le sang, tout est là pour que l'analogie soit flagrante...

Toutes ces analogies sont là pour rappeler que Frankenstein est en train de créer une

■■■



Quand le monstre apprend à lire par lui-même...

en plein dans le mille

Ici on n'aime pas **Frankenstein**. On n'a même pas reconnu **Frankenstein**, d'ailleurs. Tout du moins le personnage traditionnel popularisé par moult adaptations cinématographiques (150 répertoriées dans notre dossier du n°64, plus une bonne cinquantaine retrouvées ou mises en chantier depuis lors). Car, soyons juste, la version de Kenneth Branagh ne correspond nullement à l'imaginaire usuel des personnages de Mary Shelley passés au grand écran. Elle remonte au contraire aux origines du thème et, ce faisant, donne presque l'impression de trahir toutes les autres versions vues à ce jour. Alors, **Frankenstein**, illustration appliquée d'un best-seller classique ? Ben, pas seulement.

Tout comme pour le **Dracula** de Coppola deux ans plus tôt, **Frankenstein** remythifie son rôle-titre. Avec cette même volonté de braver le Créateur, Victor cherche à percer les secrets de la vie suite au décès injuste de sa mère, tout comme Dracula reniait sa foi après la perte de l'être aimé. L'un et l'autre en tirent l'image attachante du héros romantique et tourmenté, ainsi que la force d'affronter leur destin. Lumière intellectuelle dans un monde voué au fatalisme convenu (*"qui accroit son savoir accroit sa douleur"* professent alors les sommités locales...), Frankenstein déploie une détermination sans faille, soulignée à l'image par un montage incisif et des raccourcis saisissants. Voir comment l'action se précipite : mort de Waldman, déchiffrage de ses notes, pendaison du condamné, premières expériences. Affolée, la caméra suit comme elle peut le créateur dans ses œuvres contre-nature, file à fond de train pour le cadrer aux quatre coins de son laboratoire, passant d'un poste à l'autre ; car, là encore, le scénario fait l'économie du traditionnel assistant bossu, et tant pis pour le folklore d'usage.

Puis, passé ce chaos paroxysmique et visuellement splendide, l'homme redevient tel qu'en lui-même, un simple humain, mortifié par son audace, reniant ses actes, fuyant sa responsabilité devant ce corps contrefait, cet échec évident. Et là, Branagh ose le retour aux sources ignoré de pratiquement toutes les versions. Montrer l'éveil à la conscience du monstre, sa lecture du journal du savant décrivant son élaboration, et surtout son humanisme naïf, son besoin d'amour dont la frustration se change vite en dépit criminel. Un sentiment si bien illustré dans ce regard échangé avec Elisabeth (sublime Héléna Bonham Carter, en rupture de "James Ivory"), juste avant de lui arracher le cœur au sens littéral du terme. Nouvelle encore, et pourtant issue du livre, cette significative interdépendance Créateur/Créature dont les visées contraires n'empêchent pas une fascination/haine absolument réciproque et bien traduite par le monstre dans la séquence finale.

Mais la réussite ne se borne pas aux rapports entre les personnages. La beauté formelle éclate dans ces décors surdimensionnés. Ce monumental escalier accusant la fragilité de la condition humaine, notamment quand Tom Hulce s'y recroqueville en criant, tandis que Frankenstein reprend ses travaux, et aussi les scènes d'amphithéâtre rappelant parfois son voisin de lucarne, **Entretien avec un Vampire**, et encore l'impressionnant accouchement, louchant, lui, du côté des premières scènes de **Batman le Défi** par son baroque cruel. Les extérieurs apportent tout autant à la crédibilité de l'histoire lors de la poignante propagation du choléra dans la ville, les séquences dans les glaces, ou le lynchage atroce de Justine. Autant de scènes renforcées par les folies d'une caméra tantôt caressante, tantôt hystérique, et dont les frénétiques effets de zoom, sur les immensités glacées notamment, impressionnent malgré la gratuité flagrante du procédé.

Pourtant, Branagh ne flatte nullement le spectateur de base, le film est noir comme on pouvait s'y attendre, exit les clins d'œil à la **Wolf**, histoire de montrer qu'on n'est pas dupe de ce qu'on tourne. **Frankenstein** joue la carte de l'honnêteté, de la fidélité au mythe, du spectacle haut en couleurs et espère ainsi gagner les faveurs du grand public. Pour l'instant il ne plaît pas aux critiques, voilà déjà un premier pas de fait.

Jean-Pierre PUTTERS

à côté de la plaque

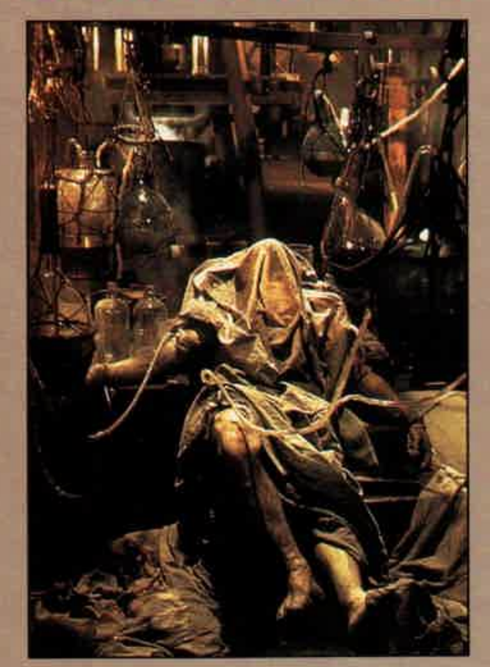
Après le **Bram Stoker's Dracula** par Francis Coppola, voici donc le **Mary Shelley's Frankenstein** par Kenneth Branagh. Super, enfin une adaptation officielle, institutionnelle, avec le vrai Docteur Frankenstein et sa vraie créature, dans une véritable histoire qui ne dévie pas de l'outil littéraire, qui s'accroche fermement à sa référence... Enfin un film de **Frankenstein** fidèle aux écrits de Mary Shelley, qui fera plaisir à ceux qui ont la flemme de lire le roman... Enfin un film sérieux, profond, culturel, réalisé par un homme bien qu'on ne peut soupçonner de fantaisie fantastique : Kenneth Branagh (il a découvert le livre avant de faire le film et avoue avoir aimé). Enfin une œuvre novatrice qui évite à peu près tout ce qu'on aime dans les films de **Frankenstein** (la balourdise touchante de la créature, les interminables et magnifiques séquences de laboratoire, les hurlements des villageois aux portes du château, les assistants pittoresques du Docteur...) pour s'engager sur des terres jusque là injustement vierges : comme les chagrins de Victor F. (Kenneth Branagh, lui-même, de face, larmes ruisselantes, torse nu des fois), la vengeance programmée de la créature (Bob De Niro, 1 m 60, et des bonds à rendre jaloux Steve Austin) ou le mode de vie aristocratique au début du XIX[e] siècle (les Frankenstein semblent vivre dans l'escalier de leur belle demeure)...

Au contraire de Coppola qui avait pillé l'histoire du fantastique pour son entreprise de recyclage **Dracula**, Kenneth Branagh est lavé à ce niveau de toute accusation : l'"auteur" n'œuvre pas dans le Fantastique, parce qu'il n'aime pas ça, ne développe donc aucun imaginaire attendu, ne jette aucun regard sur ce qu'il filme. Une honnêteté stylistique qui fait qu'une forêt est une forêt (et non "un refuge verdoyant pour monstre solitaire") et qu'une porcherie est une porcherie (et non "une annexe nauséabonde de l'enfer"). Par le biais de cette platitude assumée de mise en scène, cet appauvrissement esthétique nécessaire, Kenneth Branagh plonge au cœur de l'œuvre originelle et éclaire finalement sous un nouvel angle cette histoire que tout fan pensait parfaitement maîtriser. Comme l'explique le réalisateur à son public, le roman de Mary Shelley *"est, derrière une apparence simple, fascinant de complexité et de richesse. Songez simplement à l'ambiguïté du titre. Depuis des décennies, le nom de Frankenstein est synonyme de monstruosité, de solitude et de désolation. Et ce n'est pourtant que le nom du créateur, pas de la créature..."*. Il aura fallu 1995 et quelque 200 **Frankenstein** pour que Kenneth Branagh fasse cette découverte fondamentale et en tire un film. Un vrai film.

Prochain gros projet fantastique hollywoodien : **Mary Reilly** de Stephen Frears. Y apprendra-t-on que Docteur Jekyll et Mister Hyde ne font en fait qu'une seule et même personne ?

Vincent GUIGNEBERT

USA. 1994. Réal.: Kenneth Branagh. Scén.: Steph Lady et Frank Darabont d'après le roman de Mary Shelley. Dir. Phot.: Roger Pratt. Mus.: Patrick Doyle. Maq.: Daniel Parker. Prod.: Francis Ford Coppola, James V. Hart et John Veitch. Int.: Robert De Niro, Kenneth Branagh, Tom Hulce, Helena Bonham Carter, Aidan Quinn, Ian Holm, Richard Bries, John Cleese... Dur.: 2 h 08. Dist.: Columbia TriStar. Sortie nationale le 11 janvier 1995.



Le laboratoire : un bric-à-brac gothique conçu pour donner la vie !



La Créature appelle à lui sa fiancée. Sévère sera la déception...



La somptueuse demeure des Frankenstein et ses escaliers pharaoniques.



Dans une grotte, la Créature interpelle son géniteur.

■■■

vraie vie, que ce n'est pas une sorte d'expérience ou de formule qu'il essaie. Il est en train de donner naissance, ce qui explique ces épanchements visqueux et sanglants. D'un autre côté, on ne peut pas dire que le film soit foncièrement sanglant. Je dirais plutôt qu'il est d'un graphisme plus médical que les autres versions. Certaines personnes trouvent le film trop gore, d'autres pas assez. Je ne me suis pas attaché à cet aspect du film, et certainement pas dans la séquence de la création. L'important était pour moi de présenter les dégâts d'une naissance tout en essayant de faire ressentir au public l'état d'excitation de Victor. D'où le rythme effréné, la caméra ultra-mobile et la musique tonitruante.

John Cleese réussit dans le film une performance étonnante dans le rôle de Waldman, le professeur préféré de Frankenstein. Pourtant, il n'a pas vraiment l'habitude des personnages dramatiques. Pourquoi l'avoir choisi ?

Tout simplement parce que c'est un des acteurs que j'admire le plus. John est une sorte de clown, un grand Pierrot. Vous savez, ces clowns extravertis qui dissimulent une grande mélancolie. Il me semblait donc possible que Cleese apporte cette qualité à un Waldman hanté par un grand secret. Le défi, aussi bien pour lui que pour moi, était de faire bien attention à ce que son apparition à l'écran ne déclenche pas les rires habituels. Il a trouvé un truc pour éviter cela. Il s'est mis une fausse mâchoire et un postiche. Du coup, son visage prend un air grave et dramatique. Le changement est spectaculaire. Une autre grande qualité de John, c'est la façon dont il a abordé le rôle. Comme tous les comiques qui se lancent dans un rôle dramatique, il éprouvait une immense vulnérabilité. Il a donc répété le rôle comme si c'était le premier de sa vie. Il me faisait entière confiance. C'était presque touchant de voir combien ce nouveau défi l'excitait. Le résultat est tout simplement prodigieux. D'ailleurs, beaucoup de gens ne s'aperçoivent de sa présence qu'à la lecture du générique final. Je crois que c'est le plus bel hommage qu'on puisse lui rendre.

La critique américaine n'a pas épargné le film. Comment avez-vous ressenti ces attaques ?

Je crois qu'il est important de laisser les gens réagir comme ils le veulent à la vision d'un film. Personnellement, je crois qu'il est indispensable de suivre son propre instinct et sa propre vision. Bien sûr, c'est un procédé subjectif et il se peut que certaines personnes n'aillent pas dans votre sens. Je n'aurais jamais terminé **Frankenstein** si je n'en avais pas été pleinement satisfait. Bien sûr, la critique est utile, même pendant la confection du film. Ainsi, je fais des projections régulières des rushes à mes amis et aux gens que j'estime. Et je tiens compte de leur avis. C'est important, mais pas primordial. Ce qui compte le plus, c'est la direction que j'ai prise. Il m'a toujours semblé clair que les gens aimeraient plus certaines parties du film que d'autres. Mais n'est-ce pas la nature-même d'une œuvre d'art. De toute façon, si c'était à refaire, je ne changerais rien au film. Je ne finis un film que lorsque je suis absolument certain d'avoir fait exactement ce que je voulais.

Propos recueillis par **Jack TEWKSBURY**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

DANIEL PARKER

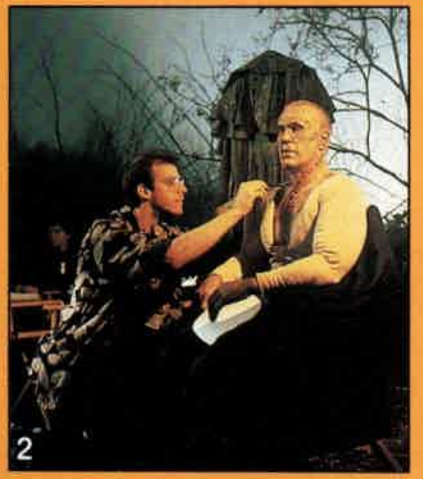
délit de sale gueule

Dans les coulisses, la Créature de Frankenstein, c'est cet Anglais de 33 ans, Daniel Parker, un tout petit nom dans le monde des maquilleurs jusqu'à aujourd'hui. Perdu dans les combles des génériques de **La Petite Boutique des Horreurs, Little Buddha, Empire du Soleil** et autre **Retour du Jedi**, il débute comme coursier sur le plateau des **Aventuriers de l'Arche Perdue**. Mais la passion aidant, il grimpe toutes les marches du métier pour fonder son propre atelier, *Animated Extras*, dont la dernière performance est la transformation de John Malkovich en Dr. Jekyll dans le **Mary Reilly** de Stephen Frears.

Grosse production hollywoodienne oblige, la coutume aurait voulu que le poste de chef maquilleur de **Frankenstein** soit confié à un ténor couvert d'Oscars. Un Rick Baker, un Stan Winston. Des stars dans leur domaine. Or, Kenneth Branagh et Francis Coppola recrutent un quasi-inconnu, Daniel Parker. Amené au métier par son père, Charlie Parker, maquilleur sur **2001, L'Odyssée de l'Espace** et **Ben Hur**, celui-ci œuvre principalement en Grande-Bretagne. Du **Retour du Jedi** à **The Crying Game** en passant par **Dream Demon** et **Robin des Bois**, de la figurine d'extraterrestre à des plaies sanguinolantes, Daniel Parker connaît toutes les ficelles du métier. A 33 ans, lui qui se destinait à devenir un *"gros producteur prospère"* arrive sur le projet par l'intermédiaire de Paul Egelen, responsable des quelques maquillages de **Henry V** et **Beaucoup de Bruit pour Rien**, tout deux de Kenneth Branagh. *"Lorsque Kenneth a contacté Paul Egelen pour les effets spéciaux de **Frankenstein**, ce dernier lui a simplement dit : "Daniel est votre homme". Je l'ai rencontré, ainsi que Robert De Niro. Tout s'est parfaitement déroulé, sans qu'une compétition entre différents maquilleurs n'intervienne par la suite. Si j'ai obtenu ce job, c'est de par la volonté de Kenneth Branagh de faire travailler autant que possible les techniciens et artistes anglais"*. Un bel exemple de patriotisme.

En déboulant sur **Frankenstein**, Daniel Parker est aussitôt briefé. Kenneth Branagh et Robert De Niro désirent un monstre de Frankenstein réaliste, crédible. Un look qui marque une rupture avec le visage lisse, d'un blanc de craie de Boris Karloff. *"Dès le départ, nous avons tenu à nous dégager de cette influence. Nous nous sommes donc reportés au livre où Mary Shelley décrit le monstre comme un homme façonné à partir d'autres hommes. Nous bénéficions d'une grande liberté de manœuvre ; le roman évite toute description précise. Nous étions tous*









1 - Daniel Parker et le moule du visage suturé de Robert De Niro. Un travail de chirurgien ! **2** *- Robert De Niro, stoïque durant une longue séance de maquillage.* **3** *- Des cicatrices toute fraîches pour une mosaïque humaine.* **4** *- Les mains de la Créature : d'origine inconnue !*

d'accord pour aborder le personnage de Robert De Niro comme un homme, pas comme un monstre". Pas question, donc, de laisser l'imagination vagabonder, d'en rajouter dans l'atroce gratuit par rapport aux précédentes versions du roman. Fort d'un choix radical, Daniel Parker se lance dans des recherches que nul maquilleur œuvrant sur un **Frankenstein** n'effectua jusqu'alors. Dans sa ligne de mire : les techniques chirurgicales et médicales utilisées à la fin du XVIIIème siècle, afin que l'aspect de la Créature soit conforme à ce qu'elle aurait pu être si elle avait été réellement créée. *"Au cours de nos neuf mois de recherches, nous avons lu des dizaines de livres remontant à l'époque de Mary Shelley, sur la chirurgie, les maladies de peau, les blessures et les cicatrices. Nous avons étudié des manuels à l'usage des embaumeurs, et des textes médicaux de toute nature. Nous avons également consulté des établissement comme l'Université Royale de Chirurgie. Ensuite, nous avons commencé à travailler sur de la vraie peau. Nous avons acheté aux boucheries des porcs et des poulets et avons cherché à savoir comment se comporteraient des peaux de nature différente"*. Et Daniel Parker de prendre fil et aiguille pour coudre des épidermes, histoire de vérifier la théorie des ouvrages précédemment consultés. La peau cousue, les points du suture, c'est laid, toujours au bord de l'infection, de l'inflammation et les cicatrices penchent plutôt du côté de la balafre que du souvenir d'une intervention micro-chirurgicale. Très soucieux de crédibilité, Daniel Parker veille à l'évolution des plaies de la Créature tout au long du film, d'affreux sillons dans les chairs à une cicatrisation plus saine. Décidément maniaque du détail, il reconstitue un cadavre autopsié, rempli d'organes plus vrais que nature.

"Nous avons fait des centaines de dessins, de maquettes, et affiné de plus en plus notre recherche". Avec dans leurs bagages le fruit de longues investigations médicales, c'est-à-dire une tête sculptée de ce que serait le monstre, Daniel Parker et Kenneth Branagh s'envolent pour New York consulter Robert De Niro. *"Un de nos principaux soucis tenait à ce que le maquillage ne me défigure pas complètement. Nous avons essayé de trouver un équilibre entre le visage torturé de la Créature et le mien, il fallait que la Créature soit défigurée mais que l'on puisse tout de même m'apercevoir"* commente le comédien. Daniel Parker prend scrupuleusement en compte ses remarques, allège son maquillage, enlève le superflu. *"Une fois le projet final approuvé, nous nous sommes livrés à des tests de maquillage. Nous avons pris une empreinte de la totalité du corps de Robert De Niro. Nous avons réalisé une parfaite réplique de sa tête, en plâtre, avec chaque ridule, chaque trait reproduit de façon absolument fidèle. Nous avons fabriqué à partir de ce moulage un moule de silicone, à partir duquel nous pouvions obtenir toutes les têtes que nous voulions. Le reste du corps a été travaillé section par section. Nous avons obtenu un moule entier du corps de Robert De Niro, à l'intérieur duquel tous les éléments étaient mobiles, un peu comme un puzzle à l'échelle. Rien que le fait d'obtenir des répliques parfaites nous a demandé des mois de travail"*. Un travail de fourmi en somme, mais qui ne s'arrête pas là.

Plutôt que de tartiner le visage de la star d'épaisses couches de latex, la méthode usuelle, Daniel Parker et ses assistants lui "cultivent" une vraie fausse seconde peau. Ils injectent de la mousse de latex dans l'espace minuscule qui se trouve entre le moule de la tête du comédien et sa sculpture. Après séchage, ils ouvrent le mini-sarcophage et obtiennent les si précieux fragments d'épiderme qui adhèrent comme par enchantement. *"Chaque peau avait des milliers de cheveux, de vrais cheveux humains qui demandaient à être collés un par un. Chaque tête exigeait trois ou quatre jours de travail, rien que pour implanter les cheveux, et une semaine entière pour être complètement terminée. La préparation des corps, quant à elle, prenait trois semaines. Chacun de ces maquillages ne pouvait être porté qu'une seule fois. Nous avons créé des centaines de peaux. Près de cinquante personnes y travaillaient de concert"*. Une véritable entreprise industrielle donc et une fabrication de peaux qui devait suivre le rythme des prises de vue. Un rythme d'autant plus cadencé que Robert De Niro l'accélère d'emblée en divisant par deux son calendrier de tournage. Son but : "rentabiliser" au mieux les interminables séances de maquillage. Son maquillage complet, visage et corps, monopolisait une équipe douze heures durant, souvent à partir de trois heures du matin. Le visage et la tête seuls demandaient autour des sept heures et demie, lequel temps, à force d'habitude, fut finalement réduit à quatre heures et demie. *"La production prévoyait 42 jours de tournage pour Robert De Niro. Il a refusé une aussi longue présence sur le plateau dans des conditions aussi dures. Sa revendication : 21 jours de tournage. Cela signifiait pour nous des journées extrêmement longues, de quatorze heures. Les maquillages n'étaient prévus que pour durer huit heures maximum. Quelques-unes des prothèses, comme les fausses lèvres qui rentraient dans la bouche de Robert De Niro, pouvaient tomber à chaque instant. Heureusement, Robert s'est montré très vigilant vis-à-vis du maquillage"*. Vigilant et néanmoins pressé d'en finir.

Pressé, il ne fallait pas que Daniel Parker le soit. Un an et demi de boulot, un atelier qui employait parfois jusqu'à soixante-dix personnes... Et des services qui ne se limitaient pas à la Créature personnifiée par Robert De Niro. Au menu : des cadavres minés par le choléra, des membres tranchés, des cerveaux flottant dans du formol, un crapaud factice disséqué, une fiancée qui semble sortir tout droit du laboratoire du Dr. West, Re-Animator bien connu...

Marc TOULLEC



Connor MacLeod (Christophe Lambert) en trois temps : en plein Japon médiéval, sous la Révolution Française et en 1995.

HIGHLANDER III

interview :

ANDY MORAHAN

de Guns'N Roses à la vie éternelle

Guns'N Roses, Tina Turner, George Michael, Cyndi Lauper, Michael Jackson, Elton John, Paul McCartney, Simple Minds, Bryan Ferry, Pet Shop Boys, Robert Palmer, Simply Red, Van Halen... Pour ces stars du rock, Andy Morahan est un réalisateur de clips parmi les plus talentueux, une pointure douée d'un inestimable sens visuel et du mouvement. Logique que ce petit génie de l'illustration musicale passe à la vitesse supérieure, qu'il mette ses dons au service des immortels de la saga *Highlander*...



Connor MacLeod, le sabre à la main avant le duel traditionnel.

Avant *Highlander III*, vous n'aviez aucune expérience cinématographique. Comment, malgré ce handicap, vous êtes-vous retrouvé sur le film ?

Ce sont les producteurs qui m'ont contacté après avoir vu mes clips pour Guns'N Roses. Cela faisait déjà un moment que je faisais savoir que j'étais prêt à me lancer dans l'aventure cinématographique. Mon nom circulait pas mal à Hollywood. Les producteurs de **Highlander III** m'ont donc envoyé un manuscrit que je ne trouvais pas très bon. Je leur ai fait part de mes critiques. Puis, plus de nouvelles pendant un bon mois. Je me suis alors demandé si j'avais bien fait d'émettre franchement mon opinion. Brusquement, Christophe Lambert m'a appelé pour en savoir plus sur mes objections, pour entendre mes idées. Nous nous sommes rencontrés et sommes tombés d'accord sur les objectifs du film. Nous ne nous pouvions que travailler ensemble.

En quoi vos idées ont modifié le concept du *Highlander III* que Christophe Lambert et ses producteurs envisageaient au départ ?

Le premier script que les producteurs m'ont soumis était si proche de **Highlander** que j'ai eu l'impression d'en lire le remake. Visiblement, ces gens-là étaient extrêmement soucieux d'échapper à la volée de bois vert envoyée par la presse lors de la sortie du deux. Ils désiraient impérativement retourner aux sources, retrouver l'esprit de l'original. C'était à mon avis un désir un peu trop évident. Je ne voulais pas que l'on m'accuse de copier Russell Mulcahy. Pour éviter ce genre de désagrément, les scénaristes, Christophe Lambert et moi-même nous sommes mis au travail pour que le film vive de lui-même, pour qu'un spectateur qui n'ait pas vu **Highlander** puisse voir **Highlander III** sans se poser des questions toutes les dix minutes.

Comment situez-vous *Highlander III* par rapport aux deux premiers ? Simple séquelle routinière ou prolongement du mythe ?

Dans mon esprit, **Highlander III** est en fait la suite directe du premier. Il ignore totalement l'existence du deuxième. Mon but : que le film fonctionne par lui-même, qu'il n'attire pas uniquement les spectateurs et fans des deux autres **Highlander**. Il fallait que je m'arrange pour élargir l'audience. Un défi dans la mesure où **Highlander II** avait beaucoup déçu en plongeant dans un univers de science-fiction trop fort, sans rapport avec la mythologie de Connor MacLeod. Les producteurs voulaient une sorte de **Batman**. Une lourde erreur dans la mesure où le thème des **Highlander** se saurait être le futur. C'est le passé qui intéresse Connor MacLeod, qui motive ses actes, qui l'émeut. Il compose avec le présent et se réfère à ses souvenirs, lorsqu'il rencontre une femme par exemple. L'immortalité et la réincarnation sont des concepts humains très forts. L'attrait majeur du premier **Highlander** réside là. Les gens se passionnent pour la vie éternelle, les dilemmes cornéliens qui en découlent...

■■■

les meilleures intentions...

Highlander III se devait de faire oublier la contre-performance du deux, sa narration chaotique, ses morceaux de bravoure collés les uns aux autres dans l'anarchie la plus totale, son vilain à la limite de la parodie. C'était une promesse aux fans de la première heure, au grand public. Un devoir même pour les auteurs de cette deuxième séquelle. D'autant plus douloureux est donc son échec tant sur le plan esthétique que scénaristique. Oh, bien sûr, le moins attentif des spectateurs voit bien que les auteurs n'ont pas écrit une ligne de ce scénario inepte sans se référer à l'histoire originelle de Connor MacLeod, à son apprentissage de l'immortalité par Ramirez et à sa lutte contre le perfide Kurgan. Le Kurgan s'appelle désormais Kane, enseveli 400 années durant dans une grotte des Monts Kiri au Japon. Ramirez/Sean Connery trouve un remplaçant en la personne de Nakano, un sage doué pour la sorcellerie. Même les rôles féminins de **Highlander III** exhalent une forte odeur de déjà humé. Evidemment, fidèle au Kurgan jusque dans la gestuelle et l'accoutrement, Kane traque MacLeod dans le New York contemporain. En désespoir de cause, il kidnappe son jeune fils...

Si **Highlander II** est un ratage, il intègre tout de même de belles images, des instants baroques et lyriques. **Highlander III** n'intègre que le vide, des images plates, sans relief, des péripéties répétitives, mises en scène mollement, sans goût plastique. Les duels à l'épée, l'enjeu du film tout de même, ne génèrent pas la moindre émotion. Quant aux effets spéciaux, qu'ils sont ringards dans leur volonté d'imiter **Terminator 2** ! Ce ne sont que de vagues morphings qu'on croirait expérimentaux tant ils détonnent par rapport aux prodiges dont sont capables les meilleurs spécialistes. Quasiment du Mélies en regard des travaux d'*Industrial Light and Magic*. L'approximation est de règle à tous les niveaux de cette co-production entre la France, le Canada et la Grande-Bretagne. Les dialogues sonnent faux, la doublure de Deborah Unger dans l'indispensable scène chaude montre bien qu'elle est une doublure, le final louche vers **Terminator 2**, les flashes-back vers le passé (notamment la Révolution Française) accusent une faillite totale d'idées, les seconds couteaux irritent par leur inconsistance... Un naufrage. Le meilleur : les quelques images de **Highlander** incluses au montage. Quelques secondes pour se rappeler à quel point **Highlander** est un excellent film, digne de son sujet, romantique et flamboyant, tragique et exaltant, porté par le "Who wants to live forever ?" de Freddie Mercury. En guise de **Highlander III**, nous n'avons qu'un épisode de plus à la pitoyable série TV.

M.T.

***Highlander III, The Magician**. Canada/Grande-Bretagne/France. 1994. Réal.: Andy Morahan. Scén.: Paul Ohl d'après les personnages créés par Gregory Widen. Dir. Phot.: Steven Chivers. Mus.: J. Peter Robinson. Effets spéciaux : Brian Johnson & Stuart Galloway. Prod.: Claude Léger pour Transfilm/Lumière/Falling Cloud. Int.: Christophe Lambert, Mario Van Peebles, Deborah Unger, Mako, Raoul Trujillo, Martin Neufeld, Louis Bertignac... Dur.: 1 h 40. Dist.: AFMD. Sortie nationale prévue le 18 janvier 1995.*

Premier affrontement entre Connor MacLeod et Kane (Mario Van Peebles) dans le repaire du sorcier Nakano.

■■■

Vous reprenez dans *Highlander III* quelques-unes des innovations de Russell Mulcahy, principalement les allers et retours dans le temps...

Une fois installé le concept de l'immortalité, les flashes-back, les retours vers le passé, deviennent obligatoires, logiques. Pour éviter la confusion entre les époques, Russell Mulcahy avait introduit des transitions visuelles, fonctionnant sur des éléments du décor. A cette occasion, il a créé un langage narratif qui m'a été très utile. Puisque les spectateurs aiment tant ces liaisons, j'y suis revenu. La relation mentor/élève de Sean Connery/Christophe Lambert comptait aussi beaucoup dans **Highlander.** Nous l'avons reprise dans **Highlander III,** non pas en exhumant Ramirez, mais en amenant MacLeod auprès d'un nouveau maître, le sorcier Nakano. Selon moi, réintroduire tant les flashes-back que ce nouveau professeur équivalait non seulement à retrouver la substance du premier **Highlander**, mais également à faire progresser son imagerie, son mythe.



Kane et ses sbires, sous le flux ravageur du fluide de l'immortalité.

Kane, le vilain de service, est un personnage haut en couleurs, très extraverti. N'avez-vous pas voulu le mettre en concurrence avec le Kurgan, le néo-punk de *Highlander* ?

Kane est en quelque sorte le Kurgan de **Highlander III**. Plutôt que de faire de lui un méchant comme les autres, j'ai tenté de le décrire comme le plus mauvais, le plus vicieux de tous les adversaires que Connor MacLeod aurait à combattre dans toute son existence, quelqu'un qui puisse vraiment mettre le héros dans une position délicate, précaire. Nous l'avons décrit de manière extrêmement exagérée, à la limite de la caricature, de la parodie. Kane est très théâtral, quasi-shakespearien dans son comportement. Il joue avec les mots. Au début du film, il utilise un vocabulaire très médiéval. Lorsqu'il se réveille dans le monde actuel, il s'adapte. A l'instar du Terminator, il s'imprègne de l'environnement. Kane a été conçu pour contraster avec Connor MacLeod. Si nous avons choisi Mario Van Peebles pour l'interpréter, ce n'est pas parce qu'il a partagé la vedette de **Deux Doigts sur la Gâchette** avec Christophe Lambert. Nous avons pensé à lui bien avant. Pourquoi Mario Van Peebles ? Parce que nous ne voulions pas d'un comédien stéréotypé, coutumier des rôles de salaud. A cette facilité, je préférais revoir et corriger l'image d'un acteur en faveur du personnage. Mario était parfait. Nous lui avons ajouté des fausses dents bien dégueulasses, une prothèse proéminente à la place du nez, des verres de contact. Que Mario soit de race noire et qu'il personnifie un asiatique n'avait plus d'importance après notre intervention.

Si les têtes tombent beaucoup dans votre film, elles tombent proprement, sans effets spéciaux saignants...



Entre Terminator et Gengis Khan, Kane (Mario Van Peebles), un vilain passé maître dans l'art de l'illusion.

Les têtes coupées ne sont pas, dans **Highlander III**, prétextes à effets spéciaux gore. Ces décapitations, j'ai essayé de les montrer en jouant sur les ombres, l'esthétique. Je ne voulais pas faire du Sam Raimi, même si j'apprécie ses films. Verser dans la violence graphique aurait ici détonné. Dans **Highlander III**, comme dans le premier d'ailleurs, trancher des têtes est seulement un moyen, le seul, de transférer l'énergie d'un immortel à l'autre. Faire couler le sang en cascade n'y signifierait rien. De même, lors des duels à l'épée, j'ai tenu à sortir de la routine, à mettre en scène des affrontements qui soient tous différents. Le premier se déroule dans une école de kenpo, le suivant s'apparente à un jeu du chat et de la souris dans une buanderie, enrobée d'une ambiance de pur mystère...

Comment expliquez-vous que les producteurs du film vous aient engagé ? Voyaient-ils en vous le Russell Mulcahy des années 90 ?

Je ne crois pas que notre background commun dans le clip soit une coïncidence. En m'embauchant, les producteurs visaient à garder l'esprit, la coloration des deux premiers **Highlander**, l'atmosphère vidéo-clip. Une bonne idée bien que je n'aie pas tout à fait le style de Russell Mulcahy. Bien sûr, vu ma carrière, je suis un réalisateur très porté sur le visuel, mais pas autant que lui. Russell Mulcahy privilégie avant tout l'esthétique. Il n'accorde que peu de crédit au scénario. Ses deux **Highlander**, surtout le deuxième, déraillent au niveau de l'histoire. En arrivant sur **Highlander III**, je n'avais pas l'intention de me montrer aussi flamboyant en privilégiant prioritairement l'image. Je tenais à demeurer en contact avec la réalité, le monde contemporain. Les problèmes de narration, de fond, vous les rencontrez aussi dans les vidéo-clips de Russell Mulcahy. Ils paraissent un peu ringards aujourd'hui, surtout ceux pour Duran Duran, qui ne sont que de grosses sucreries sans le moindre fond. Guns'N Roses, c'est différent. Il s'agit là d'un vrai groupe de rock, composé de vrais personnages, de dessins animés presque. Des rebelles. Pour ne pas échouer sur les mêmes récifs que **Highlander II**, j'ai donc beaucoup travaillé le scénario de **Highlander III**. Je voulais raconter une histoire, délivrer un message.

En quoi votre longue expérience de réalisateur de clips vous a-t-elle été utile sur *Highlander III*, si vous vous en êtes écarté à ce point ?

Le clip vous permet d'apprendre à tourner, à composer des images. Mais il ne vous apprend pas à faire un film. En réaliser des centaines affecte votre vision des choses. Le cinéma est un moyen d'expression diamétralement opposé. Contrairement au vidéo-clip, il vous faut une structure linéaire qui ait en permanence un sens. Et les comédiens n'ont rien en commun avec les rock-stars sur ce plan. J'estime à 20 % les points communs entre un clip et un film de cinéma. Peut-être un peu plus si je prends en considération mes clips pour Guns'N Roses. Ce sont les seuls que je storyboardais intégralement avant le tournage. Le bon côté des clips réside dans la totale liberté qu'ils accordent au réalisateur. On peut faire ce qu'on veut quand on le veut. Faites ça sur un film et vous fichez en l'air le scénario. Un clip part d'un canevas complètement vierge sur lequel vous pouvez improviser à volonté. Un film, c'est planifié, travaillé, moins fun. J'ai dû me discipliner un maximum pour m'adapter, d'autant plus que le premier jour de tournage j'ai été surpris par la modestie de l'équipe. Moi qui étais habitué à avoir à ma disposition des tas de jouets techniques sur les clips, j'avais l'impression de passer à une bien plus petite échelle.

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**

CHRISTOPHE LAMBERT

trois questions à un immortel

Christophe Lambert croit en Highlander III. Il le défend, chose qu'il n'a pas faite pour Highlander II, sa bête noire. De plus en plus coutumier du fantastique (Fortress, Mortal Kombat), l'ex-Greystoke revient à un rôle qui fit beaucoup pour sa gloire, Connor MacLeod, le personnage mythique d'un seul film...

***Highlander* est désormais une série télé, un dessin animé pour les gosses... N'avez-vous pas le sentiment que ces produits dérivés banalisent le concept ?**

Il existe une intéractivité très forte entre le cinéma et la télévision. Prenez ***Star Trek*** par exemple. La série TV draine toutes les semaines de quinze à vingt millions de spectateurs, lesquels vont ensuite voir le film en salles. Les films se montent d'après ces scores, d'après la certitute qu'au moins la moitié de l'audience se déplacera en salles, sûre de retrouver les personnages dans une aventure plus grande, plus spectaculaire. La logique de **Highlander** est la même. Disons que la série TV ne banalise pas le concept. Elle ne fait que lui enlever un élément de surprise.

En quoi *Highlander III* est-il selon vous plus proche du premier que du deuxième tome de la trilogie ?

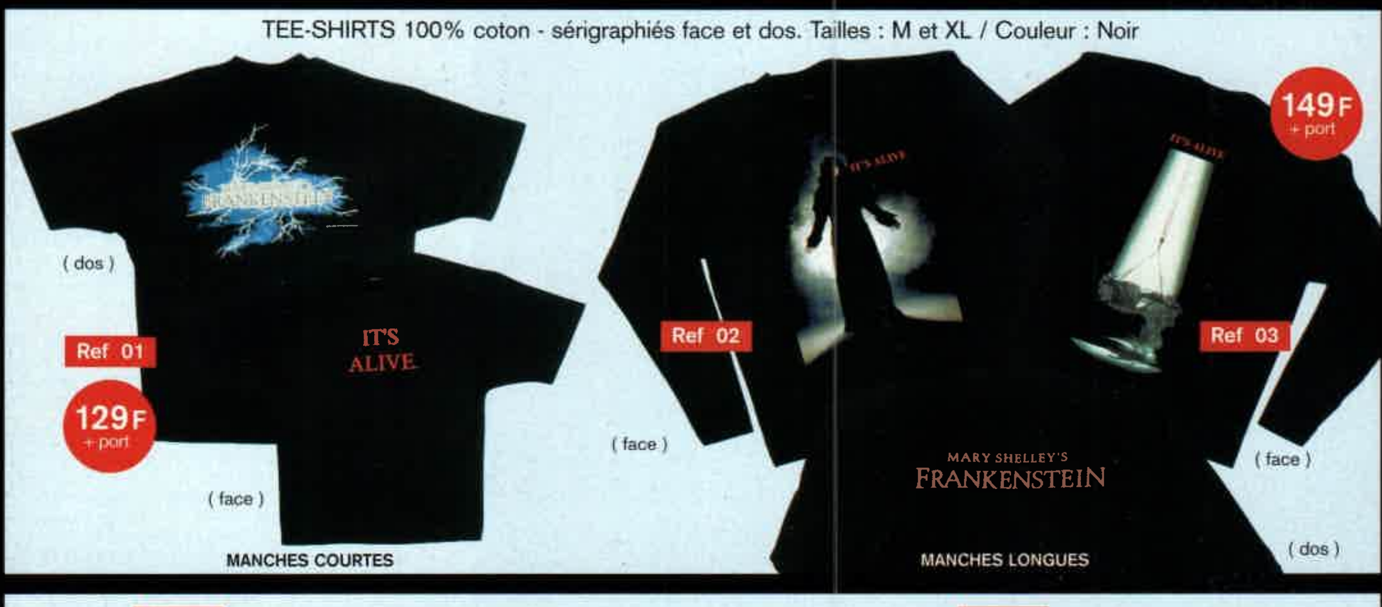
Dans le côté romantique, les transitions entre le passé et le présent, **Highlander III** est un retour à l'original. **Highlander II**, on aurait pu le titrer **Les Envahisseurs de la Planète Mars** tellement il avait peu à voir avec le premier ! Fatalement, les gens ont été déçus par ce parti pris. Pas question de renouveler cette contre-performance dans cette suite. Voilà pourquoi vous vous retrouvez sur un terrain familier avec un méchant, Kane, qui est le fils naturel du Kurgan, une double histoire d'amour, l'une passée, l'autre présente... Dans ce sens, **Highlander III** est la suite directe de **Highlander**. Je boucle la trilogie sur le film que je désirais faire, sur un film que j'aime. Je n'ai plus à racheter la faute du deuxième en tournant un quatrième, un cinquième...

Vous semblez très amer lorsqu'on évoque *Highlander II*. Vous jugez le film nul ?

Je ne regrette pas **Highlander II** parce que je n'avais pas d'autre alternative que de le tourner. En signant **Highlander**, j'ai également signé pour **Highlander II**, chose courante aux Etats-Unis. Cependant, le contrat ne me donnait aucun droit d'approbation sur le scénario. Donc, j'ai reçu le manuscrit un beau jour et les producteurs m'ont annoncé le tournage six mois après. Je n'avais qu'à la fermer ! Autant dire que je n'avais pas très envie de renouveler cette douloureuse expérience sur **Highlander III**. Si j'ai accepté leur proposition, c'était pour revenir au concept, à l'esprit de l'original. J'aurais refusé **Highlander III** tel que les producteurs l'envisageaient dans un premier temps, totalement abracadabrant, décousu. Les problèmes rencontrés sur **Highlander II** provenaient du fait que le scénario portait notamment la signature d'un des producteurs. Donc, ni Russell Mulcahy ni moi ne pouvions toucher une ligne aux conneries qu'il racontait. Russell me disait : "Ne me demande rien, je ne sais pas travailler sur un scénario !". De temps en temps, j'essayais bien d'arranger une scène, quelques dialogues, mais lorsque vous ne bénéficiez pas d'une structure solide, d'un script béton, ce genre d'intervention ne sert strictement à rien. Il est très pénible de tourner un film pareil. En définitive, on m'a reproché ce **Highlander II** sur lequel je n'ai rien eu à dire ! Voilà pourquoi, j'ironisais il y a peu en voulant appeler **Highlander III : Highlander III, The Apology**, c'est-à-dire "les excuses" !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

MARY SHELLEY'S FRANKENSTEIN™







BON DE COMMANDE à découper ou recopier sur papier libre et à retourner à : SANS INTERDIT 55 rue des Epinettes 75017 Paris

☐ Oui, je désire recevoir les produits officiels «Frankenstein»™ suivants :

	REF	DESIGNATION	TAILLES M	TAILLES XL	QTE		P.U.		TOTAL
X	01	(EXEMPLE)	X		2	X	129 F	=	258 F
	01	T-Shirt manches courtes «Eclairs»				X	129 F	=	
	02	T-shirt manches longues «Créature»				X	149 F	=	
	03	T-shirt manches longues «Affiche»				X	149 F	=	
	10	Casquette brodée				X	89 F	=	
	20	Coupe vent doublé				X	329 F	=	
	30	Montre série limitée				X	389 F	=	

Participation au frais de port + 20 F

TOTAL À PAYER

NOM : ....

PRÉNOM : ....

ADRESSE : ....

....

CODE POSTAL : ....

VILLE : ....

TEL : ....

NÉ(E) LE : ....

SIGNATURE

Je joins mon règlement à l'ordre de SANS INTERDIT par :

☐ Chèque bancaire ☐ Mandat lettre ☐ CCP

LIVRAISON SOUS 15 JOURS

GERARDMER FANTASTICA

avec PEPSI



compétition

hors-compétition

section minuit

que la fête recommence !

De malveillantes rumeurs circulaient. Gérardmer aurait été un tel fiasco que ses organisateurs auraient abandonné la partie. Faux. Les nostalgiques d'Avoriaz s'y sont également mis, louant les neiges du nid d'aigle de Haute-Savoie, regrettant que la nouvelle capitale vosgienne du fantastique ne soit perchée qu'à faible altitude, que l'absence de neige prive le paysage d'un solide manteau surréaliste. Possible, mais Gérardmer, alias Fantastica, aura prochainement la valeur d'Avoriaz. La force des habitudes, le rendez-vous annuel. Rien n'y fait, on s'habitue à tout. Suffit de caler ses pieds dans les charentaises et d'attendre qu'ils se réchauffent.
Si on attend toujours la sortie en salles du Grand Prix de l'an dernier, **Jian Hu, Between Love and Glory**, aussi titré **The Bride with White Hair**, Gérardmer 94 fut une première tentative réussie. Réussie sur la plan de la programmation, de la fréquentation des salles (généralement combles !), de l'ambiance générale, de l'accueil des invités et de la presse. Cela compte aussi, pour installer une ambiance, une convivialité. Les films, aussi bons soient-ils, ne font pas tout le travail. A Gérardmer, on rigole autant qu'à Avoriaz. On rigole mieux parce qu'on se marre moins snob, moins parisien en somme. Et puis, les nuits locales bénéficient de la présence inestimable d'un établissement recommandable, l'American Rock Café, quartier général de ceux qui n'arrêtent pas leur soirée fantastique à la projection de minuit. Dans un festival, ça compte de pouvoir se dégourdir les jambettes en s'abreuvant de Corona !
Dans un festival, ça compte aussi de se taper des toiles. Gérardmer 95 ne lésine pas. Les cinéphages voraces, désireux de se rafraîchir la mémoire, auront une rétrospective de cent ans d'effets spéciaux à se mettre sous la dent, de Méliès à *Industrial Light and Magic*. En présence de la petite-fille du génial pionnier des trucages et de deux ténors américains des effets spéciaux. Président du jury, John Carpenter sera notamment entouré de Maurane, Charles **The Mask** Russell, l'incendiaire Francesca Dellera, le scénariste Frank Darabont, Philippe Druillet, et Fantastica programmera une rétrospective complète de son œuvre, de **Dark Star** à **L'Antre de la Folie**. Une bonne action et un coup de chapeau sincère.
Au rayon de la Compétition Officielle, l'éclectisme et la diversité sont de règle, limitant la traditionnelle invasion américaine à une poignée de titres. Japon, Espagne, Pays-Bas, Italie, Nouvelle-Zélande et Tchécoslovaquie délèguent des films différents, attachants et audacieux. Le fantastique de cette cuvée 95 du nectar Gérardmer ne sonne pas uniquement de la cloche hollywoodienne. Les Américains font ce qu'il savent le mieux faire : des aliens colonisateurs, des croque-mitaines coriaces, un commando confronté à un pharaon extraterrestre et tout un bestiaire à l'efficacité éprouvée. Des valeurs sûres auquel s'adjoint, hors-compétition, le dernier **Star Trek** en date, **Generations**. Aux dernières nouvelles du cosmos le capitaine James T. Kirk en personne, le Québécois William Shatner, se ferait téléporter à Gérardmer depuis son Enterprise chérie, histoire d'officier à une rétrospective de cette saga des étoiles.
Pour ceux qui ont encore faim, les estomacs creux du fantastique, reste le dessert, la section vidéo riche d'une demi-douzaine de titres. Des bons généralement, comme **La Cité des Monstres, Final Experiment, Le Crépuscule des Aigles, Death Machine, Full Eclipse**... De quoi rassasier les plus gourmands. Fini le discours. Gérardmer/Fantastica, c'est du 1er au 5 février inclus et la fête promet d'être belle. ●









1 - Le commando terrien face au pharaon : des mouvements de foule impressionnants.

*2 - Une porte aquatique vers un autre monde, idée empruntée à **Abyss**.*

3 - Jack O'Neil (Kurt Russell) et sa bombe. A quelques minutes de la fin du compte à rebours !

4 - Jack O'Neil et Daniel Jackson (James Spader) : le militaire coriace et l'égyptologue farfelu.

*5 - Râ (Jaye Davidson, le travesti de **The Crying Game**) : un pharaon extraterrestre.*



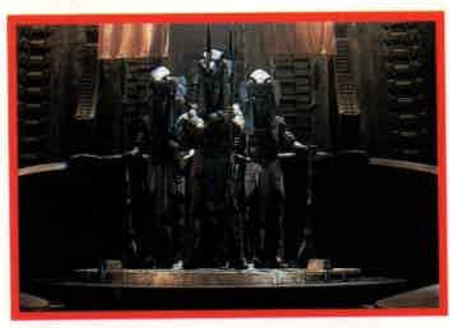
STARGATE

Il y avait Star Trek, Star Wars... Désormais, il y a Stargate, mariage de l'égyptologie et de la science-fiction, rayon "Aventure mystérieuse". Une réussite flamboyante et épique sur une "Dune" construite par le réalisateur d'Universal Soldier, l'Allemand Roland Emmerich, grand coordinateur de cette super-production entre Lawrence d'Arabie et George Lucas...

Il existe deux options pour expliquer les mystères archéologiques de notre chère planète. La première, façon Kevin Reynolds dans **Rapa Nui**, consiste à aligner les faits historiques, à débusquer la vraisemblance là où prévalait l'insondable énigme. Du solide, du concret, à l'image des statues de l'Ile de Pâques. La deuxième consiste à prendre la voie contraire, céleste si possible. A verser allègrement dans le fantastique, dans l'imaginaire, sans pour autant se montrer dupe de ses thèses les plus abracadabrantes. C'est l'option que choisit Roland Emmerich dans **Stargate**. Son explication du mystère, qui n'en est plus un d'ailleurs, des pyramides et de l'apparition des pharaons sur les berges du Nil, passe par les étoiles, une porte millénaire ouverte sur une autre planète. *"J'étais encore à l'école de cinéma lorsque j'ai vu un documentaire sur les pyramides de Gizeh. A l'époque, certains chercheurs pensaient que des extraterrestres avaient visité la Terre et présidé à la construction de ces monuments. Bien que ne croyant guère à ces théories, il m'a semblé qu'elles pouvaient inspirer un grand film d'aventures. J'ai rédigé alors plusieurs esquisses, mais aucune ne m'a vraiment satisfait. J'ai donc laissé passer trois ou quatre ans avant de m'atteler à nouveau à ce projet, de l'orienter vers le public contemporain qui se verrait offerts certains aperçus sur l'Egypte Antique"*. Voilà comment naît l'un des films de science-fiction les plus astucieusement anachroniques de ces dernières années. Une science-fiction à l'ancienne, délicieusement vieux jeu, basée sur les mêmes préceptes que des ouvrages aussi invraisemblablement scientifiques que la collection "L'Aventure Mystérieuse" de chez *J'ai Lu*.

Depuis les bancs de l'Ecole de Cinéma de Munich, Roland Emmerich jette les bases d'un **Stargate** qui s'appelle alors **Necropole**. *"Je suis fasciné depuis toujours par l'architecture de l'Egypte Antique dont les monuments sont à la fois simples et sophistiqués. Je me passionne également pour toutes les vieilles énigmes de l'histoire de l'humanité, comme la façon dont les pyramides furent érigées... Mettre ce mystère au goût du jour était mon objectif au stade de l'écriture du scénario. J'appréciais tout particulièrement le contraste entre ces temps immémoriaux et la présence d'une technologie supérieure à celle que nous connaissons dans les années 90"*.

Au début des années 80, Roland Emmerich ne peut évidemment mettre en chantier cet ambitieux projet. *"**Stargate** demandait des moyens qu'aucun producteur allemand ne pouvait m'octroyer. J'ai attendu et, pendant ce temps, me suis consacré à d'autres films"*. Et ce dès ces études. Roland Emmerich se fait les griffes sur **Le Principe de l'Arche de Noé**, space-opera claustrophobique très influencé par le huis-clos d'**Alien**. Un joli coup d'essai car cette production, qui ne trahit jamais la modestie de ses moyens, convainc des dispostions de son auteur pour la science-fiction et les effets spéciaux. Doté d'une solide carte de visite, Roland Emmerich s'exile à Hollywood. Ou plutôt dans ses faubourgs



● *Anubis et Horus en deux exemplaires : la garde prétorienne de Râ.*

"bis" pour des films qui font de l'ombre à sa biographie : **Joey**, un faux Spielberg tendance mielleuse entre **Poltergeist** et **E.T.**, et le redoutable **Hollywood Monster/ Héritier de l'Enfer** dans lequel un pantin diabolique persécute une famille. Roland Emmerich aurait été rapidement étiqueté réalisateur ringard si **Moon 44** n'était venu rappeler que notre débutant savoir tirer le meilleur parti d'un budget mesquin. Version spatiale du "Désert des Tartares", **Moon 44** propulse Roland Emmerich à la mise en scène d'un **Universal Soldier** brutalement retiré des mains d'Andrew Davis. Bien que parasité par la présence de Jean-Claude Van Damme, **Universal Soldier** engrange d'astronomiques bénéfices de par le monde. Fort de ce succès, Roland Emmerich peut désormais sortir **Stargate** de ses cartons. Mais avant de le présenter à des producteurs qui le prennent désormais très au sérieux, il soumet son manuscrit à Dean Devlin, co-scénariste de **Moon 44**. *"Roland songeait à un film sur les Grandes Pyramides. De mon côté, j'avais envie d'écrire une épopée fantastique située dans le désert. Roland avait **Necropole** et moi une sorte de **Lawrence d'Arabie** situé sur une autre planète. Nous décidâmes de combiner ces deux idées, et c'est ainsi que naquit **Stargate**"* corrobore Dean Devlin, complice indispensable à l'envol de la navette. Un troisième homme, le directeur artistique de **Moon 44**, Oliver Sholl, trouve l'élément capital à la jonction Emmerich/Devlin. *"Oliver nous a suggéré une idée pas si fréquente que ça dans le monde de la science-fiction, excepté dans **Star Trek** et **La Mouche** : la téléportation. C'était là la meilleure jonction possible entre mon histoire et celle de Roland. Ne restait plus que ce chaînon manquant à la naissance de **Stargate**"* continue Dean Devlin. Ce chaînon manquant est une gigantesque roue, marquée de symboles et faite d'un métal inconnu. Après décryptage de ses hiéroglyphes, puis la découverte d'une étroite liaison avec la position des planètes, elle ouvre une porte sur un monde lointain, un monde étrangement proche de l'Egypte des Pharaons.

L'Egypte Antique, voilà qui scelle encore un peu plus la complicité de Roland Emmerich et de Dean Devlin, tous deux inconditionnels de **La Terre des Pharaons**, des **Dix Commandements** et autre **Cléopatre**. Le hasard met les deux hommes en présence de Charlton Heston, superstar des plus fastueux péplums hollywoodiens. Lors d'un discours d'introduction à une rétrospective du cinéma épique, le mythique interprète de **Ben Hur** affirme que jamais plus des productions pharaoniques à la Cecil B. de Mille et autre Joseph Mankiewicz ne seront possibles. Beaucoup trop onéreuses d'après lui. *"Charlton Heston disait que les producteurs étaient désormais incapables de réunir 20.000 figurants au sommet d'une colline et d'ébranler cette foule dans un même flot. Spontanément, Dean Devlin et moi nous sommes retournés l'un vers l'autre en nous demandant le pourquoi de ce blocage"*. Ce n'était après tout qu'une question d'argent. Et des dollars, le *Studio Canal +* en gère beaucoup, largement assez pour rétribuer les 16.000 figurants indispensables à la bataille du désert, la vedette Kurt Russell (sept millions de dollars tout de même), les 450 membres de l'équipe, la construction de la salle du trône de Râ (un décor de 100 mètres de long, 30 de large et 12 de haut), la confection des 4000 à 5000 costumes nécessaires... *"**Stargate** a coûté néanmoins 15 millions de dollars de moins que **Wolf**. Mais à l'écran, vous en avez pour trois ou quatre fois plus"*. Et Dean Devlin de vanter les mérites d'une pré-production minutieuse, de la gestion rigoureuse de Joël Michaels...

Persuadé du potentiel du scénario de Roland Emmerich et Dean Devlin, le big boss du *Studio Canal +*, Marc Frydman, donne le feu vert à un budget avoisinant les 50 millions de dollars. Un suicide d'après les mauvaises langues hollywoodiennes, contrariées de voir une société française investir sur leur chasse gardée, la super-production de science-fiction. Il faut tout de même attendre longtemps pour que **Stargate** s'assure les services d'un distributeur sur le territoire américain, tous se méfiant de ce film impossible mixant antiquité et monde extraterrestre. Ironie du sort ou patriotisme, c'est la *Metro Goldwyn Mayer*, contrôlée par le *Crédit Lyonnais*, qui signe. Le Landerneau cinématograghique hollywoodien pronostique un bide monstrueux, la presse américaine se déchaîne contre le film, le taxant d'infantilisme et oubliant au passage que l'intervention d'une intelligence extraterrestre sur l'évolution de la race humaine fournit un excellent carburant à **2001, L'Odyssée de l'Espace**. Résultat des courses : **Stargate** fait de jolis scores, sans égaler toutefois les records des **Star Trek** et autre **Guerre des Etoiles**.

■■■

■■■

Stargate ne se monte pas du jour au lendemain. Amorcée en 1990, la recherche d'un producteur s'éternise sur trois années. Les studios s'inquiètent du montant total du film. *"Selon eux, **Stargate** demandait dans les 100 millions de dollars. Lorsque nous affirmions que nous étions en mesure de le réaliser pour deux fois moins, ils ne nous croyaient guère"* témoigne Dean Devlin. Mais ce sont surtout les préjugés qui retardent l'entreprise. **Stargate** n'étant ni un space-opera, ni un **Terminator** quelconque, ni une classique histoire d'extraterrestres gloutons, les financiers virtuels, sans point de repère, préfèrent souvent passer la main. *"Dans **Stargate**, vous n'avez pas, toutes les dix minutes, une scène d'action. Nous avons tenté d'éviter toute parenté avec un film existant déjà. Même s'il comporte des scènes d'action, **Stargate** n'est pas un film d'action ; il se réclame plutôt de l'aventure, ce qui aurait tendance à dissuader les producteurs éventuels. S'il rentre dans le cadre de la science-fiction, ce n'est pas de cette science-fiction technologique qui envahit actuellement les écrans. Notre science-fiction se rapproche de celle, à l'ancienne, d'Edgar Rice Burroughs".* Dean Devlin se réfère aux aventures de "John Carter sur Mars", un cycle riche d'une dixaine de romans où l'imaginaire le plus débridé s'implante dans un monde archaïque. En expédiant un super-commando sur la planète Nagada, à la découverte d'une civilisation importée de l'Egypte des Pharaons, Roland Emmerich et Dean Devlin trempent dans le bain d'une science-fiction qui serait terriblement anachronique s'ils ne croyaient pas dur comme fer à la puissance de l'imaginaire.

*"Beaucoup voyaient en **Stargate** le croisement de **La Guerre des Etoiles** et des **Aventuriers de l'Arche Perdue**. Cette définition est une hérésie. Si je devais comparer **Stargate** à un autre film, ce serait plutôt **20.000 Lieues sous les Mers** car il s'agit également de raconter un voyage fantastique dans un monde totalement différent du nôtre. Plutôt que d'empiler gratuitement les cascades, explosions et coups de feu, nous avons privilégié l'exploration d'un autre univers"* poursuit Roland Emmerich. Après Edgar Rice Burroughs, le père de Tarzan, Jules Verne. Décidément, les sentiers se recoupent. Cette histoire possède les vertus dépaysantes, exotiques des romans fantastiques du début du siècle. Leur fraîcheur, leur naïveté assumée aussi. *"Nous estimions qu'il valait mieux prendre des risques sur un projet totalement original que sur un produit dérivé d'un précédent grand succès"* assure Dean Devlin. La carrière de **Stargate** lui donne aujourd'hui raison.

Stargate découle de la découverte, lors de fouilles archéologiques en Egypte à l'aube des années 30, d'une titanesque roue. Un mystère pour les scientifiques. L'énigme reste entière des décennies durant, de nombreux savants planchant en vain sur le décodage de ses symboles. Puis l'armée américaine s'empare de la découverte. C'est l'arrivée de l'égyptologue Daniel Jackson, jugé farfelu par ses pairs, qui éclaircit la fonction exacte de cette roue faite d'une matière inconnue à la surface de la Terre. En quelques heures, Daniel Jackson déchiffre les hiéroglyphes. Il fait également le rapprochement entre le gigantesque anneau et la position des étoiles dans le ciel. Il possède désormais toutes les clefs indispensables à l'activation de la "stargate", la Porte des Etoiles. Une porte sur la planète Nagada située aux confins de la galaxie. Daniel Jackson, le Colonel Jack O'Neil (un officier traumatisé par la mort accidentelle de son fils) et un commando de militaires armés jusqu'aux dents franchissent le pas de la porte, une sorte d'écran liquide. Ils surgissent sur une planète de sable, un désert hérissé de nomuments, pyramides et temples en rappel de l'Egypte d'il y a 8.000 ans. Les voyageurs du temps et de l'espace sympathisent avec une population locale vivant dans la terreur de Râ, un pharaon doué d'incroyables pouvoirs. Cette antité révèle au jeune scientifique ce qu'il soupçonnait déjà : l'exil sur Terre d'aliens qui influèrent efficacement sur la marche de l'histoire humaine. Mais ce Dieu Râ sortirait plutôt d'un enfer extraterrestre que d'un Eden quelconque. Il accepte fort mal la présence des terriens auprès de sujets réduits à l'esclavage, interdits de connaissances et d'écritures. L'accès à la culture compromettrait un pouvoir fait de superstitions et de répression brutale.

De cette incursion dans le monde de "L'Aventure Mystérieuse", Roland Emmerich se tire à merveille, mieux que le laissaient supposer les séquences les plus réussies d'**Universal Soldier**. Grand spectacle antique et science-fiction à l'ancienne, mouvements de foule, décors grandioses qui ne sentent jamais le carton pâte et le contre-plaqué, effets spéciaux superbes, un méchant aussi séduisant que vénimeux, une charge nucléaire qui pourrait détruire une planète, la révolte des esclaves, un sarcophage qui ressuscite les morts, l'attaque d'une ville rustique par des engins volants crachant le feu, la conjugaison de la pyramide et du vaisseau spatial... Le monde de **Stargate** est riche. Visuellement riche, et riche de péripéties. Riche aussi de la volonté de Roland Emmerich de rester crédible, y compris dans la science-fiction. *"Nous avons demandé au Dr. Stuart Tyson-Smith de l'Université de Californie d'enseigner aux comédiens les bases pour parler la langue usuelle de l'Egypte des Pharaons. Nous utilisons les sous-titres uniquement lorsque Daniel Jackson parvient à comprendre ce que disent les habitants de Nagada, pas avant lorsque les protagonistes entrent en contact avec une population qui communique différemment. Il aurait été incroyablement raciste de montrer des voyageurs de l'espace allant à la rencontre d'extraterrestes parlant parfaitement anglais. Nous avons tout fait pour contourner les pièges que nous tendait ce type de scénario, pour ne pas montrer l'homme blanc comme le sauveur providentiel d'autochtones incapables de se prendre en charge. S'ils se libèrent de la tyrannie de Râ, c'est d'abord de leur propre initiative. Et puis les habitants de Nagada ont la peau mate comme les Egyptiens il y a 8.000 ans. **Stargate** postule qu'une civisation extraterrestre a servi de modèle à l'Egypte Antique avant de coloniser cette planète. Il fallait donc créer une société archaïque, ayant conservé certains traits de la culture égyptienne, mais également dotée d'une technologie très avancée"* appuie Dean Devlin soucieux, à l'instar de Roland Emmerich, de ne pas verser systématiquement dans le franc délire et de détourner avec logique quelques-unes des divinités les plus pittoresques de l'Egypte Antique comme Anubis et Osiris...

Petit bémol aux bonnes intentions du duo Emmerich/Devlin : afin d'entamer le dialogue avec les habitants de Nagada, Daniel Jackson offre à leur chef une barre chocolatée. Ce n'est pas tout à fait la verroterie que les missionnaires jetaient aux "sauvages", mais presque... Une faute de goût, bénigne en regard de la réussite de l'ensemble et des pyramides que le cinéaste parvient à faire pousser dans le désert de l'Arizona par la magie des effets spéciaux.

Marc TOULLEC

*France/ USA.
Réal.: Roland Emmerich.
Scén.: Roland Emmerich & Dean Devlin. Dir. Phot.: Karl Walter Lindenlaub. Mus.: David Arnold.
Effets spéciaux : Kleiser-Walczak Construction Company, Kit West, Patrick Tatopoulos. Prod.: Mario Kassar pour Le Studio Canal +/ Centropolis/ Carolco Pictures. Int.: James Spader, Kurt Russell, Jaye Davidson, Viveca Lindfors, Mili Avital, Alexis Cruz, Leon Rippy, John Diehl...
Dist.: AMLF. Dur.: 1 h 59.
Sortie nationale prévue le 1 février 1995.*

la plume et les poils

interview

PATRICK TATOPOULOS

*Si Roland Emmerich est allemand, Patrick Tatopoulos est un Français d'origine grecque. Un générique hétéroclite pour **Stargate** donc. Patrick Tatopoulos, c'est avant tout la conception d'un look, d'un aspect esthétique. **Super Mario Bros, Dracula, Demolition Man, Wolf, Last Action Hero**... D'un film à l'autre, ce jeune talent crayonne sur sa planche à dessins décors, costumes, maquillages. Rien de ce qui meuble un écran, fait la beauté d'un cadre ne lui est étranger. Doué d'une imagination effervescente, il contribue largement à la réussite de **Stargate** en exhumant de leur sarcophage pharaon, dieu-chacal et dieu-faucon...*



Patrick Tatopoulos et Horus : l'artiste et le Dieu-faucon.

Quel regard portez-vous sur *Stargate* aujourd'hui ? Généralement, la satisfaction se mêle à une certaine frustration quelques mois après le bouclage d'une aussi gigantesque entreprise...

Dans le premier scénario de Roland Emmerich et Dean Devlin, j'ai constaté la présence de six ou sept gardes de Râ, des dieux issus de la mythologie égyptienne. Pour des raisons budgétaires, nous avons malheureusement dû les supprimer à l'exception d'Anubis et,

■■■









1 - Une cuirasse métallique et aérienne pour une pyramide millénaire...

2 - La découverte de l'Anneau extraterrestre : le prologue d'une aventure de l'espace et du temps.

3 - Râ et sa cour : une image de péplum pour un film de vraie science-fiction.

4 - Râ et Daniel Jackson : des rapports qui ne tarderont pas à s'envenimer...

■■■

derrière lui, tous ces Horus aux visages de faucon. Des Horus, vous en avez plusieurs dans le film, différents les uns des autres par les détails des masques, les bijoux qu'ils portent. Dommage que la façon dont le film a été découpé par la suite ait considérablement limité leur présence à l'écran. Mais **Stargate** m'a également apporté de grandes satisfactions. Pour les besoins du film, j'ai fondé mon propre atelier, engagé une équipe de 45 personnes pour quatre mois de préproduction : des sculpteurs, des marionnettistes, des peintres qui travaillaient sur les différents modèles des casques des dieux. Sur le plateau, je disposais de sept assistants permanents. Du luxe pour moi, d'autant que le budget total de mon département se montait à un million et demi de dollars. Rien en commun avec **Super Mario Bros** par exemple. Si **Stargate** me satisfait, ce n'est pas seulement pour des motifs économiques : mon design des créatures a influencé entièrement l'aspect plastique du film. Les petits engins spatiaux, par exemple, dérivent des boucles de ceinture que j'avais imaginées pour Râ. Ce sont des espèces de scarabées, des insectes très présents dans la mythologie égyptienne, dotés de longues ailes.

Pour une certaine crédibilité et une petite caution historique, n'avez-vous pas dû potasser des livres d'égyptologie et visiter quelques musées ?

Non, en fait, même si l'égyptologie me fascine depuis mon enfance, j'ai veillé à ne pas trop me rapprocher de la réalité historique, des pièces de musée. Pour deux raisons. D'abord, parce que construire scrupuleusement une réplique des bas-reliefs ne donne pas forcément un résultat cinématographique convaincant. Ce qui est beau de profil, richement dessiné, ne peut exercer la même fascination sous forme de casque. Il faut donc travailler sur cette base, puis s'en écarter un peu pour que Anubis et Horus trouvent une vie propre. La deuxième raison tient à l'environnement. Nous ne sommes pas vraiment dans l'Egypte des Pharaons ; ces créatures mythologiques ont évolué dans un milieu à la fois proche et différent de la Terre. Cela justifiait mes quelques initiatives dans le design, la façon dont les masques sont décorés. Il ne faut pas voir la mythologie égyptienne de **Stargate** comme celle d'une reconstitution historique. Sur Anubis et Horus, vous pouvez notamment déceler des éléments provenant des guerriers aztèques et des samouraïs japonais.

Roland Emmerich étant un cinéaste au sens visuel très précis, sachant exactement ce qu'il veut, comment avez-vous composé avec lui ? Comment vos idées réciproques se sont-elles mariées ?

Avant moi, Roland Emmerich a essayé différents artistes pour la conception de Râ, Anubis et Horus. Etant imprégné d'égyptologie, j'ai crayonné en deux jours les bases graphiques de ces personnages. Roland a aussitôt flashé. Du coup, il m'a donné carte blanche, non seulement pour les dieux, mais aussi pour le bestiaire. Celui-ci se limite exclusivement au mastondonte du désert. Roland envisageait une sorte de monstre hirsute aux longs poils, une créature sortie de **La Guerre des Etoiles**. Je n'étais pas sur la même longueur d'ondes que lui dans la mesure où les animaux des déserts chauds ont tous des poils ras. De plus, les poils longs donnent toujours l'impression que des opérateurs se cachent dessous. Mais Roland tenait tellement à la fourrure abondante que je me suis conformé à ses désirs. Après une douzaine de mastodontes, nous sommes parvenus à une sorte de croisement entre le chameau et le yack, un animal du Tibet, des pays froids donc. Les mastodontes ont demandé un travail assez considérable. Nous avons passé un temps fou sur le choix des poils dans une société de Chicago, sur leur répartition sur la carcasse, plus abondants sur le bas, plus clairs sur le dos car le soleil tape plus fort sur cette partie du corps.

Comment fonctionne exactement le mastodonte ? A l'écran, il est d'un naturel à couper le souffle, aussi autonome qu'un véritable animal...

Au début de la conception, j'avais deux possibilités. La première consistait à construire un animal totalement fantastique, sans rapport avec la réalité. Un animal intégralement mécanique par conséquent. Cependant, nous n'aurions pu obtenir qu'un exemplaire de ce mastodonte pour des questions de coût. Il nous en fallait tout de même six, même si dans la version définitive de **Stargate** une seule des créatures ressort vraiment. La séquence de la demi-douzaine de mastodontes en troupeau n'a pas survécu aux coupes du montage final. Pour rendre ces animaux aussi crédibles que possible, j'ai choisi de recourir à la version américaine du percheron, le helmet, un cheval très placide, très docile et surtout très robuste. Un cheval de course n'aurait pas pu, de par sa silhouette, tenir le rôle. Autour des helmets, nous avons donc disposé cette armature très complexe, dotée de systèmes électroniques pour les mouvements des yeux, du museau. Avant de procéder au "maquillage", nous avons habitué nos chevaux à la présence des têtes des mastodontes dans le corral, au port d'une lourde charge surélevée, aux bruits de la mécanique, au fait que leur champ de vision serait considérablement réduit. C'était indispensable car, en familiarisant nos montures avec leur rôle et toute cette structure en aluminium qui reposait sur elles, nous nous assurions de retrouver leurs mouvements naturels à l'écran, d'autant que le squelette ajouté était articulé dans ce but. Dans quelques scènes, principalement celle où l'animal court à vive allure, nous avons placé sous sa bosse un lilliputien cascadeur que nous guidions par radio. Une petite coupure dans le pelage lui permettait de s'orienter. Sur le plateau, des gens de la S.P.A. nous indiquaient ce que nous pouvions demander ou pas à l'animal. A part deux ou trois petites frayeurs, lors des plans au sommet des dunes principalement, tout s'est parfaitement déroulé, notamment grâce aux ventilateurs que nous avions installé à l'intérieur du mastodonte ! Nous avons substitué aux helmets un chien pour le plan où le mastodonte tire James Spader, en fait une marionnette, et bondit au-dessus de la caméra.

Si *Stargate* est une imposante production, les conditions de tournage furent, dit-on, très dures du fait du cadre, le désert. Comment avez-vous vécu cette expérience ?

La chaleur du désert de Yuma, 45°, nous écrasait littéralement. Pour se déplacer d'une dune à l'autre, nous ne pouvions parfois pas utiliser les jeeps car il était hors de question de trouver des traces de pneus dans les images du film. Nous nous retrouvions donc tous, techniciens et comédiens, à porter notre matériel. Mais les acteurs qui incarnent les dieux égyptiens ne sont pas des mauviettes. J'ai choisi des danseurs, mais pas du genre efféminé, des types musclés, dotés de larges épaules afin que les casques d'Anubis et Horus puissent tenir efficacement. Il était capital que les comédiens soient costauds, sans ressembler aux body-builders qui sévissent sur les plages californiennes le dimanche, mais harmonieusement bâtis, souples. Les casques sont énormes. Coiffé de l'un d'eux, j'aurais personnellement l'air ridicule ! Pour éviter qu'ils souffrent trop de la chaleur étouffante, j'ai également prévu un petit ventilateur dans chacun des casques. Et un assistant se tenait toujours à proximité, avec une boisson fraîche et une paille, car il n'était pas question de reprendre l'habillage après chaque pose.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**



Un mini-mastodonte interprété par... un chien !



Une esquisse de Râ : un look androgyne qui sera conservé à l'écran.









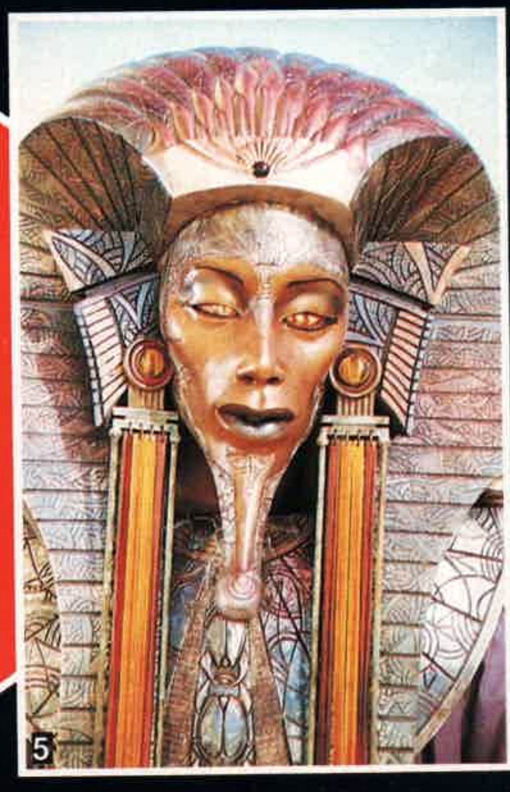
*1 - Un des morceaux de bravoure de **Stargate** : l'attaque des rebelles par l'aviation de Râ.*

2 - Patrick Tatopoulos et son imposante monture du désert...

3 - La "bête" à l'atelier : une grosse peluche presque vivante !

4 - Anubis en coulisses : Dieu-chacal et arme fatale de Râ.

5 - Le masque de Râ : ciselé dans les moindres détails.









1 - Holland (Keith David), un kamikaze prêt au sacrifice ultime.

2 - Sam Nivens (Eric Thal), un agent du FBI sous l'emprise d'un alien.

3 - Dans un hélicoptère, Sam Nivens s'apprête à affronter le dernier alien.

4 - L'intérieur du repaire extraterrestre : un antre organique servant à fabriquer des soldats.

5 - Andrew Nivens (Donald Sutherland), son fils Sam, et Mary Sefton (Julie Warner) : remparts des Etats-Unis contre une invasion du troisième type.



THE PUPPET MASTERS

*Une nouvelle invasion extraterrestre menace la Terre, aussi insidieuse que celle des **Body Snatchers**. Entre la sangsue et la raie, des milliers de prédateurs reliés au même cerveau collectif s'approprient corps et pensée humains. De l'ouvrage classique certes, mais encore plein de ressources. Le réalisateur Stuart Orme joue à fond ce jeu de l'alien mal intentionné en provenance d'un roman rédigé voici quarante ans par l'un des piliers de la science-fiction littéraire...*

1951, en pleine Guerre Froide, Robert Heinlein écrit "The Puppet Masters" ("Marionnettes Humaines" en France), une très classique histoire d'extraterrestres parasites. Ceux-ci, comme des sangsues, se fixent sur le dos de leurs victimes et leur tentacule-sonde file droit vers le cerveau. Les hommes perdent ainsi le contrôle d'eux-mêmes, de leurs actes et pensées, et ne sont plus que des marionnettes obéissant aveuglément à la volonté de l'alien colonisateur. Cette invasion de la Terre titille votre mémoire ? Sans doute car "Marionnettes Humaines", le roman, colle de très près à "Body Snatchers", autrement dit "L'Invasion des Profanateurs de Sépultures" de Jack Finney, un livre écrit quatre ans après celui de Robert Heinlein. Question : Jack Finney a-t-il plagié Robert Heinlein ? Possible, mais en ces temps-là, la métaphore sur le danger communiste motivait des réactions épidermiques souvent proches dans leur peur viscérale des rouges conduits par les enfants de Staline. Une peur du coco qui n'a plus cours aujourd'hui mais dont les émissaires, des protoplasmes gluants branchés sur la nuque, peuvent encore générer quelques sueurs froides.

Le roman de Robert Heinlein, Michael Engelberg, tout gosse, le dévore. Beaucoup plus tard, lorsqu'il fait fortune en devenant physicien à Los Angeles, il en achète les droits, bien décidé à s'imposer à Hollywood. *"Quiconque a grandi en lisant les romans de science-fiction des années 40 et 50 vénère Robert Heinlein. Il est le plus important romancier du genre depuis Herbert George Wells. Selon moi, "The Puppet Masters" constitue son meilleur livre. C'est, en tout cas, celui qui se prête le mieux à une adaptation cinématographique ; il renferme les éléments autant nécessaires à un thriller qu'à une grande aventure"*. Indéniablement, mais en l'état, le livre du grand homme aurait abouti à un film outrageusement kitsch. Son action se situe dans le futur tel qu'on le visualisait dans les années 50. Les voitures volent, des stations spatiales habitées gravitent par centaines autour de la Terre, le voyage interplanétaire est aussi courant que l'achat d'un billet d'avion et l'origine de l'invasion se situe sur Vénus, une planète, on le sait aujourd'hui, où toute vie sous cette forme tient du délire. A supprimer également dans le scénario la détection des extraterrestres par le déshabillage systématique des protagonistes. Des strip-tease forcés, inadmissibles dans une production *Hollywood Pictures*, filiale des studios *Walt Disney*. Impératif également de modifier l'aspect des aliens. *"Dans le livre, ce sont des espèces de lutins, les Androgynes, qui commandent les parasites. Après que ceux-ci ont accompli leur mission, ils débarquent sur Terre dans leur soucoupe volante. Nous avons préféré à cette option très années 50 une entité-matrice qui, à l'image de la reine d'une ruche, approvisionne l'invasion en nouveaux soldats. Cette chose n'est qu'une masse biologique"* soutient le directeur artistique James Hegedus, bâtisseur du repaire organique de l'extraterrestre. Un beau décor vraiment, où pendent des centaines de molles tentacules directement plantées dans la nuque des prisonniers, du bétail humain.
"Porter le roman de Robert Heinlein tel quel à l'écran aurait signifié que nous aurions dû reconstituer intégralement une société futuriste, nous offrir des véhicules aériens. Des gadgets onéreux. Ce qui fonctionne dans le livre aurait considérablement détourné l'attention d'un spectateur de cinéma. De plus, tous ces artifices futuristes n'auraient absolument rien apporté au concept de base ; ils nous auraient plutôt pénalisés. Planter l'intrigue en 1995 ne change fondamentalement rien au roman de Robert Heinlein" poursuit un Michael Engelberg propriétaire des droits d'un autre classique de la science-fiction littéraire, "Princess of Mars" d'Edgar Rice Burroughs, un projet qui intéressa un temps le cinéaste John McTiernan, ainsi que Julia Roberts et Tom Cruise.

Le scénario auquel aboutissent Ted Elliott & Terry Rossio (**Aladdin** et bientôt **Godzilla**), manuscrit retouché par David Goyer (qui planche actuellement sur un **Dr. Strange** pour *Columbia*), verse en comparaison dans le sobre. Son principal protagoniste est Andrew Nivens, patron d'une agence gouvernementale spécialisée dans les affaires scientifiques. Secondé par son fils Sam, une fine gâchette, et la plantureuse scientifique Mary Sefton de la Nasa, Nivens repère la source d'une incursion extraterrestre sur Terre, une soucoupe volante de fer blanc dont des gosses proposent la visite aux touristes. Sortis de la carlingue, les curieux ne sont plus exactement les mêmes. Démarche raide, visage fermé, gestes mécaniques, ce sont désormais des marionnettes humaines téléguidées par un parasite lui-même commandé par un cerveau collectif. Tandis que l'invasion progresse à vitesse grand V, Andrew Nivens organise la résistance et prend des mesures de dépistage de l'alien. En effet, tous, y compris les membres de son état-major, les généraux en campagne et son propre fils, peuvent dissimuler sous leur chemise une plate et visqueuse créature en forme de mini-raie manta. A Nivens aussi de protéger le Président des Etats-Unis directement visé par l'intrus...
*"Cette intrigue se différencie foncièrement de **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures/ Body Snatchers**. Dans les **Body Snatchers**, lorsque les extraterrestres à l'intérieur des cosses vous clonent, ils détruisent du même coup votre enveloppe charnelle originelle. Vous ne pouvez pas leur survivre. Par contre, dans **The Puppet Masters**, les parasites ne vous tuent pas systématiquement. Si quelqu'un parvient à vous l'arracher de la nuque sans causer de lésions graves, vous pouvez par la suite reprendre une vie normale"* soutient un Michael Engelberg trop conscient de la confusion avec le récent **Body Snatchers** d'Abel Ferrara. Le réalisateur anglais aux manettes du film, Stuart Orme (auteur du téléfilm **Double Casse** avec Pierce Brosnan et de clips pour Phil Collins, Genesis, The Pretenders et Eurythmics) plaide sa cause, un tantinet agacé que s'impose l'incontournable comparaison avec **Body Snatchers**, comparaison d'autant plus pesante du fait de la présence de Donald Sutherland, héros de la version de Phillip Kaufman du roman de Jack Finney.

*"Nous n'avons pas voulu tomber dans les mêmes pièges que les **Body Snatchers**"* se défend Stuart Orme. *"**The Puppet Masters** n'est pas un film sur des monstres, mais un film consacré à des personnages infectés par des monstres"*. Notez la différence. Malgré ces propos un rien fumeux, l'intervention de Stuart Orme sur **The Puppet Masters** s'avère des plus bénéfiques. Ne dissimulant pas son admiration pour la série anglaise **Quatermass et Alien**, le cinéaste intervient énergiquement sur le scénario qu'on lui propose, plutôt gentillet et en complet décalage avec l'horreur de la situation. *"Je suspecte le studio d'avoir désiré un film light, mignon, une sorte d'**Arachnophobie**, c'est-à-dire un thriller où la comédie tient une place importante au détriment de la tension, du suspense. J'ai choisi de montrer les choses en nettement plus noir, de prendre l'intrigue très au sérieux. Pas question également de s'étendre sur les parasites. Moins vous montrez le monstre, plus vous multipliez son impact. Lorsque vous le découvrez enfin, y compris dans le dénouement de grandes réussites comme **Les Monstres de l'Espace** et **Alien**, vous êtes du même coup confronté aux moments les plus faibles du film"*. Fort de ce solide bon sens, Stuart Orme marque l'essai. **The Puppet Masters** est de la SF à l'ancienne, bien rythmé, bien joué, sans grande surprise, dont les vilains extraterrestres adhésifs sont d'une discrète efficacité.

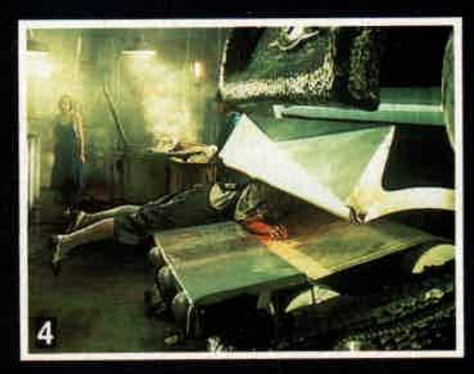
Marc TOULLEC

***Robert A. Heinlein's The Puppet Masters**. USA. 1994. Réal.: Stuart Orme. Scén.: Ted Elliott, Terry Rossio & David S. Goyer d'après un roman de Robert Heinlein. Dir. Phot.: Clive Tickner. Mus.: Colin Towns. SPFX: Greg Cannom. Prod.: Michael Engelberg & Ralph Winter pour Hollywood Pictures. Int.: Donald Sutherland, Eric Thal, Julie Warner, Keith David, Will Patton, Richard Belzer, Yaphet Kotto, Marshall Bell... Dur.: 1 h 48. Dist.: Gaumont/ Buena Vista. Sortie nationale prévue courant juin 1995.*











1 - William Gartley (Robert Englund) : un patron despotique, cruel et libidineux.

2 - Gartley happé par sa création : un juste retour de bâton.

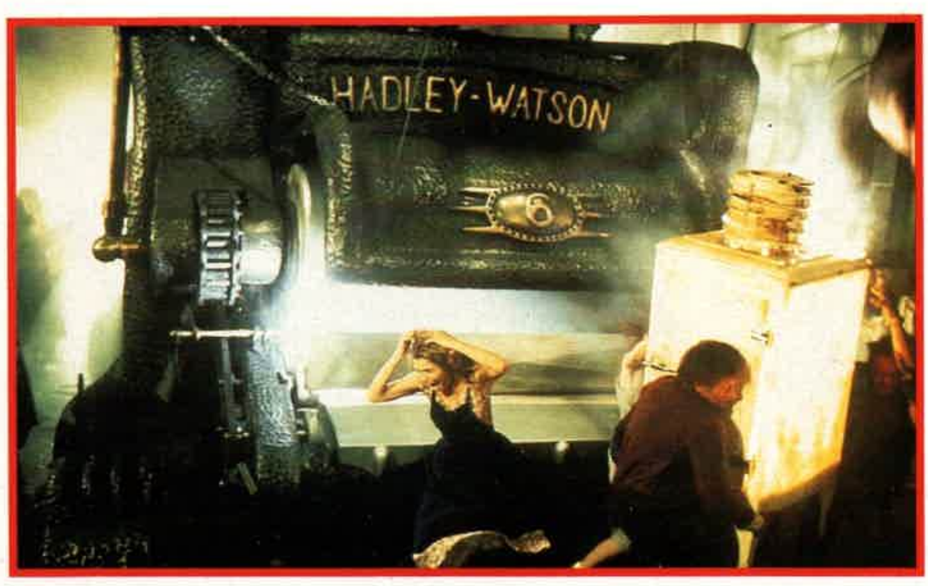
3 - Hunton (Ted Levine) et Sherry (Vanessa Pike) : le flic et la vierge face au monstre mécanique.

4 - Une ouvrière dans la gueule du monstre. Bientôt du mou pour le chat !

5 - Hunton affronte un Gartley pas si impotent qu'il en a l'air.

THE MANGLER

Après ***Massacre à la Tronçonneuse****, massacre à l'essoreuse ! Près de 20 ans après la mythique rencontre des cannibales texans, Tobe Hooper reste fidèle à l'horreur mécanique, à l'horreur sale. D'après une nouvelle de Stephen King, avec le concours de Freddy Krueger lui-même, le cinéaste traite d'un cas unique de possession au sein d'une blanchisserie industrielle...*



● *Une machine hantée qui va bien au-delà de sa fonction première : plier et essorer les draps !*

Depuis **Les Vampires de Salem**, le romancier Stephen King et le réalisateur Tobe Hooper s'estiment. S'il attend plus de dix ans avant d'adapter un nouveau récit de l'écrivain, le cinéaste de **Massacre à la Tronçonneuse** n'en prend pas moins de grandes précautions. Il serait si facile de s'emparer d'une des nouvelles les plus courtes du King et de broder tout autour une intrigue totalement originale, comme l'ont fait les producteurs du **Cobaye**, uniquement soucieux de conserver l'étiquette Stephen King. "*Stephen King et moi nous sommes rencontrés pour développer la nouvelle 'The Mangler" sans tout chambouler à la manière du* **Cobaye**. *Cela nous a pris un temps fou de récupérer les droits que possédaient en partie, justement, les producteurs de ce dernier. Un véritable cauchemar juridique et une interminable bataille d'avocats. Nous avons finalement gagné et vu aboutir le projet sans trahir l'esprit de Stephen King. Il nous a fallu environ 40 versions du scénario avant d'arriver à un résultat satisfaisant. C'est dire que nous avons veillé à ne pas trop nous écarter de l'histoire originelle*" se félicite Tobe Hooper, vivifié depuis que John Carpenter lui a demandé de participer à son anthologie **Body Bags**. Avant, et depuis un moment, ce n'était guère brillant. Paroxysme de cette carrière déclinante : **Nightmare/Nuits de Terreur**, le come-back misérable d'un Marquis de Sade incarné par Robert Englund. Robert **Freddy** Englund se tient également à bord de **The Mangler**, maquillé comme à son habitude. Il interprète William Gartley, propriétaire de la blanchisserie industrielle Blue Ribben, un établissement qu'il dirige d'une main de fer, poussant ses ouvrières à des rythmes frénétiques via un contremaître esclavagiste. "*Les armatures d'acier qui lui entourent les jambes, Gartley les tient du Mangler, la gigantesque essoreuse de son atelier. Plus jeune, il s'est retrouvé coincé entre deux rouleaux. Aujourd'hui, Gartley s'impose en homme métallique dans un environnement mécanique ; il symbolise la corruption de l'ère industrielle et abuse de ses droits patronaux pour faire fonctionner coûte que coûte son entreprise*". En bref, Gartley, un type d'autant plus ignoble qu'il exerce un droit de cuissage sur son employée la plus complaisante, est un salaud de capitaliste, un libidineux de la pire espèce dont la fortune lui permet de manipuler les autorités locales. S'il y a une conscience qui échappe à son contrôle dans le patelin, c'est bien celle qui habitent le Mangler, un esprit maléfique réveillé par quelques goûtes du sang d'une vierge. Possédé et assoiffé, le tonitruant monstre mécanique se heurtre à la détermination du flic Hunton, dubitatif au départ des implications démonologiques et vaudou de l'enquête, mais convaincu par son beau-frère. Dans le dernier quart-d'heure du film, Hunton affronte la mécanique infernale soudain capable de se déplacer par elle-même, véritable dragon...

"*Le Mangler, c'est mon fils Tony qui l'a conçu en se reposant sur l'aspect de certaines vieilles locomotives. Il s'agit là d'un accessoire gigantesque, sans doute le plus gros jamais construit pour un film. Un tournage aux Etats-Unis ne nous aurait pas permis de le construire pour des raisons budgétaires. Voilà notamment pourquoi nous sommes partis travailler en Afrique du Sud. Tony a si bien fait les choses que le Mangler fonctionne vraiment ; il s'avère totalement opérationnel !*". Entre la motrice antique SNCF et la presse rotative, le Mangler avale les draps, les essore, les plie. De temps à temps, il lui arrive de gober une malheureuse et de l'écrabouiller à tel point qu'elle rivaliserait volontiers avec un steak-tartare. N'y aurait-il pas un petit côté **Christine** dans cette machine satanique, assassine ? "*Evidemment qu'il existe une connexion logique entre* ***The Mangler*** *et* ***Christine*** *: Stephen King lui-même. Mais* ***The Mangler*** *se veut plus logique dans le fantastique, plus tangible. Stephen King n'explique jamais le pourquoi et le comment des origines maléfiques de sa voiture. Nous n'avons pas tenu à adopter le même point de vue concernant l'essoreuse géante. Il ne suffit pas de dire que la machine contient un esprit nocif pour que le spectateur le croit. Afin que* ***The Mangler*** *s'intègre au quotidien, le détective Hunton ne croit absolument pas à l'origine surnaturelle des "accidents". Ce n'est que progressivement qu'il y est amené*". Autrement dit, **The Mangler** n'est pas le remake du **Christine** de John Carpenter.

Plus que la description de la mécanique en folie, Tobe Hooper s'adonne à la création des ambiances poisseuses, putrides, qui lui tenaient tant à cœur à ses débuts, du temps de **Massacre à la Tronçonneuse** et du **Crocodile de la Mort**. Le théâtre de l'action, un lieu où l'humidité accroît la pression d'une atmosphère lourde, irrespirable, qui franchit le cap de l'écran. "*J'ai visité des tas de buanderies, de blanchisseries avant de tourner* ***The Mangler****. Nous aurions pu nous limiter à ces endroits assez étroits en fait, mais je tenais à un espace gigantesque. Nous l'avons entièrement construit de manière à lui conférer un aspect crade, presque grunge, l'inondant de vapeur artificielle afin de charger l'air en humidité. Pour renforcer l'allégorie sur la face sombre du capitalisme, nous avons forcé sur le côté années 40/50 de la buanderie*". A ce petit jeu du glauque, du malsain palpable, Tobe Hooper se tire joliment dans **The Mangler**. En principe domaine de la propreté, la blanchisserie Blue Ribbon transmet une impression de saleté, le sentiment de salir quiconque y met les pieds. Un comble, et une aubaine pour Tobe Hooper, satisfait d'avoir si bien perverti l'immaculé. "*Je souhaite que* ***The Mangler*** *marque le début d'une nouvelle carrière. J'aime ce film parce qu'il accorde une vraie importance à ses protagonistes. Même la machine est une créature vivante, douée d'une personnalité née de la violence, de la corruption*". Violence et corruption : deux mots qui sonnent bien sortis de la bouche d'un cinéaste qui reste dans l'histoire du cinéma pour un mémorable **Massacre à la Tronçonneuse** toujours aussi convulsif.

● **Marc TOULLEC**

Afrique du Sud/ USA. Réal.: Tobe Hooper. Scén.: Peter Welbeck (alias Harry Alan Towers) d'après la nouvelle de Stephen King, "The Living Machine". Dir. Phot.: Amnon Salomon. Effets spéciaux : Tony Hooper, Scott Wheeler, Todd Masters, Scott Coulter. Prod.: Harry Alan Towers, Anant Singh & Helena Spring. Int.: Ted Levine, Robert Englund, Daniel Matmor, Vanessa Pike, Lisa Morris, Gerrit Schoonhoven... Dur.: 1 h 45. Dist.: Film Office.







1 - Freddy Krueger interprété par lui-même d'après Wes Craven, mais par Robert Englund dans les faits.

*2 - Heather Langenkamp revit le cauchemar des **Griffes de la Nuit**.*

3 - Freddy, comme Dieu le Père dans les nuages, marionnettiste de ses victimes.

4 - Freddy dans son repaire, un soupirail humide et putride.

5 - De la tombe surgit un croquemitaine prêt à emporter le jeune Dylan (Miko Hugues) dans son antre.



WES CRAVEN'S NEW NIGHTMARE

Des années durant, Wes Craven est interdit de Freddy Krueger. Un comble pour le créateur du croquemitaine le plus rentable d'Hollywood. Mais, la hâche de guerre enterrée avec son producteur, le cinéaste revient au mythe, motivé par l'expression des rêves, décidé à démonter toutes les pièces de la mécanique des cauchemars d'Elm Street...

L'histoire a fait le tour du monde. Fasciné par les rêves depuis des années, Wes Craven tombe en 1978 à la télévision sur un fait divers étrange, qui excite instantanément son imagination. *"Un gosse était en proie à un cauchemar récurrent qui le mettait dans un état de terreur absolu. A tel point que pour l'éviter, il décida de rester éveillé le plus longtemps possible, ce qui entraîna évidemment des troubles de plus en plus graves de son comportement. Très alarmée, sa famille fit alors appel à un médecin qui prescrivit des somnifères, que l'enfant refusa catégoriquement. Finalement, à bout de forces, il finit par s'endormir. Mais au milieu de la nuit, ses parents furent réveillés par une série de cris déchirants. Quand ils arrivèrent dans la chambre du gosse, il était mort..."*. De cette histoire épouvantable, Craven tire un embryon de script, qui devient en 1985 celui des **Griffes de la Nuit**, et installe au panthéon du fantastique le terrifiant Freddy Krueger, arpenteur du cauchemar et figure de proue de l'horreur contemporaine.

En près de dix ans d'existence, le cruel croquemitaine des débuts allait acquérir grâce à cinq suites hautement lucratives un véritable statut d'idole culte, perdant au passage une bonne partie de son immense potentiel horrifique en devenant une sorte d'amuseur macabre, un bouffon défiguré taillant dans la chair fraîche de teenagers égarés en distillant des jeux de mots d'un mauvais goût assumé. C'est d'ailleurs avec un certain soulagement que les fans de la première heure avaient accueilli l'opus 6 de la saga, titré **La Fin de Freddy**, conclusion d'une série exsangue dans laquelle notre saigneur des rêves finissait dynamité en 3-D. Craignant l'acharnement thérapeutique, les producteurs, comme Robert Englund, interprète du rôle, juraient alors qu'on ne les y reprendrait plus, et que Freddy vivait bien là sa dernière aventure. Menteurs...

"Oh, je sais... J'ai claironné partout que **La Fin de Freddy** *serait le dernier de la série"* confie Robert Englund. *"Mais que les choses soient claires, Freddy n'est pas de retour parce que le sixième film a été un succès. Il ne revient que parce que nous tenions ici une idée totalement neuve, apportée par Wes Craven lui-même, qui était le seul à pouvoir redonner du punch au concept. Si Craven n'était pas revenu dans l'aventure, Freddy n'aurait jamais ressuscité"*. Absent de la série depuis le troisième chapitre dont il avait écrit une partie du script, Craven s'était en effet brouillé avec les producteurs des **Griffes de la Nuit**, et répétait à qui voulait l'entendre qu'il ne reviendrait jamais sur le concept de Freddy. Mais comme le disait un certain agent secret : "Il ne faut jamais dire jamais" ! Après d'âpres négociations, les pontes de *New Line*, désireux de réactiver une "franchise" toujours prompte à remplir les caisses, et sérieusement en panne d'inspiration, allaient finalement faire amende honorable et laisser à Craven une liberté quasi-totale sur ce nouveau chapitre, ainsi qu'une part des royalties engrangées depuis des années... Attiré par la possibilité de donner une nouvelle jeunesse à un mythe en pleine déliquescence, le bon Wes retrouve donc son rejeton griffu, et place aussitôt la barre très haut, balayant au passage le travail de ses prédécesseurs : *"Partant de ce qui avait été fait et dit dans les films précédents, je ne voyais qu'une manière pour ramener Freddy : dire que tout ce qui était arrivé dans les chapitres précédents était faux. En clair : ce que vous avez vu jusqu'à présent, c'était du cinéma, maintenant, Freddy entre dans la réalité !"*.

Mettons les choses au point : vous qui aimiez le "bogey-man" déconneur et salace qui découpait des barbies en balançant des "punch-lines" salées, passez votre chemin. **Wes Craven's New Nightmare** est un film extrêmement ambitieux, qui s'éloigne drastiquement de l'horreur cheap pour revendiquer haut et fort son statut de film d'auteur comme nous le confirme son réalisateur : *"D'une certaine manière, c'est un travail de déconstruction systématique, puisque le film raconte par quels bouleversements passe une équipe pendant la réalisation d'un film d'horreur et ce qui arriverait si un personnage que toute l'équipe considérait comme fictionnel s'imposait comme une réalité"*. Jouant à fond la carte du parti-pris documentaire pour une véritable **Nuit Américaine** du fantastique (toutes proportions gardées), Craven réunit l'équipe originelle du premier opus, les acteurs comme lui-même jouant son propre rôle face à un Freddy Krueger qui n'est en fait rien moins que l'incarnation du Mal absolu... L'occasion donc de livrer tout à la fois une réflexion sur le pouvoir de l'image violente et sur le cinéma en général. Explications : *"Puisqu'il s'agit d'un film sur le rêve, je pensais que c'était une bonne idée de baser l'histoire directement sur la notion de rêve qu'induit le cinéma. Je pense très profondément que les films sont les rêves de notre société. Finalement, une salle de cinéma est probablement un des seuls endroits où des groupes de gens se mettent volontairement en état de rêve. Les lumières s'éteignent et d'un seul coup nous regardons des ombres s'agiter sur un mur, et progressivement nous devenons complètement impliqués dans cette vision, au point de crier, de pleurer, ou de rire aux éclats, tout en sachant pertinemment que tout cela n'est après toput qu'une projection d'ombres sur un mur"*...

Un discours d'une profondeur étonnante qui fera dans un premier temps douter la *New Line*, laquelle s'attendait à un nouvel opus plus classique de la série. Avouons que la manière d'écrire de Craven n'était pas vraiment faite pour les rassurer, puisque comme à son habitude, l'homme se fia encore à... ses rêves ! *"J'ai commencé à avoir une série de cauchemars étranges que j'ai couchés sur le papier. Je ne savais pas du tout où j'allais"* confie le réalisateur qui pratique cette technique depuis des années, ayant même appris au fil des ans à contrôler ses rêves et à les diriger. *"Je crois qu'à ce niveau, l'expérience la plus incroyable m'est arrivée alors que j'étais au Festival de Bruxelles. Je me suis réveillé à quatre heures du matin, avec tout le script du* **Sous-Sol de la Peur**, *que j'avais pu voir se dérouler deux fois entièrement, conscient dans mon rêve que j'étais Wes Craven, réalisateur, et que j'étais en train de rêver mon nouveau scénario !"*. Ecriture automatique, réflexion sur le pouvoir de l'image, la perception du réel et la construction d'un mythe, **Wes Craven's New Nightmare** tire dans toutes les directions et aura sans doute du mal à convaincre les fans "hard-core" du killer d'Elm Street, qui se réjouiront tout de même du nouveau look du personnage, peut-être la plus belle réussite du film, Freddy étant devenu ici un écorché en rangers et long manteau, une silhouette massive et inquiétante qui oublie les clins d'œil au public pour redevenir enfin le Mal absolu.

Quoiqu'il en soit, cette nouvelle incarnation "intelligente" pourrait bien entraîner un nouveau départ pour la série, si l'on en croit un Robert Englund désormais très prudent quand à l'avenir de son rôle fétiche. *"Tout ce que je peux dire, c'est qu'il y a des possibilités, même si je commence à me faire vieux. Les* **Freddy** *auraient sérieusement tendance à me crever"*. L'acteur laisse pourtant entendre qu'il se pourrait bien que le prochain opus de la saga soit paradoxalement, après la tentative auteurisante de celui-ci, cette rencontre entre Freddy et Jason si souvent annoncée. *"Je ne peux vous donner de date, mais je suis convaincu que l'on va finir par y venir. New Line possède les droits des deux personnages. On peut donc penser que c'est un choc inévitable. Mais il n'y a pas de scénario définitif pour le moment"*. Une rencontre Jason-Freddy ? Rêvons à une mise en scène par Craven. Une réflexion sur le "pouvoir de l'image" par le biais d'un mongolo meurtrier, voilà une idée qu'elle est bonne ! Mais ne venez surtout pas leur dire qu'ils font ça pour l'argent ! Mauvaises langues...

Julien CARBON

USA. 1994. Réal. et scén.: Wes Craven. Dir. Phot.: Mark Irwin. Mus.: Peter J. Robinson. SPFX : David Miller, KNB. Prod.: Robert Shaye, Wes Craven, Marianne Maddalena et Sara Risher pour New Line. Int.: Heather Langenkamp, Robert Englund, Miko Hugues, Wes Craven, John Saxon, Robert Shaye, David Newson, Bob Labelle... Dist.: UGC. Dur.: 1 h 42.









1 - La scène choc du film : quand le Trickster, imitant Freddy, avale Michael !

2 - Le Trickster (T. Tyler Smith), l'âme machiavélique du CD-ROM.

3 - Un meurtre à l'arme blanche façon Dario Argento.

4 - Michael (Edward Furlong), un ado perturbé trop friand de rock, d'horreur et de CD-ROM.

5 - Le Trickster : il fait plus peur que mal.



BRAINSCAN

Un nouveau vilain dans la ménagerie du fantastique : le CD-ROM intéractif qui dispense allègrement de la violence et une perte de contact avec la réalité. John Flynn, qui n'est pas vraiment le client le plus inconditionnel des loisirs de l'an 2000, dénonce vigoureusement consoles et jeux vidéo, prétextant qu'il y a là matière à tourner la tête à une jeunesse influençable, à l'amener à commettre quelques sanglants forfaits. Vaste et controversé débat pour ces dossiers de l'écran fantastique...

Lorsqu'on dresse une liste des cinéastes familiers du fantastique ou susceptibles de s'y adonner sans vergogne, le nom de John Flynn ne vient pas à l'esprit. Ce réalisateur chevronné œuvre depuis toujours dans le polar, le thriller dont il s'est fait une spécialité. **Echec à l'Organisation, Pacte avec un Tueur, Haute Sécurité, Justice Sauvage**, pour le meilleur, prouvent son indéniable savoir-faire et une efficacité toute aussi certaine. Mais, brusquement, John Flynn plante flingues, flics et gangsters, et change son fusil d'épaule. Dans sa nouvelle ligne de mire : le film d'horreur à destination des teen-agers. "*Je suis arrivé sur* ***Brainscan*** *le plus bêtement du monde. Mon agent m'a envoyé le scénario, que j'ai aimé. Seule la fin ne me satisfaisait pas vraiment. J'aurais souhaité que l'on reste dans le doute, à la façon d'****Au Cœur de la Nuit****, que l'on ne parvienne pas à dissocier la part de réalité et de rêve*". Malgré cette réserve, John Flynn se jette à l'eau et fait ses premières armes dans un genre auquel sa filmographie ne l'avait guère préparé.

Des problèmes d'adaptation Monsieur Flynn ? "*Pas du tout. Les techniciens comme moi servent avant tout l'histoire. Les questions de style ne font que suivre. De toute manière, je ne vois pas dans* ***Brainscan*** *un film d'horreur, un film gore, mais un thriller psychologique*". C'est généralement la définition que revendiquent fermement ceux qui n'apprécient pas trop l'étiquette compromettante du saignant. Pourtant, dans sa première descente dans l'horreur, John Flynn y va d'une lame aiguisée ; un énigmatique tueur poignarde sauvagement sa victime endormie avant de lui trancher le pied. Une scène bien crade, bien glauque. "*Cet assassinat est particulièrement sanglant, mais je tiens avant tout à demeurer crédible, réaliste et à entretenir l'ambiguïté autour de la personnalité de mon héros, Michael* (Edward Furlong, entre **Terminator 2** et **Little Odessa**). *Il n'est pas physiquement menacé, mais est psychologiquement dominé*". Dominé par le Trickster, le sarcastique Monsieur Loyal d'un CD-ROM intéractif très absorbant, le "Brainscan". Passionné de rock'n roll et de cinéma fantastique au point que son proviseur le prend pour un déviant, Michael occupe principalement ses loisirs à écouter des rocks violents, à se repaître des films d'horreur les plus sanglants. Et à épier, longue vue à l'appui, sa jolie voisine, Kimberly, une adolescente peu farouche consciente d'être espionnée. A vouloir expérimenter coûte que coûte de nouvelles sensations artificielles, Michael tombe sous la coupe de ce Trickster qui le propulse dans son univers électronique. Dès lors, Michael perd les pédales, se persuade qu'il est l'auteur des meurtres qui défraient la chronique locale, y compris celui de son meilleur ami. Mais peut-être est-il réellement le sadique qu'une battue des habitants du coin tente de débusquer ?



● *Michael et le Trickster : le joueur et sa mauvaise conscience...*

"*Michael est un adolescent quasi-infirme sur le plan émotionnel. Livré à lui-même à cause d'un père sans cesse absent, il plonge dans les jeux vidéo, les CD-ROM. C'est une véritable drogue pour lui, de l'héroïne pure. Seule cette distraction lui permet d'oublier son vague à l'âme, son incapacité à surmonter la mort accidentelle de sa mère. Les jeux vidéo le poussent à des actes inconsidérés. N'allez cependant pas croire que je déteste les CD-ROM et compagnie ; je les trouve seulement insignifiants, sans intérêt. Ils préparent malheureusement la jeunesse à un futur dénué d'esprit, d'intelligence et de sensibilité*". C'est clair : John Flynn tire à boulets rouges sur ces gosses qui se shootent devant une console du matin au soir et du soir au matin. "*Mon fils, bien qu'âgé de 23 ans, n'arrête pas d'y jouer. Il est lui aussi sous la coupe d'une culture adolescente omniprésente à Los Angeles. Mais cette prétendue culture tient davantage de l'opération commerciale que de la transmission d'idées et de savoir*". **Brainscan**, le film d'horreur anti-CD-ROM ! Matérialisation de la rancune de John Flynn : le Trickster, un vilain qui connaît par cœur le lexique des grands croquemitaines des écrans américains. "*Nous voulions une espèce de parodie grotesque de rock-star, un cabotin tout droit sorti des programmes de MTV, un personnage sans code moral puisqu'il ne raisonne que par le jeu. Il n'existe que pour convertir d'autres adolescents au CD-ROM qu'il hante*". Le Trickster est un bavard, du genre à s'installer durablement là où on le convie pas forcément. De l'écran de télévision, il sort pour débiter des plaisanteries grinçantes et professer une philosophie avariée du jeu-roi. "*Le Trickster se situe à l'intersection de Billy Idol, Keith Richards et de la Endora de* ***Ma Sorcière bien Aimée****. Il symbolise le mal et les troubles dont souffre Michael. Le Trickster s'écarte des tueurs comme Freddy Krueger parce que ses agissements restent crédibles, réalistes*" ajoute la directrice artistique Paola Ridolfi, conceptrice du look de ce monstre au look de rocker déjanté, un tantinet punk.

Lorsqu'elle prétend que le Trickster n'est ni Freddy ni Jason, Paola Ridolfi ne se trompe pas car, de meurtres, l'affreux n'en commet aucun, limitant son action à une influence néfaste sur Michael, à de petits mots perfides qui secouent le gosse. "*En fait, Michael est le vrai méchant de* ***Brainscan****, ou plutôt c'est le versant obscur de sa personnalité qui agit. Dans mes meilleurs films, les protagonistes dévoilent toujours cette facette sombre ; ils se battent autant contre eux-mêmes que contre leurs ennemis déclarés. Généralement, dans les films d'horreur, le tueur menace quelques adolescents innocents. J'adopte la position contraire dans* ***Brainscan*** *: un gamin innocent commet les horreurs attendues. Quelque chose en lui le pousse à agir ainsi, quelque chose, comme le dit le Trickster, que nous avons tous en nous. Il parle du mal extrême larvé dans chaque individu. Je sais que nous pouvons tous perpétrer des crimes atroces dans certaines circonstances. Heureusement, la société contemporaine réfrène ce type de comportement. Enfin la plupart du temps...*". John Flynn laisserait-il entendre que la fréquentation trop assidue des CD-ROM et autres jeux vidéo pousserait justement les adolescents au meurtre, à l'irréparable ? "*Les jeux de ce genre deviennent de plus en plus violents à tel point que le gouvernement menace d'imposer une réglementation à ce sujet, de demander aux fabricants d'apposer une notice d'avertissement sur les emballages*". Et de contraindre les parents à visionner **Brainscan**, histoire de bien se convaincre que leur rejeton risque de déraper sous peu dans un monde où il est virtuellement impossible de se dépatouiller entre la mort bidon et la mort réelle.

D'ailleurs, pour mieux dénoncer la perversité du danger, tapi dans les chambres des ados, John Flynn plante ses caméras dans un quartier idyllique, compromis idéal entre la cité et la campagne. "*Je désirais décrire un endroit qui ait l'air très ordinaire, sans violence urbaine. Pas une ville menaçante, pleine de gangs et de cambrioleurs. Tout le monde aimerait vivre là. Mais derrière cette façade rassurante se dissimule un danger impitoyable. Le début de* ***Brainscan*** *instaure d'emblée un sentiment de malaise dans cet environnement serein. Un adolescent vient en ternir le tableau*". Un adolescent confronté à un CD-ROM diabolique qui influe à ce point sur sa pensée qu'il plonge le plus idyllique des quartiers résidentiels dans l'horreur. Dans **Brainscan**, il y a, c'est vrai, beaucoup de verdure, de jolis sous-bois où pourrissent des pieds que les chiens obéissants rapportent à leur maître.

Marc TOULLEC

USA/ Canada 1993. Réal.: John Flynn. Scén.: Andrew Kevin Walker. Dir. Phot.: François Protat. Mus.: George S. Clinton. Effets spéciaux : Steve Johnson (Trickster) & John Allen, René Daalder, Art Durinski (visuels). Prod.: Michel Roy. Int.: Edward Furlong, T. Ryder Smith, Frank Langella, Amy Hargreaves, Jamie Marsh... Dur.: 1 h 35. Dist.: Film Office.



Liesi (Lily Wyndham) et Harry (Jaap Spijkers) : la fillette et le père avant la tragédie (**1.000 Roses**).



Justino (Saturnino Garcia), retraité de l'arène sanglante (**Justino**).



Olda (Petr Forman) survitaminé dans son monde imaginaire (**Akumulator 1**).

1.000 ROSES

*Indéfinissable, **1.000 Roses** tarde à entrer de plain-pied dans le fantastique, le surnaturel. Mais lorsqu'il s'y installe, c'est pour mieux surprendre, pour mieux pourfendre une société industrielle sauvage en proie à une nature revancharde...*

Le fantastique différent, le cinéma hollandais s'en fait le chantre depuis une quinzaine d'années : **L'Ascenseur** de Dick Maas, **Le Quatrième Homme** de Paul Verhoeven, **The Pointsman** et **The Illusionnist** (qu'il faudra bien découvrir un jour) de Jos Stelling, **Retour à Oegtgeest** de Theo Van Gogh. Atome commun entre ces films, ces cinéastes : le dérapage progressif d'un quotidien sans fard dans une autre dimension, souvent onirique, toujours instable. **1.000 Roses** n'échappe pas à la règle. Il se situe dans une petite ville industrielle dont l'économie dépend du rachat de l'usine par un investisseur venu d'Amérique. *"**1.000 Roses** ne possède de repère ni temporel, ni géographique. Pour cette raison, j'évite d'utiliser le néerlandais officiel comme langue du film ; les personnages parlent le "Platt Duuts", sans doute le plus vieux dialecte d'Europe. Seulement très peu de gens parlent cette langue dans une région à la frontière allemande et hollandaise. Comme je tenais à ce que tout soit le plus abstrait possible, j'invente même des mots"* insiste Theu Boermans, réalisateur de cinéma pour la première fois, mais metteur en scène de théâtre reconnu dans son pays natal. Animateur de la troupe d'avant-garde Trust, Theu Boermans s'inspire d'ailleurs étroitement de la pièce dont il est l'auteur avec Gustav Ernst. *"La pièce existe sous forme de six monologues. Elle a obtenu un franc succès ici. Mais le scénario du film s'en écarte sensiblement. Nous n'avons conservé que ses protagonistes, ajouté la petite fille, réaménagé toute l'histoire"*. Une histoire très très étrange car dans cette ville hors du temps, où sévit une méchante pollution cancérigène, quelques citoyens finissent par unir leur destin dans un dénouement aussi sanglant qu'apocalyptique. Ce sont principalement Gina, responsable avec sa mère d'un entrepôt d'articles de jardinage, Harry, son concubin, un joyeux drille que l'ardeur à la tâche ne risque pas de tuer. Ce sont aussi Kernstock, un ambitieux qui vend un ordinateur d'occasion à Gina, et Rita, sa compagne, une robuste infirmière à l'insatiable boulimie sexuelle. L'équilibre de ces deux couples se rompt lorsque survient dans la ville Mr. Marshall, Mister Dollars. Gina investit tout ce qu'elle possède, dans l'espoir que l'usine tourne bientôt à plein rendement. Ses rapports avec Harry se détériorent sous les yeux de Liesi, leur petite fille. *"C'est par l'enfant que le fantastique jaillit dans **1.000 Roses**. Sans Liesi, cela n'aurait pas été possible de plonger dans l'absurde, puis dans le surréalisme"*. Le fantastique de **1.000 Roses** : l'assaut de la nature contre la ville, l'usine. Une végétation qui explose, envahit le bitume dans les effarantes ultimes minutes, au fur et à mesure que les personnages perdent les pédales, s'adonnent sans restriction à leur passion. Cela commence par une insignifiante fissure dans le ciment, l'apparition immédiate de quelques tiges...

*"Tout **1.000 Roses** est une satire, une allégorie, une parabole. Il traite des rêves perdus, de la mort des lois du capitalisme, de la structure artificielle de la société, cette structure qui s'oppose à la nature, cette société qui ne vise qu'à écraser cette même nature"*. Alors **1.000 Roses**, film écologique ? Theu Boermans ne le dément pas. Mais le cinéaste, plus que le simple pamphet militant en faveur des verts, observe le dérèglement d'une mécanique sociale, de l'ambition dévorante et maladroite qui pousse une femme simple, frustrée, à la trahison. Elle n'a d'yeux que pour cet industriel américain, Mr. Marshall, une caricature de yankee sorti d'une publicité pour jeans, répétant à l'infini les mêmes mots creux et arborant perpétuellement le même sourire chewing-gum. Une figure tracée à grands coups de traits caricaturaux, comme les apprécie un cinéaste qui pousse parfois le bouchon très loin dans le sexe et la violence. *"Tous les personnages du film essaient de trouver une réponse à leur présence. Ils la trouvent plus facilement dans le sexe et la violence"*. Tous, à l'exception de la petite Liesi que la corruption d'un oncle pédophile, banquier requin, menace au-delà des dernière images de **1.000 Roses**.

Marc TOULLEC

__1.000 Rosen__. Pays-Bas. 1994. Réal.: Theu Boermans. Scén.: Theu Boermans & Gustav Ernst d'après leur pièce. Dir. Phot.: Theo

Bierkens. Prod.: Matthijs Van Heijningen/ Trust/ NOS-TV. Int.: Marieke Heebink, Jaap Spijkers, Marianne Rogee, Hannes Demming, Lily Wyndham... Dur.: 1 h 35.

RAMPO

Le fantastique japonais n'est pas uniquement le terrain conquis du manga et des grands monstres. Il peut aussi se jouer des rapports étranges, ambigüs qui s'instaurent entre une réalité et une fiction indépendantiste, échappant au contrôle de l'écrivain Edogawa Rampo.

Pour son centenaire et celui de la naissance de Edogawa Rampo, la puissante firme *Shockiku* investit des fortunes dans cette tranche de vie imaginaire d'un des écrivains les plus populaires du Japon. Admirateur de Maurice Leblanc, Conan Doyle et surtout Edgar Poe à qui il reprend la phonétique du nom, Hirai Taro, alias Rampo, popularise au Japon le roman policier où se mêlent énigme, perversion sexuelle, goût pour le morbide, délires mentaux et ambiance décadente. Ce film, sur une intrigue assez proche du **Hammett** de Wim Wenders, met en scène Rampo lui-même à la fin des années 20, à une époque où la censure interdit la parution de son dernier roman pour cause "d'amoralité de son héroïne". Alors qu'il songe sérieusement à abandonner la plume, l'écrivain surprend une singulière similitude entre un récit non publié pour cause d'interdiction et le meurtre d'un homme, étouffé dans une malle. L'assassin serait une superbe jeune femme, Shizuko. Rampo tombe aussitôt sous son charme, à tel point qu'il lui offre de devenir son héroïne littéraire. Rampo se lance aussitôt dans l'écriture d'un livre entre gothique vénéneux à la Edgar Poe et grand feuilleton. Il jette son détective fétiche, Akechi, son double sublimé, dans la toile de cette veuve noire, désormais compagne d'un Marquis que de dangereuses cavalcades au bord d'une falaise remplissent d'extase. Elle, Shizuko, plongée dans une permanente mélancolie, endure les frasques perverses de ce Marquis, amateur de films érotiques et d'attouchements interdits. Invité par le fier aristocrate après avoir sauté en parachute sur sa propriété, Akechi subit le magnétisme de Shizuko, mettant du coup sa vie en danger... Cette histoire, Rampo la bâtit d'après des détails, des personnages, des indices qu'il connaît bien pour les avoir vécus. Mais la frontière entre la fiction qu'il rédige fiévreusement et le monde réel s'étiole. Sachant son héros menacé, Rampo tente de le sauver en devenant directement protagoniste de son récit...

Au Japon, il existe deux versions de **Rampo** exploitées parallèlement. La première, celle du cinéaste Rentaro Mayuzumi, consterne tant le producteur Kazuyoshi Okuyama que celui-ci décide de remonter intégralement le film après en avoir retourné plus de la moitié du métrage. Le remodelage est si important que le producteur s'attribue la mise en scène. Dans cette version, **Rampo** est un beau film, progressivement envoûtant, reposant constamment sur l'interactivité entre roman et vie. Un film truffé de magnifiques trouvailles visuelles : Akechi passant devant un grand miroir qui reflète l'image de son créateur, Rampo et cette séquence de projection d'un film érotique selon le principe des poupées-gigognes... Le film atteint bien sûr son potentiel optimal dans la partie romancée, là où se bousculent les références à Edgar Poe, là où le raffinement de la mise en scène et d'images chaudes subliment la perversité du Marquis et l'indolence fascinée de Shizuko. Produit avec des moyens importants au terme de trois ans de préparation, **Rampo**, même s'il connaît au Japon une carrière médiocre et une critique peu élogieuse, exerce un indéniable pouvoir d'attraction. Par son délicieux parfum d'énigme rétro, la beauté irréaliste de Michiko Hada, la progression labyrinthique dans l'imaginaire de son héros, le trouble qu'il éprouve à voir son propre roman lui échapper, essayer de lui arracher sa propre autonomie pour définitivement fondre réalité et fiction. Sur les plans tant narratifs que visuels, **Rampo** est une œuvre de valeur, moderne et audacieuse.

Marc TOULLEC

Japon. 1993. Réal.: Kazuyoshi Okuyama & Rentaro Mayuzumi. Scén.: Kazuyoshi Okuyama & Uhei Enoki d'après Edogawa Rampo. Dir. Phot.: Yasushi Sasakibara. Prod.: Kazuyoshi Okuyama pour Shockiku. Int.: Masahiro Motoki, Naoto Takenada, Michiko Hada, Teruyuki Kagasawa, Mikijiro Hira... Dur.: 1 h 36.

AKUMULATOR 1

Un film tchèque dont le grand méchant, le vampire suceur de fluide vital, se nomme télévision. Un film à message bien sûr, mais hautement fantaisiste, délirant et touchant. Un film qui enfile allègrement les trouvailles comme on enfilerait les perles. Une révélation.

Olda, géomètre apathique, se vide totalement de son énergie lorsqu'il passe devant un écran de télévision allumé. Sur son cas, les médecins perdent leur latin. Seul Fisarek, un guérisseur, lui révèle la source de son mal. Celui-ci prend le jeune homme en main, lui enseigne les secrets de transmission de l'énergie... Cet enseignement passe par un long entraînement et la plongée dans un monde de bande dessinée totalement farfelu où sévit le double speed de Olda, un clone déguisé en nain lubrique troussant une Blanche Neige en porte-jarretelles. Olda met son énergie retrouvée à la conquête d'Anna Mikulik, une jolie dentiste. Mais il doit sans cesse échapper aux dangereux rayons transmis par les écrans de télévision, véritables vampires qu'il parvient à juguler en se dotant d'une arme d'une redoutable efficacité : la télécommande !
Deux fois remarqué aux Oscars hollywoodiens (l'Oscar effectivement pour le court métrage **Dilgobbiers** et une nomination pour le long **Elementary School**), Jan Sverak ne souffre pas du syndrome "bloc de l'Est" dans sa conception de la fantaisie et de la mise en scène. Exit la grisaille, les images fades, pastels dans le meilleur des cas, les protagonistes au teint livide, à la mine déconfite. Exit les allégories opaques, les messages fumeux, les réalisations déprimantes d'économie et de sobriété, les plans interminablement fixes. **Akumulator 1** prend le contre-pied de ce cinéma. Il préfère à cette tradition partagée par tous les anciens suppôts de Moscou une mise en scène vive, des couleurs attrayantes, un humour perceptible sans consultation d'un manuel de sémantique. Témoin ce film charmant, fantaisiste, jamais en manque d'idées. Lorsqu'Olda subit une piqûre, Jan Sverak se place à l'intérieur de l'artère. Idem lorsque notre héros soigne une carie dans le cabinet de sa bien-aimée ; la roulette creuse la dent en un plan loufoque digne d'un Raoul Ruiz période **Régime sans Pain**. Lorsqu'Olda et Anna font l'amour, le cinéaste suit les flux intérieurs plutôt que d'assister au frotti-frotta habituel. L'érotisme intérieur plutôt qu'extérieur. Il préfère aussi cadrer une souris se léchant le museau plutôt que le début de l'étreinte. Visiblement amateur de très belles femmes, Sverak regroupe une douzaine de beautés nues dans un hammam fantasmé par Olda, des filles qu'il dévoile avec une volupté émoustillante. Inspiré, il l'est autant dans la description d'un au-delà inédit, au pied d'un Titanic de studio. Du monde par delà l'écran, un capharnaüm étourdissant dans lequel soldats en guerre, pape, infirmières en guêpières, sportifs et consorts forment la foule compacte des réguliers des programmes télé...

Avec le précieux concours de Petr Forman (le fils de Milos), interprète d'Olda, Jan Sverak donne à son film une pêche, une énergie absente de l'immense majorité de la production des pays autrefois assujettis à l'Union Soviétique. Sans doute influencé par un cinéma plus occidental, il bénéficie également d'effets spéciaux numériques performants, souvent utilisés avec humour comme ses sous-titres que manipulent les personnages. Comme aussi la rencontre des deux versions du héros, l'une fictive et l'autre réelle, dans une séquence qui pourrait rivaliser de virtuosité technique avec les ordinateurs d'*Industrial Light and Magic*...
Drôle, intelligent, impertinent, tendre et imaginatif, agréablement pimenté d'un érotisme aussi délicieux que discret, **Akumulator 1** augure un cinéma neuf, moderne et polémique là où sévit toujours le conformisme, la tristesse et l'expression de discours politiques faisandés.

Marc TOULLEC

Tchécoslovaquie. 1994. Réal.: Jan Sverak. Scén.: Jan Sverak & Zdenek Sverak & Jan Slovak Dir. Phot.: F.A. Bradec. Mus.: Ondrej Soukup & Jiri Svoboda. Effets spéciaux : Studio Trilobit Prod.: Heureka Productions & Louxor Productions. Int.: Petr Forman, Edita Drychta, Zdenek Sverak...Dur.: 1 h 42.

JUSTINO

Un cas unique dans les annales des tueurs en série : un papy autrefois salué dans l'arène pour son adresse à achever les taureaux. Pour ne pas perdre la main et meubler une retraite promise à l'ennui, le bon Justino décime ses concitoyens sans que personne ne vienne le gêner...

"Plus qu'un film d'horreur, ***Justino*** *est une comédie macabre, d'humour noir. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous l'avons tournée en noir et blanc. Et également un peu en hommage aux comédies américaines des années 30 et 40, des comédies espagnoles des années 50"* explique d'emblée le producteur "Txepe" Lara qui porte à son actif quantité de courts métrages et de documentaires. Ce **Justino**, il le produit sur la garantie du sérieux de Luis Guridi et Santiago Aguilar (qui forment La Cuadrilla, signataire du film) et d'une histoire dont il cerne immédiatement l'originalité, la douce perversité. Car Justino n'est pas un assassin comme les autres. On lui donnerait le Bon Dieu sans confession à cet aimable petit vieux, torero poussé à la retraite au terme d'un ultime combat. Gratifié d'une dague en or, Justino souffre de sa condition de retraité obligé. Irrité par ce coussin que sa belle-fille lui glisse sous les fesses, il pète les plombs un beau soir. En quelques instants, il la tue, elle et son mari, pour dissimuler les cadavres dans le congélateur. Entre deux cuites et virées avec son copain Sansoncito, Justino poursuit sa carrière criminelle. Faute de taureaux à achever, il commet une kyrielle de meurtres, autant motivé par l'appât du gain que par des coups de haine. Une vendeuse dans le métro, un ivrogne qui lui gerbe dessus, deux flics qui ne le prennent pas très au sérieux, une concierge acariâtre... Et, cerise sur le gâteau, l'intégralité des pensionnaires de la maison de retraite où il finit par être admis. Miraculeusement, ce serial-killer du troisième âge échappe à la police, personne ne parvenant à le soupçonner du moindre délit...



Justino, le papy serial-killer en action !

Proche d'un film américain de 1975, **La Tour des Monstres/Homebodies** de Larry Yust, dans lequel des vieillards liquident ceux qui complotent leur expropriation, **Justino** privilégie la carte de l'humour grinçant contre l'horreur pure. Mais si les meurtres à la dague ne donnent pas dans l'atroce, ils n'en demeurent pas moins dérangeants, glauques. A force de ne pas trop en montrer, Luis Guridi et Santiago Aguilar atteignent le bizarre, le curieux, ce petit quelque chose de trop soft qui remue un peu. Parfois tenté par le burlesque (la chute d'un cadavre droit dans une poubelle ouverte, les corps gelés parmi les victuailles), ils disent finalement qu'un papy tueur est un "héros" nettement plus malléable, permissif et riche en possibilités qu'un quelconque jeunot psychopathe, alignant les cadavres sans la moindre imagination. Sur ce terrain, Justino les distance allègrement, avec, pour défense, l'âge de ses artères. Interprété par Saturnino Garcia (fondateur d'une troupe théâtrale pour enfants, et clown à ses heures !), physiquement très proche du comique italien Toto, Justino ne parvient finalement jamais à s'imposer comme monstre, comme tueur sanguinaire. Même les armes à la main, il passe encore pour la victime, le menacé. Tourné en 26 jours seulement, Santiago Aguilar se consacrant à la mise en scène sur le plateau et Luis Guridi au montage au fur et à mesure, ce serial-killer caustique s'affirme dans un registre nettement moins grabataire, bourgeois, bien pensant et conformiste que le **Tueurs Nés** d'Oliver Stone.

Marc TOULLEC

Justino, Un Asesino de la Tercera Edad. *Espagne. 1994. Réal.: La Cuadrila. Dir. Phot.: Flavio Mtnez Labiano. Mus.: José Carlos Mac. Prod.: Jose Maria "Txepe" Lara & Canal + Espagne. Int.: Saturnino Garcia, Carlos Lucas, Francisco Maestre, Carmen Segarra, Concha Salinas... Dur.: 1 h 34.*









1 - Un mort-vivant parmi tant d'autres. Une balle dans la tête aura raison de son appétit cannibale...

2 - Francesco Dellamorte (Ruppert Everett) : gardien de cimetière, tueur de zombies et amant romantique.

3 - Les scouts de l'enfer : des morts-vivants en bas âge !

4 - La promise de Dellamorte (Anna Falchi) : rayonnante jusque dans la mort.

5 - Un motard surgi d'entre les morts, chevauchant sa bécane et encore coiffé de son casque.



DELLAMORTE, DELLAMORE

Avec l'aide de son fidèle compagnon attardé, Francesco Dellamorte, un gardien de cimetière bellâtre, flingue méthodiquement des morts qui ne veulent pas le rester, en attendant l'arrivée providentielle d'un fantasme de femme aimante... Libéré du joug de son ex-producteur Dario Argento, Michele Soavi redore le blason du fantastique transalpin en adaptant l'oeuvre de Sclavi, le nouveau chantre de la contre-culture italienne. Génial !

Depuis maintenant des années la situation du cinéma italien est devenue le grand serpent de mer de la presse culturelle : industrie filmique condamnée, productions réduites à néant par l'hégémonie implacable de la télévision, etc... Un tableau peu reluisant sur lequel il n'est guère utile de revenir, sinon pour souligner que c'est probablement le cinéma de genre qui aura été le plus durement touché par cette terrible crise, les légions de séries B ou Z hautement roboratives qui réjouirent pendant des années tous les fanatiques du cinéma de quartier disparaissant inexorablement. A titre d'exemple le fantastique local, autrefois si flamboyant, a vu au fil des ans son aura se ternir dangereusement... Enfoncement progressif d'un Argento dans l'auto-parodie (le désastreux **Trauma** a glacé l'échine des fans les plus endurcis), retraite d'un Fulci et nullité désormais proverbiale de Lamberto Bava : tout cela était-il suffisant pour en conclure à la mort du genre chez nos amis transalpins ? Non.
Car ce serait tout de même oublier l'un des plus sérieux espoirs du jeune cinéma italien (toutes catégories confondues), l'excellent Michele Soavi, œuvrant justement dans notre genre de prédilection, qui après l'excellent **Bloody Bird**, avait été directeur de seconde équipe pour Terry Gilliam sur **Les Aventures du Baron de Munchausen**, avant d'être récupéré par Argento, devenu producteur de deux longs métrages excellents même si ouvertement sous l'influence du grand Dario : **Sanctuaire** et **La Secte**, des films atypiques et novateurs, mais qui éveillèrent à vrai dire plus l'attention de la critique que du public...

Dellamorte Dellamore, son nouvel opus, un véritable joyau de surréalisme macabre, devrait en toute logique être le film de l'explosion, comme le confie un Soavi heureux qui, événement, œuvre ici pour la première fois en toute indépendance. *"J'ai trente cinq ans, et jusqu'ici j'ai réalisé trois films, tous appartenant au genre fantastique. Après avoir passé plus de dix ans à travailler auprès de mes mentors, Dario Argento et Terry Gilliam, je n'avais jamais eu la chance de faire un film véritablement personnel, un film qui me permette d'aborder des sujets plus proches de ma sensibilité, qui se situe de toute façon du côté du fantastique. Un genre qui m'a donné la possibilité d'aborder la réalisation avec beaucoup de liberté. Parce qu'il est très malléable, et permet d'expérimenter avec beaucoup de latitude, tout en restant acessible à tous".*
Pour ce nouveau projet de réalisateur enfin libéré d'influences envahissantes, après les délires sacrément barrés de **La Secte** (un marabout engrosse une jeune femme, un lapin zappe devant la télé !), Soavi cherche une véritable histoire, un sujet imparable. C'est du côté de la littérature locale que va venir la réponse, et plus précisément d'un roman de Tiziano Sclavi, véritable génie du fantastique italien, poète, scénariste de BD et romancier fulgurant, encore trop méconnu en France, qui s'impose au cinéaste comme une évidence absolue. Car si le cinéma de la péninsule connaît une véritable crise, le monde de l'édition italienne, et particulièrement la bande dessinée, ne s'est jamais porté aussi bien. Phénomène majeur de l'industrie du comic book local : "Dylan Dog", un détective de l'étrange créé en 1986 justement par Sclavi, et qui en est aujourd'hui à son centième numéro, dépassant mensuellement le million d'exemplaires vendus (traductions françaises chez *Glénat*. Indispensable !). Les raisons du succès jamais démenti de ce chef-d'œuvre graphique : un personnage ultra-séduisant (son physique est inspiré de l'acteur britannique Rupert Everett), assisté d'un comparse burlesque judicieusement nommé Groucho (c'est un véritable clone du célèbre Marx), les deux hommes étant systématiquement plongés dans l'univers fantastique et "poétiquement correct" si particulier de Sclavi. Un univers dans lequel les monstres ne sont pas forcément ceux que l'on croit, et où l'horreur graphique très poussée (certains épisodes sont ouvertement gore) est systématiquement envisagée sous un angle décalé, la série s'éloignant drastiquement de l'univers sérialesque de ce genre de bande pour être en fait une sorte de saga romantique absolue, Dylan vivant ses aventures amoureuses et occultes comme autant de drogues indispensables à sa survie. Véritable phénomène de société en Italie, avec un merchandising important et un Festival du film fantastique portant son nom (le Dylan Dog Horror Feest, qui se tient chaque année à Milan), la création de Sclavi intéressait depuis longtemps les producteurs locaux.

Fort judicieusement, Soavi n'adaptera pas ce personnage déjà entré dans l'inconscient collectif local, mais choisira une œuvre antérieure de l'auteur : "Dellamorte, Dellamore", qui conte les aventures de Francesco Dellamorte, (le personnage qui inspira à Sclavi celui de Dylan Dog), un gardien de cimetière, assisté de l'énorme et retardé Gnaghi (dans le film l'excellent Garçon Boucher Francois Hadji-Lazaro), et dont l'occupation quotidienne consiste à détruire d'une balle bien placée les morts de son cimetière qui ont une fâcheuse tendance à se réveiller. Francesco mène donc une paisible existence, jusqu'au jour il va rencontrer LA femme, créature idéalisée présente sous trois incarnations (la très grapique Anna Falchi), qu'il aimera au-delà de la mort...
Un sujet extrêmement périlleux à résumer, et tout à fait représentatif de l'univers de Sclavi : un monde hautement surréaliste alternant poésie décalée, horreur graphique, et érotisme torride et malsain. Un sujet en or pour Soavi, qui fera de Francesco un anti-héros surdimensionné auquel Rupert Everett (choix obligatoire) donne une force inattendue. C'est dans ce personnage que réside la clé du film, comme le révèle Soavi. *"Très profondément, Francesco fantasme sur un amour parfait avec une créature idéale. Malheureusement, l'exquise créature de ses rêves s'avérera être une très jolie.. ghoule ! En fait le film est une métaphore sur la vie, celle d'un homme confronté à l'arrivée de la maturité, une histoire envisagée sous l'angle d'une fantaisie horrifique. C'est en fait bien plus une ironie sur la violence des sentiments qu'un bon vieux film gore ! Le film ne se base pas sur des effets choc, de terreur pure, un tueur ou la résolution d'une série de meurtres. La tension est créée ici à partir de l'attente d'une caresse, d'un baiser, bien plus que de meurtres sanglants. Francesco n'a pas peur des zombies qui peuplent son cimetière. Ils sont un élément "routinier" de son travail, et les éliminer est pour lui une simple occupation qu'il effectue le plus naturellement du monde. Non, ce qui l'effraye vraiment, c'est l'amour, l'engagememnt, la déception, cet impossible rêve d'absolu, perturbé par ces vivants qui viennent le déranger dans sa quête. C'est une atmosphère extrêmement décalée, qui ne joue que sur les extrêmes. Principalement, c'est un film d'horreur pour les gens qui n'en voient jamais, comme Rupert par exemple, qui a rejoint le film alors qu'il déteste le genre. Un film d'horreur qui concluerait tous les films d'horreur".*

Véritable monument de poésie macabre, avec sa belle morte-vivante surgissant des limbes, nimbée des racines qui traversent son corps, fumetti cinématographique pimenté d'humour noir très gore, avec ses scouts morts revenant envahir le cimetière, et méthodiquement descendus par un Francesco au calme olympien, révélation d'un metteur en scène s'imposant mine de rien comme un auteur majeur du jeune cinéma européen, **Dellamorte Dellamore** est tout cela à la fois, et dépasse donc très largement tous les espoirs fondés sur lui. Sans doute parce que Soavi, en utilisant savemment le fantastique, ne fait finalement que revenir à l'essentiel. Avec grâce, tout simplement. De la mort. De l'amour...

Julien CARBON

Italie. 1994. Réal.: Michele Soavi. Scén.: Gianni Romoli. Dir. Phot.: Mauro Marchetti. Mus.: Manuel De Sica. SPFX : Sergio Stivaletti. Prod.: Tilde Corsi, Gianni Romoli et Michele Soavi pour Audifilm/ Urania Film/ KG Productions/ Le Studio Canal +/ Bibo TV/ Film Productions. Int.: Ruppert Everett, François Hadji-Lazaro, Anna Falchi, Stefano Masciarelli, Mickey Knox, Clive Riche Fabiana Formica... Dur.: 1 h 40.







1 - Pauline Parker (Melanie Lynskey), rêveuse schizophrène, en visite dans le royaume enchanté de Borovnia.

2 - Juliet Hulme (Kate Winslet) : quand le conte de fée déborde dangereusement sur la réalité.

3 - Pauline et Juliet : une amitié interdite.

4 - Melanie et son prince charmant, une sculpture de pâte à modeler douée de vie.

HEAVENLY CREATURES

*En 1993, Peter Jackson décroche le Grand Prix d'Avoriaz avec **Brain Dead**, l'Everest du gore. En 1994, le même Peter Jackson reçoit l'une des récompenses les plus enviées du Festival de Venise avec **Heavenly Creatures**. Aurait-il, entre-temps, viré sa cuti ? Point du tout. Peter Jackson change de registre sans se perdre, sans se renier. Après le dégueuli d'aliens, les muppets sévèrement burnés et les morts-vivants affamés, il étudie le cas de deux adolescentes homicides...*

"L'histoire vraie d'un crime qui choqua une nation", tel est le sous-titre de **Heavenly Creatures**. Ce crime : Pauline Parker et Juliet Hulme, deux adolescentes, tuent sauvagement la mère de la première. Ce fait divers défraie la chronique dans la Nouvelle-Zélande des années 50. Quel cinéaste du cru pourrait bien s'y intéresser ? Jane Campion peut-être ? Non, c'est le plus fou de tous, le maître incontesté du gore des antipodes, qui porte à l'écran le meurtre commis par les deux amies. *"L'affaire Pauline Parker/Juliet Hulme est très célèbre en Nouvelle-Zélande. Personnellement, j'en savais autant que la plupart des gens, sans plus. Et puis arrive le jour où Frances Walsh, ma co-scénariste sur **Les Feebles** et **Brain Dead**, s'intéresse étroitement au cas des deux adolescentes. Sur le tournage de **Brain Dead**, elle me propose d'en tirer un film. Je dois admettre qu'au départ cette perspective ne me passionnait pas. J'y voyais simplement un sujet comme un autre... Puis, je me suis lancé dans des recherches concernant Juliet et Pauline. Petit à petit, c'est devenu une véritable obsession. Je devais tourner **Heavenly Creatures** !"*.
Et voilà le réalisateur de **Bad Taste**, des **Feebles** et de **Brain Dead**, un cinéaste enragé, orienté gore à gros bouillon et gags scatologiques, littéralement hypnotisé par une histoire qu'il négligeait hier. Elle raconte la très forte amitié qui lie Pauline Parker et Juliet Hulme. La première est du genre dodue, intelligente, timide et bondeuse. Issue d'un milieu modeste, elle se fait immédiatement de la nouvelle élève de sa classe, Juliet, l'amie dont elle envie tous les qualités. Juliet est belle, fortunée, possède un culot monstre, connaît l'Europe dont elle est originaire. Bientôt inséparables, les adolescentes partagent les mêmes goûts pour le chanteur Mario Lanza, les comédiens James Mason, Mel Ferrer et Orson Welles. Ensemble, elles se créent un monde secret, le Quatrième Monde, alias le royaume de Borovnia où de preux chevaliers croisent le fer avec des félons de la pire espèce. Mais cette amitié si forte finit par déranger leurs parents respectifs, à tel point qu'il est fortement question qu'elles soient séparées. Que Juliet parte en Afrique du Sud avec son père. Mais la mère de Pauline s'oppose fermement à ce que sa fille la quitte pour suivre outre-mer son amie...

*"**Heavenly Creatures** est l'histoire d'une amitié aux conséquences tragiques. Il était important de capturer l'essence des liens unissant ces deux gamines qui, auparavant, n'avaient jamais eu d'amies"*. Plus que l'évocation d'un fait divers sordide, **Heavenly Creatures** se définit de lui-même comme la description d'une amitié très poussée, sans tabou, scandaleuse dans la très puritaine Nouvelle-Zélande de l'époque. *"Ce film, Frances Walsh et moi l'avons monté en accomplissant un vrai boulot d'enquête, de recoupements d'informations. Un puzzle que nous avons dû reconstituer d'après les expertises des tribunaux, l'interview de ceux qui ont connu Juliet et Pauline. Une quarantaine de personnes en tout, leurs camarades de classe, leur maîtresse d'école, des voisins, des policiers... Pièce après pièce, témoignage après témoignage, nous sommes parvenus à une histoire humaine qui touche au sens de l'amitié, à l'infrastructure de la famille et à la détérioration des rapports mère/fille. **Heavenly Creatures** est en fin de compte un film à propos d'une passion, d'un meurtre sans méchant pour le perpétrer"*.
Juliet et Pauline, Peter Jackson les aime. Il ne les excuse pas ; il explique leur cheminement vers l'assassinat d'Honora Parker. Loin du constat criminel, du compte-rendu clinique, le cinéaste choisit de visiter l'univers intérieur des adolescentes. Une manière inédite de traiter d'un fait divers, par des digressions vers la fantaisie, le conte de fée. *"Nous avons affaire avec deux personnes douées d'un imaginaire très riche. A 15 ans, je ressemblais à ces deux gamines, à la seule différence que je tournais de petits films d'animation avec une caméra super-8. Comme elles, j'ai ressenti ce sentiment de solitude que connaissent bien ceux qui s'enferment dans leur propre monde, un univers où personne ne vient les rejoindre. Je n'ai donc rencontré aucun problème à rentrer dans le jardin secret de Pauline et Juliet, d'autant plus que nous avons eu accès au journal intime de Pauline. Il nous a permis de matérialiser ses fantasmes. Les séquences fantastiques de **Heavenly Creatures** ne tiennent pas de mes délires personnels, mais de ceux de Pauline et Juliet. Je n'ai fait que les transposer à l'écran, de manière très fidèle"*. Conforme au journal de Pauline, Peter Jackson assiste à la métamorphose d'une colline très ordinaire en un paradis terrestre habité par des licornes et des papillons géants. Il visite la cours du château de Borovnia dans laquelle se bouscule une population digne d'un film de cape et d'épée dont les protagonistes seraient faits de pâte à modeler. Peter Jackson visualise également la trouille qu'ont Pauline et Juliet lorsque l'Orson Welles du **Troisième Homme** surgit de l'écran pour les traquer là où qu'elles aillent. Des instants de magie pure.

Mais le style de Peter Jackson ne ressort pas particulièrement dans ces longues minutes entre féerie et cauchemar. Car en fait, Peter Jackson demeure lui-même pendant toute la durée du film, usant d'amples mouvements de caméra, de cadrages ingénieux, recrutant des comédiens fortement typés, parfois à la limite de la caricature, tout en préservant la crédibilité du sujet. Impossible de ne pas penser à la mère possessive et zombifiée de **Brain Dead** lors de l'entrée en scène d'une institutrice excessivement nerveuse. *"Maintenant que **Heavenly Creatures** a obtenu un prix au Festival de Venise, il y a des gens pour dire : 'Tiens, Peter Jackson désire gagner en respectabilité. Il en a vraiment marre d'être étiqueté pape du gore. Il veut tourner des trucs classieux et bénéficier de la même considération critique que les cinéastes propres". La vérité est que je veux tout essayer. S'il est exact que **Heavenly Creatures** prend certaines distances avec le cinéma d'horreur, je conserve néanmoins la même façon de filmer, le même style que dans **Brain Dead**"*. Iconoclaste, il s'octroie même une silhouette dans **Heavenly Creatures**, celle d'un clochard craspec qu'embrasse Juliet en sortant du cinéma.
Non, Peter Jackson ne crache pas dans la soupe, ne renie pas des débuts flamboyants dans le gore écarlate. Il élargit simplement son registre, montre qu'il sait être un formidable directeur d'acteurs : ainsi, les interprètes de Pauline et Juliet, respectivement Melanie Lynskey et Kate Winslet, mériteraient un Oscar. *"Je n'ai aucun plan de carrière. Chaque film me surprend, rien n'est planifié, prévu longtemps à l'avance. J'avance à l'instinct"*. Un instinct qui s'adapte miraculeusement aux circonstances, à l'histoire, qui sait mettre un bémol à l'expression de certains sentiments pour mieux repartir dans le lyrisme la séquence d'après. *"Des zombies hystériques s'entre-dévorant et un meurtre réel sont deux choses très différentes, qu'on ne peut montrer de la même manière. Je me suis adapté à l'histoire de Pauline et Juliet sans me forcer, tout à fait naturellement"*. A 34 ans, Peter Jackson semble désormais autorisé à aborder tous les thèmes, y compris les plus graves. Il lui restera toujours ce petit quelque chose, ce grain de folie, qui le hisse au-dessus de la mêlée des metteurs en scène académiques. Imaginez donc Juliet et Pauline dans le champ de la caméra d'un cinéaste coincé, soucieux de sérieux, incapable de décoller de la réalité. Un pensum de plus. L'antithèse d'un Peter Jackson qui explique une tragédie humaine, un assassinat abominable, par l'illusion d'un rêve, d'un pays enchanté. La schizophrénie à deux en somme.

Marc TOULLEC

Nouvelle-Zélande. 1994. Réal.: Peter Jackson. Scén.: Frances Walsh et Peter Jackson. Dir. Phot.: Alun Bollinger. Mus.: Peter Dasent. Maq.: Richard Taylor. Prod.: Jim Booth. Int.: Melanie Lynskey, Kate Winslet, Sarah Peirse, Diana Kent, Clive Merrison, Simon O'Connor... Dur.: 1 h 39.

GOD'S ARMY

Gregory Widen prend vraiment les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages. Et c'est très bien ainsi, de mettre en scène des anges qui en viennent rapidement aux mains, à des empoignades sanglantes pour la possession de l'âme damnée d'un militaire refroidi. Une singulière chasse à l'homme théologique dont le réalisateur-scénariste court-circuite les images pieuses tant redoutées...

Un cas de fantastique théologique comme il en existe peu. Généralement, dans le genre, scénaristes et cinéastes jouent une valeur sûre : la naissance de l'Anté-Christ, façon **La Malédiction**, dans notre société contemporaine, à grand renfort de citations de l'Apocalypse pour se garantir un minimum de sérieux. Créateur-scénariste du premier **Highlander**, un beau titre lorsque le concept valait encore quelque chose, Gregory Widen n'emprunte pas les mêmes sentiers battus. Au Diable et à son cortège de sortilèges réchauffés, il préfère le petit Jésus et ses anges. Des anges pas très conformes aux images d'Epinal, à savoir des hermaphrodites bouclés, dotés de grandes ailes blanches et arborant des visages d'une compassion infinie. A cette mousseline, Gregory Widen préfère des anges d'un autre type, des croisés célestes armés de grandes épées comme les représentent certains vitraux et illustrations médiévales. Dans sa ligne de mire, les anges sont les soldats de Dieu.

*"J'ai énormément lu de documention sur la Bible, des études, des analyses, mais je ne la connais pas autant qu'on pourrait le croire. En fait, l'inspiration de **God's Army** provient de "Paradise Lost", un poème de John Milton datant du 17ème siècle. Il explore de manière à la fois philosophique et épique différents aspects de la Bible, notamment la conception des anges en tant que messagers de la mort. "Paradise Lost" présente l'un d'entre eux, devenu totalement fou et incontrôlable. John Milton explique d'ailleurs ce qui l'accule à la démence. A la suite de cette lecture, je me suis replongé dans la Bible pour apprendre des choses capitales dans l'écriture du film. Que Satan est, à l'origine, l'ange préféré de Dieu. En sombrant dans la folie, il perd sa position que reprend Gabriel. J'ai adapté cette histoire de déchéance à **God's Army** en pervertissant l'ange que les catholiques estiment le plus, Gabriel justement".* Gabriel, dans le film, c'est Christopher Walken. Un rôle sur mesures. Ce Gabriel-là, rénégat à la tête d'une légion d'anges exterminateurs, recherche activement Mary, une petite fille Navajo de neuf ans. Entrée en contact avec un Simon moribond, cette gamine renferme en elle l'âme du Colonel Hawthorne, une brute sanguinaire et dépravée récemment décédée. Pour la possession de cette âme perverse, qu'il voudrait utiliser pour anéantir l'humanité, Gabriel doit retrouver Mary. S'engage une violente bataille entre les anges. Lorsque Simon vient à succomber sous les coups de Gabriel, le flic Thomas Dagget, qui abandonna la soutane, et une institutrice prennent son relais, bien décidés à préserver Mary de la présence de l'ange félon...





1 - Lucifer (Viggo Mortensen) et un diable de sa garde privée. L'apparence même du Christ !

2 - Gabriel (Christopher Walken) en fâcheuse posture mais toujours invulnérable.

3 - Simon (Eric Stoltz) : la position de l'ange au repos.

"Aujourd'hui, on ne conçoit anges et démons que sous l'angle des extrêmes. Les uns extrêmement bons, les autres extrêmement nocifs. Pas très intéressant de travailler sur des bases aussi manichéennes. Dans les très vieux manuscrits, anges et démons étaient nettement plus complexes. Ils éprouvaient des sentiments humains, ressentaient des faiblesses. Lucifer était dépeint comme une figure tragique, un fou déchu de son pouvoir, chassé du Paradis et souffrant de cette exclusion". Cette douleur, Lucifer l'exprime d'ailleurs dans **God's Army**, volontiers shakespearien, dénué du moindre tic et ennemi héréditaire de Gabriel, prêt à tous les excès, supprimant ceux qui lui barrent la route d'un insignifiant mouvement de la main. Là, Gregory Widen n'en fait pas trop, se reposant sur la présence magnétique et l'ambiguïté acquise de Christopher Walken aussi crédible en Gabriel qu'Eric Stoltz l'est dans le rôle du lumineux Simon.
Monter un film fantastique aussi ambitieux que **God's Army** ne fut pas l'entreprise la plus aisée qui soit pour Gregory Widen. *"Si **God's Army** mit un moment à se concrétiser, c'est du fait de ma volonté de le réaliser.* Paramount *aurait produit le film, mais ses responsables ne voulaient pas de moi à la mise en scène ! Il s'agit en fait de mon premier long métrage, mon expérience derrière la caméra se limitant à un épisode de la série **Les Contes de la Crypte**. Il n'y avait qu'une compagnie indépendante comme* Overseas Filmgroup *qui pouvait m'accorder ce privilège"*. Le privilège de montrer des empoignades robustes, parfois gore même, entre deux anges doués d'une force phénoménale. La puissance d'un Terminator !
*"D'ailleurs, j'approuve mon producteur, Joel Soisson, lorsqu'il qualifie le film de **Terminator** théologique. Comme dans **Terminator**, nous avons ici une créature quasi-indestructible qui traserve l'infini, en quête de quelque chose. Et pour obtenir ce quelque chose, il est prêt à tout. Mais je pense que **God's Army** développe des idées plus profondes que celles véhiculées par un androïde stoïque"*. Gregory Widen oublie certainement les implications religieuses du film de James Cameron, cinéaste également très calé sur les questions mythologiques.

Mais, plus que d'un **Terminator** quelconque, **God's Army** évoque irrésistiblement le **Highlander** originel dont il partage l'intérêt pour les surhommes, une élite de parias. *"Il existe de nombreuses similitudes entre **Highlander** et **God's Army**, à commencer par leur côté "société secrète". J'aime créer ce type de tribus, de groupes alternatifs évoluant dans un univers qui ne leur correspond pas, un univers dans lequel ils s'intègrent en obéissant à des règles drastiques. A la manière des immortels de **Highlander**, les anges forment une petite communauté qui possède ses propres lois. Ils essaient eux aussi de comprendre le sens de leur existence, de leur mission sur Terre"*. Une mission limpide en regard de celle des Highlander, et heureusement dégraissée de tout couplet bondieusard, de tout prêche. Tout enfant de chœur qu'il fut réellement, Gregory Widen ne filme pas avec la bénédiction du Vatican et ne prend ses spectateurs pour des ouailles.

Marc TOULLEC

USA. 1994. Réal. & scén.: Gregory Widen. Dir. Phot.: Bruce Douglas Johnson & Richard Clabaugh. Prod.: Joel Soisson, W.K. Border & Michael Leahy pour Firt Look Pictures/ Neo Motion Pictures. Int.: Christopher Walken, Elias Koteas, Eric Stoltz, Virginia Madsen, Viggo Mortensen, Amanda Plummer, Adam Goldberg... Dur.: 1 h 38.



Le Gardien de la Crypte, trait d'union indispensable avec la série télé.



Brayker (William Sadler) : détenteur d'une inestimable relique.

DEMON KNIGHT

***Les Contes de la Crypte** ne sont plus seulement une série télé, mais un film de cinéma voulu par Joel L'Arme Fatale Silver. Un film qui reprend, en plus large, les clés du succès de la série. Du macabre, des zombies, une situation type **La Nuit des Morts-Vivants** et des démons en quête d'un objet sacré depuis 2.000 ans...*

Depuis 1989, sur le câble américain, la série ***Tales from the Crypt/Les Contes de la Crypte*** obtient un succès faramineux. Nourrie par les *E.C. Comics*, bandes dessinées essentiellement macabres, elle compte aujourd'hui 80 épisodes répartis sur quatre saisons, et son audience ne cesse de grandir. Incroyable pour une série qui ne lésine pourtant pas sur le gore, les histoires cruelles et les commentaires mordants de son hôte et chœur antique, le Gardien de la Crypte, une jolie marionnette décharnée de Kevin Yagher. Notamment produite par Joel Silver, Richard Donner et Robert Zemeckis, ***Les Contes de la Crypte*** devient aujourd'hui un film, le premier d'une série de trois aux normes du grand écran. **Demon Knight** est le premier bien que le scénario à l'origine du projet s'y soit plutôt artificiellement collé.
Rédigé par Mark Bishop, Ethan Reiff et Cyrus Voris, trois copains de l'Université de New York, **Demon Knight** vogue d'abord indépendamment, en quête d'un réalisateur depuis 1988, avant même que ***Les Contes de la Crypte*** ne soit venue hanter la petite lucarne américaine. *"Il a tout d'abord été question que Tom Holland le mette en scène juste après **Jeu d'Enfant**. Puis c'est Mary Lambert qui s'y est intéressée après **Simetierre**. Il y a encore eu Mark Carducci, scénariste de **Pumpkinhead/ Le Démon d'Halloween**. Finalement, notre scénario est tombé aux oubliettes. Heureusement, en travaillant sur une comédie d'action, nous avons rencontré Joel Silver"* rapporte le troisième des compagnons de l'horreur macabre. Et Joel Silver, producteur des **Arme Fatale, Predator** et autre **Demolition Man**, en grand amateur de fantastique et de gore, dévie **Demon Knight** de sa trajectoire en solo. A la recherche de scripts pour la trilogie cinématographique des **Contes de la Crypte**, Silver intègre immédiatement le projet à l'abandon à sa collection, ne demandant en fait que peu d'aménagements pour adapter le nouveau venu à ses propres normes, à savoir l'égrillard et indispensable Gardien de la Crypte. *"A 90 %, **Demon Knight** reste conforme au script original"* se satisfont les scénaristes.

Demon Knight, après les macabres présentations d'usage, s'articule autour de Brayker, *"un personnage énigmatique à la Clint Eastwood époque **Pour une Poignée de Dollars**. Il s'installe au Mission Hotel et les méchants arrivent"* dixit Ethan Reiff. Les méchants, ce sont des morts-vivants, des ghoules conduites par un représentant de commerce converti au satanisme. *"Le film débute avec mon personnage au volant d'une voiture lancée à vive allure, poursuivie sur une route sombre. Un très bonne entrée en matière"* s'enthousiasme le comédien William Sadler. Qu'est-ce qui fait courir Brayker si vite ? La possession d'un petit objet, une clé toute enduite du sang de Jésus Christ lors de sa crucifixion. Depuis presque 2.000 ans, les démons la pistent, la chassent d'un porteur à l'autre, tous désignés par un tatouage qu'ils portent sur la main. Ce tatouage représente des étoiles. Lorsqu'elles en viennent à former un cercle parfait, il est grand temps que son porteur passe le témoin à un autre porteur. Le dernier en date, Brayker, se retrouve assiégé dans un hôtel, qui fut jadis une église, au terme d'une poursuite dantesque. Commence alors pour le fugitif et une poignée d'autres résidents une nouvelle "Nuit des Morts-Vivants"...
Ce huis-clos, le réalisateur Ernest Dickerson (ex-chef opérateur de Spike Lee et réalisateur de **Surviving the Game**, vaguement inspiré des **Chasses du Comte Zaroff**) s'en délecte. *"Après avoir jeté un coup d'oeil sur le projet, ma femme m'a affirmé que j'étais né pour tourner ce genre de film"*. Born to be wild en somme. Plutôt de bon augure pour les préliminaires d'une trilogie qui se donne les moyens de redorer le blason du fantastique traditionnaliste à Hollywood. D'ailleurs, ses 14 zombies vedettes, entre ceux du **Retour des Morts-Vivants** et ceux, plus sveltes, du clip **Thriller** de Michael Jackson, se donnent d'autant plus à mort qu'ils le sont déjà.

Emmanuel ITIER

USA. 1994. Réal.: Ernest Dickerson. Scén.: Mark Bishop, Ethan Reiff, Cyrus Voris, Gil Adler & Al Katz. Dir. Phot.: Rick Bota. SPFX : Todd Masters (maquillages) & Available Light Ltd. (visuels). Prod.: Joel Silver, David Giler, Robert Zemeckis, Walter Hill & Richard Donner pour Universal. Int.: William Sadler, Billy Zane, Jada Pinkett, Brenda Bakke, Dick Miller, Charles Fleischer... Dist.: UIP.





1 - John Trent (Sam Neill), fou à lier dans un univers de démence galopante...

2 - Sutter Cane (Jurgen Prochnow), un écrivain maudit en phase avec son imaginaire.

3 - Un villageois de Hobb's End. Une tronche pas vraiment accueillante...

4 - Enchaîné, malmené, un vieillard victime d'une épouse vénéneuse.



L'ANTRE DE LA FOLIE

Un détective privé à la recherche d'un écrivain satanique devient prisonnier d'un monde fictionnel à l'illogisme terrifiant... Perdu comme son héros dans un univers fantastique en pleine déliquescence, John Carpenter s'interroge. Des questions en forme de mise en abîme qui débouchent sur un film-bilan d'une rare fragilité. Pas touche !

Laminé par le système, louvoyant de productions indépendantes en projets pour les majors se soldant quasi-systématiquement par des échecs (le dernier en date étant ses mirifiques **Aventures d'un Homme Invisible**, passées scandaleusement inaperçues), John Carpenter devra-t-il rester à tout jamais un rebelle grandiose ? Un perdant magnifique défendant envers et contre tous une idée de cinéma d'une intégrité si absolue qu'elle ne peut trouver réellement sa place dans un Hollywood vivant de plus en plus sur une réinterprétation toujours plus pervertie de ses propres codes ?

C'est malheureusement fort probable. Des néo-dacoïts surgissant de l'ombre dans **Assaut** aux aventures de John Trent, détective "hard-boiled" nouvelle manière jeté dans l'univers terrifiant de **L'Antre de la Folie**, le cinéma de Carpenter doit donc plus que jamais être envisagé comme celui d'un militant, d'un poète guerrier qui dans une industrie cinématographique de plus en plus amnésique, ose encore assumer pleinement son allégeance au cinéma de genre. Le combat d'un homme seul face à des producteurs crétins et âpres au gain, qui à force de persévérance ont bien fini par avoir la peau du fantastique, du polar et du western, à coup de parodies décontractées, de clins d'œils complaisants au public, et d'utilisations grotesques des codes narratifs traditionnels inhérents à ces genres pour les réduire à de simple formules nécessaires à la construction de blockbusters de plus en plus décérébrés...

Certains auraient cédé à l'écœurement. Carpenter, lui, persiste, poussant toujours plus loin son exploration du fantastique, avec sincérité, dignité et dévouement. Nouveau chapitre de cette croisade : **L'Antre de la Folie**. L'histoire d'un enquêteur parti à la recherche d'un maître de l'horreur littéraire (prononcez Lovecraft), mystérieusement disparu, et qui plonge dans un univers cauchemardesque généré par les textes hautement malsains de l'écrivain maudit...

Si le scénario n'est pas signé Carpenter mais bien Michael De Luca, l'un des pontes de la *New Line*, on nous permettra néanmoins de penser que le réalisateur a dû sérieusement revoir la copie originelle, tant le film s'impose dès les premières minutes comme un véritable petit manuel du "'carpentérisme", où se retrouvent très exactement tous ses thèmes de prédilection : l'homme évoluant en terrain ennemi, la paronoïa intégrale, les références évidentes aux archétypes du western classique... A ceci près que l'homme de **New York 1997** n'est plus le pourvoyeur survolté de séries B novatrices d'antan, mais s'est mué au fil des ans, des combats et des échecs, en une sorte de grand sage, maîtrisant si pleinement son discours qu'il prend bien soin d'en désamorcer (en apparence) les éléments les plus terrifiants par des éclats d'un rire étranglé, jetés en pleine terreur. Ce n'est pas ici la désinvolture d'un homme prenant ses distances avec un genre dont il a redoré plus d'une fois le blason, mais bien l'héroïsme d'un être poussé toujours plus vers l'indicible, qui sifflerait pour se donner le courage d'affronter ses propres démons.

Lisez l'interview ci-après. Elle est du point de vue du discours "officiel" du maître, particulièrement signifiante. L'homme se dissimule désormais sous l'étiquette de l'artisan ne se préoccupant pas réellement des implications profondes de son oeuvre, alors qu'à chaque phrase est sous-entendu que justement ce film est bien autre chose qu'un nouveau film d'horreur de plus. Car **L'Antre de la Folie** est une interrogation sur la présentation graphique de la terreur, celle d'un homme hésitant toujours entre la représentation classique des figures imposées du genre (les effets spéciaux, la construction du suspense), et une tentation toujours plus grande pour une abstraction ultra-dérangeante. D'un homme qui s'est attaché depuis des années à montrer l'invisible (en cela son film précédent était une véritable profession de foi), on peut s'attendre à ce que ce soit la deuxième alternative qui l'emporte. Erreur. Et c'est justement cette dualité qui fait de **L'Antre de la Folie** une preuve définitive sur ce qu'est aujourd'hui le fantastique. D'une certaine manière le film fait d'ailleurs écho aux questions métaphysiques posées par **Prince des Ténèbres**, qui trouvait son équilibre entre interrogations occultes et siège westernien d'une église abandonnée. Marqué du sceau de l'incertitude et d'une véritable terreur du monde, **L'Antre de la Folie** montre donc des archétypes du film de genre (le privé ironique, l'écrivain démoniaque), jetés dans un univers toujours plus abstrait, où justement la terreur est engendrée par le décalage entre la situation imposée et sa représentation, de plus en plus décalée. Dès lors le film s'impose comme un véritable poème malade, dopé par des visions surréalistes, où une armée de Rottweilers est lâchée sur le parvis d'une cathédrale orthodoxe maudite en pleine Nouvelle-Angleterre, où des hommes aux doubles pupilles commettent des massacres à la hache en pleine rue, où le personnage est jeté dans un véritable cauchemar lié à la couleur bleue (!), où des ombres fugitives se collent aux murs d'un asile...

Le film fait peur. Très peur. Et s'impose comme une révolution, imparable. Parce que face à la bouche de la folie, Carpenter ne fournit jamais de réponse, mais pose ici jusque dans les plus infimes détails de sa réalisation une question à jamais sans réponse. Celle d'un homme face à l'inconnu. Parce qu'il n'est jamais affirmatif, parce qu'il ose laisser surgir ses doutes, **L'Antre de la Folie** est un film fragile. Un film essentiel.

Julien CARBON

In the Mouth of Madness. USA. 1994. Réal.: John Carpenter. Scén.: Michael De Luca et Desmond Cates. Dir. Phot.: Gary B. Kibbe. Mus.: John Carpenter et Jim Lang. SPFX : KNB. Prod.: Sandy King pour New Line. Int.: Sam Neill, Julie Carmen, Jurgen Prochnow, Charlton Heston, David Warner, John Gloser, Bernie Casey... Dur.: 1 h 35. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sortie prévue le 8 février 1995.

interview : JOHN CARPENTER

*John Carpenter se définit ci-dessous comme un cinéaste instinctif qui ne réfléchit pas toujours à ce qu'il fait. Pardonnez-nous, Mr. John, mais on a un peu de mal à croire qu'un type qui réalise des films aussi intelligents et aboutis que les vôtres le fasse par hasard. **L'Antre de la Folie**, son dernier opus, est tout bonnement celui qui va le plus loin dans ses obsessions, ses délires et son amour pour le fantastique. A la fin de cet entretien, Carpenter avoue attendre avec impatience le film subversif qui changera tout dans le monde du fantastique. Et si avec **L'Antre de la Folie**, ce petit chef-d'oeuvre sans concession, il venait tout simplement de répondre à sa propre attente ?*

Vous êtes souvent scénariste de vos propres films. Pas pour *L'Antre de la Folie*, écrit par Michael De Luca. Travailler sur un scénario que vous n'avez pas écrit est-il plus difficile ?

Pas du tout. Je trouve toujours intéressant de donner vie à une histoire sans l'avoir fait naître sur papier. Parfois, cela aboutit à un meilleur résultat. On arrive sur le plateau sans pré-conception de la séquence à tourner. Souvent, le scénariste-réalisateur arrive sur les lieux de tournage d'une scène qu'il a écrite et s'aperçoit que rien n'est exactement

■■■

■■■

comme il l'avait imaginé. Personnellement, je considère mon boulot de scénariste et mon boulot de réalisateur comme deux choses totalement distinctes. Quand il écrit, le scénariste est devant un traitement de texte. Sur le terrain, le réalisateur doit donner corps visuellement à ses mots, en tenant compte de toutes les pressions, des changements que peuvent apporter les acteurs, des différences soumises par la technique... Le procédé est totalement différent, et ne pas être son propre scénariste peut vous aider à vous libérer de vos idées préconçues. Surtout, il ne faut pas oublier que le réalisateur se doit, avant tout, de donner corps avec des images et du son à une histoire.

Vous le faites quand même à votre façon. *L'Antre de la Folie*, même si vous ne l'avez pas écrit, s'inscrit parfaitement dans la lignée de vos oeuvres précédentes ?

Possible, mais tout était déjà écrit dans ce scénario et je n'ai vu que très récemment les similarités entre **L'Antre de La Folie** et mes autres films. En fait, ce qui m'a plu dans le script de Michael De Luca, c'est cet espèce de mélange de genres très référenciel, une pratique dont, c'est vrai, je suis très friand. **L'Antre de la Folie** fait aussi bien appel au film noir qu'au cinéma d'horreur. Et même au western puisqu'on peut voir Trent comme un cow-boy débarquant dans une ville maléfique. Toutes ces références, toutes ces citations que j'ai l'habitude d'utiliser, je les ai retrouvées dans le scénario.

D'ailleurs, John Trent, le personnage interprété par Sam Neill, ressemble à un détective des années 50 ?

Trent est un type très cynique, un détective dur-à-cuire, revenu de tout. Il est en ce sens très proche du Bogart du **Grand Sommeil**. Il en a même adopté quelques attitudes, comme se tirer le lobe de l'oreille quand il essaie de réfléchir et de se persuader que ce qu'il entend n'est que mensonge. Je voulais que Trent soit une sorte d'image typique. Une icône rassemblant tous ces personnages de héros au cynisme tellement développé qu'ils en arrivent à ne plus tout à fait croire à ce qu'ils voient, ou à ne plus réaliser la portée des événements qui se déroulent sous leurs yeux.

Ce qui est assez différent de vos précédents héros ?

Oui, dans le sens où cette fois, ce n'est plus celui qui "croit" qui se retrouve seul contre tous, mais celui qui ne "croit" pas. Toute sa vie, Trent a été un sceptique ne se fiant qu'à son instinct. Et le voilà qui se retrouve en plein milieu d'une affaire où il va s'apercevoir que Dieu est supplanté par un écrivain de livres d'horreur. C'est un peu dur à avaler pour lui. Mais c'est aussi le "fun" du film : prendre une image héroïque et la faire se retourner contre elle-même.

***L'Antre de la Folie* est empreint d'une atmosphère surréaliste. Est-ce un hommage à Bunuel, comme *Assaut* en était un à Hawks ?**

C'est un peu plus compliqué. Ce n'est pas directement à Bunuel que je fais référence. **L'Antre de la Folie** est surtout un hommage à Lovecraft. Je n'avais pas encore 10 ans que je lisais déjà "The Dunwich Horror" dans mon lit. Et j'étais glacé jusqu'aux os de terreur. Si vous voulez faire un mariage étrange, l'univers de l'écrivain et celui du cinéaste se rejoignent souvent. Les fantômes de Lovecraft et de Bunuel planent sur tout le film. J'adore le travail de ces deux hommes. Et je n'arrive pas à trouver un film américain ayant une atmosphère étrange et surréaliste qui fasse directement référence à leurs œuvres respectives. C'est aussi un des défis qui m'a passionné dans cette histoire.



● *John Carpenter dirige Sam Neill : des gestes simples mais indispensables...*

Justement, en ce qui concerne Lovecraft, auquel l'écrivain du film Sutter Cane fait directement référence, son oeuvre basée sur la suggestion est très difficile à décrire au cinéma. Beaucoup ont échoué. Quelle a été votre tactique pour décrire un univers qui ait l'air si Lovecraftien ?

Avant de vous répondre, une chose m'amuse dans votre question. C'est la différence entre les journalistes américains et les journalistes européens. Les Américains ne voit en Cane qu'une interprétation de Stephen King. Il faut que je leur explique longuement qu'il s'agit de Lovecraft. Les européens s'en rendent compte avant même que je ne le leur dise ! Pour revenir à votre question, j'ai fait un truc très simple. J'ai tout simplement citer Lovecraft. Quand Lynda Styles, le personnage interprété par Julie Carmen, lit des passages du nouveau livre de Cane, passages que Trent va voir se matérialiser plus tard sous ses yeux, elle lit en fait des citations presque exactes de textes de Lovecraft. Notamment des extraits de la nouvelles "Des rats dans les murs" (*NDT : parues dans le recueil "Par delà les murs du sommeil" chez* Denoël). Je me suis replongé dans Lovecraft avant de faire le film. J'en ai conclu qu'essayer d'imiter son style était suicidaire. Il est si particulier que toute tentative est vouée à l'échec. Alors, autant le citer, prendre son tempo et l'entraîner dans le film.

Visuellement parlant, c'est une autre paire de manche...



● *Les enfants monstreux de Hobb's End : un prélude au **Village des Damnés**.*

Oh oui ! Visualiser "l'horreur indescriptible qui rend fou" n'a rien d'aisé ! On peut montrer beaucoup de choses à l'écran. Sans problème, je peux en quelques plans vous faire courir à la salle de bains pour rendre votre repas. Mais c'est beaucoup plus difficile de faire perdre la raison avec quelques images. D'un autre côté, vous ne pouvez pas tout suggérer. C'est un peu de la tricherie. Cela veut dire que faute d'imagination, vous abandonnez. Il me fallait trouver un juste milieu. J'ai donc opté pour des créatures présentes sans l'être vraiment pendant tout le film. Par exemple, quand Trent traverse le tunnel qui le ramène à la réalité, j'ai joué à fond sur l'éclairage. Du coup, on voit le monstre sans vraiment le voir. Je trouve que ça marche plutôt pas mal...

Vous auriez pu également choisir de vous passer complètement d'effets spéciaux puisque chez Lovecraft, la suggestion est le plus important...

C'est vrai, les effets ne sont pas indispensables pour ce genre d'histoire. Mais j'adore les effets spéciaux ! Ils rendent le film plus effrayant, lui donnent un aspect étrange. Si vous voulez suggérer une créature de l'au-delà ou une métamorphose, il faut se fixer une limite sur ce que vous voulez montrer. Moi, j'ai décidé d'y aller à fond sur les effets. Alors certes, ils ne sont pas indispensables au film, mais je suis bien content d'en avoir. Et puis, c'est une décision que j'ai prise sur le moment. Vous savez, je n'ai jamais aucun raisonnement arrêté sur mes choix quand je fais un film. Je raconte toujours mes histoires comme je le sens. Je m'en tiens toujours à mon instinct.

Les écrits de Lovecraft ne sont jamais anti-chrétiens. Pourtant, vous faites de la croix le seul moyen que trouve Trent pour se protéger de Cane ?

Lovecraft a inventé dans ses livres une sorte de christianisme à l'envers. Mais, c'est vrai que ce n'était jamais anti-chrétien. Cela dit, nous étions à une autre époque et Lovecraft était bien installé dans son propre monde. Pour moi, l'usage de la croix dans le film m'est venu naturellement. C'est un des éléments du film qui n'étaient pas prévus. C'est une image de la lutte très inégale entre la religion établie et celle qui la supplante.

Duquel de vos précédents films rapprocheriez-vous le plus *L'Antre de la Folie* ?

Probablement de **Fog**. Je crois que tous mes films impliquant le surnaturel ont le même feeling, une sorte d'élément magique. En d'autres termes, ils impliquent des forces au-delà de la nature et de la puissance divine. Quand je traite de ces sujets, j'adopte un certain style. Mes films de science-fiction sont différents, je m'en rends bien compte. Pour moi, le style doit changer suivant le genre. Pas obligatoirement suivant les films.

***L'Antre de la Folie* est aussi un film très paranoïaque comme *Invasion Los Angeles* ou *The Thing*. Considérez-vous que le fantastique se doit d'être un genre paranoïaque ?**

Il n'est pas question d'obligation. Mais je crois que les bons films fantastiques sont tous des films paranoïaques. Une vieille question s'impose et donne sa définition au genre fantastique : Comment savoir que ce que l'on voit ou expérimente est bien réel ? Cela a à voir avec ce que l'on appelle la "phénoménologie". Une idée voulant que si tout ce qu'on perçoit nous provient d'impulsions électriques, comment savoir que nous ne recevons pas de fausses informations ? Du

■■■











1 - Des crucifix : une arme dérisoire contre un monstre indicible, impalpable...

2 - Premier contact de John Trent avec les écrits de Sutter Cane. Déjà, la réalité se fissure...

3 - Linda Styles (Julie Carmen) et John Trent confrontés au film de leur propre folie.

4 - Un lecteur trop fervent de l'œuvre de Sutter Cane poussé à la folie suicidaire.

5 - Peur bleue et réveil terrible pour John Trent dans un bus pourtant anodin.

■■■

coup, cela remet toute notre perception de la réalité en question. C'est la base même du fantastique. En tout cas, c'est la base de départ de **L'Antre de la Folie**. Nous avons pris cette idée et l'avons installée dans un contexte fantastique. On s'est bien marré !

Nous n'en doutons pas ! Mais réalisez-vous qu'à force de faire des films paranoïaques, on va finir par croire que vous êtes vous-même parano ?

Pas grave. Moi, je sais bien que je ne suis pas parano. Mais comme on dit chez nous, ce n'est pas parce que je ne suis pas parano qu'ils ne sont pas après moi !

Avec une fin comme celle de *L'Antre de la Folie*, vous allez vous mettre à dos une partie du public...

Vous avez probablement raison. La fin nous fait pénétrer dans le terrain toujours délicat du film dans le film. Mais, je ne voyais pas d'autre moyen de terminer. Nous sommes dans une situation où le monde est devenu fou. On finit dans un cinéma à revoir le film que l'on vient de voir. Il n'y a pas de démence plus absolue. La folie a pris le pouvoir. Qu'y a-t-il de plus à ajouter ? Quand on n'a plus rien à ajouter, on a atteint la fin de son film. Certains disent que le film reste sans résolution. Bien au contraire, cette fin est la meilleure résolution. Il est dommage que les gens acceptent peu ces fins ouvertes parce que la plupart des films fantastiques marchent mieux ainsi.

Les enfants envoûtés de Hobb's End annoncent en quelque sorte votre prochain film, *Le Village des Damnés*.

C'est une totale coïncidence. Les enfants étaient déjà dans le scénario bien avant que j'envisage de faire un remake du **Village des Damnés**. C'est en filmant les séquences avec les enfants de Hobb's End que je me suis rendu compte que j'effectuais un tour de chauffe pour mon prochain film. A la seule différence que les yeux des enfants de Hobb's End ne sont pas fluorescents. Et puis l'histoire est bien différente, plus ancrée dans le réel ; elle prend une dimension plus dramatique, plus émotionnelle. **L'Antre de la Folie** est un film fantastique total qui fait une part belle à la terreur mais pas trop à l'émotion. En fait, si *Universal* a accepté de produire un remake du **Village des Damnés**, c'est parce qu'ils sont persuadés que ce sujet à la fois fantastique et émotionnel attirera la "middle-class" américaine. J'espère qu'ils ne seront pas déçus.

La dernière fois qu'on vous a rencontré, vous sembliez très inquiet pour l'avenir du fantastique. Cela va-t-il mieux aujourd'hui ?

Un petit peu. Des films comme **Entretien avec un Vampire** et **Wolf** ont fait du bien au fantastique. De grosses stars y ont participé et le public a suivi. Mais en même temps, ces films ne changent rien. J'attends toujours le film subversif qui changera tout comme **La Nuit Des Morts-Vivants** à la fin des années 60. J'aimerais voir le style du cinéma fantastique changer. Il faut que quelque chose se passe, qu'on trouve de nouvelles idées. Vite.

Propos recueillis et traduits
par **Didier ALLOUCH**

créateur de l'indicible

interview : GREG NICOTERO

*Greg Nicotero fait désormais partie de "l'équipe Carpenter". Il commence par travailler sur **Body Bags**, puis sur **L'Antre de la Folie** et vient de terminer **Le Village des Damnés**. Nicotero, le N de KNB, ne tarit pas d'éloges sur Carpenter. Il faut dire que le réalisateur lui confie une mission délicate sur **L'Antre de la Folie** : donner vie à des créatures "Lovecraftiennes". Autrement dit, créer l'indescriptible. Pas facile !*

Les effets spéciaux sont très nombreux dans *L'Antre de la Folie*. Vous avez dû travailler comme un forcené sur ce film ?

A qui le dites-vous ! KNB avait en fait la responsabilité globale du look du film. Nous devions tout créer, de la conception des monstres aux métamorphoses des villageois, en passant même par les couvertures des livres de Cane. De plus, le monstre final est sans aucun doute la plus grosse créature que nous ayons conçue à KNB. La somme de travail était tout simplement faramineuse. Rendez-vous compte qu'il nous a fallu transformer tous les habitants de Hobb's End. Je crois qu'au niveau travail, la semaine de tournage de cette séquence a été la plus dure de ma vie. Nous avions 60 figurants à maquiller et nous n'étions que cinq. C'était, en plus, des scènes de nuit. Nous travaillions sans relâche de 16 h 30 à 10 h le lendemain matin, pendant sept jours, et dans un froid glacial. A la fin de la semaine, nous avions du mal à tenir debout. Il fallait être parfaitement méticuleux. John tenait à ce que les créatures du film soient uniques. Nous étions tous conscients qu'au niveau créatures monstrueuses, **The Thing** avait atteint des limites difficilement franchissables. Il fallait donc bien faire attention à ce qu'aucune de nos créations ne fasse penser à ce film. En pré-production, nous avons montré des tas de dessins à John pour qu'il nous oriente. Le dialogue est facile avec lui. Il fait partie de ces rares metteurs en scène qui aiment les effets spéciaux. En plus, il a le même "background" que nous. Il connaît le cinéma sur le bout des doigts et l'adore plus que tout. Ce qui est finalement assez rare pour un metteur en scène hollywoodien aujourd'hui. Du coup, nous avions les mêmes références et il comprenait ce dont nous lui parlions. Il réagissait toujours favorablement à nos suggestions, nous donnait des conseils... Je crois, que, en général, il a apprécié notre boulot. Et toute cette fatigue physique valait largement le coup au vu de la réussite du film.

***L'Antre de la Folie* est un film ancré dans l'oeuvre de Lovecraft. Comment rendre visuel ce que l'auteur définissait comme "indescriptible" ?**

Ce fut l'un des grands défis du film. Dès que l'on pense Lovecraft, on pense tentacules et apparitions monstrueuses. Alors, bien sûr, le film se devait de contenir cela mais pas seulement. John a choisi d'aller plus loin. Il a décidé d'en montrer plus en trouvant une astuce : donner une réelle personnalité à chaque monstruosité créée par Sutter Cane. Une personnalité piochée, bien sûr, dans l'œuvre de Lovecraft. Et puis, John sait très bien manier la subtilité entre ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas montrer.

Oui, mais du coup vos créations sont moins visibles à l'écran. Vous nous dites que le monstre final est votre plus grosse construction, mais on ne le voit qu'un court instant en entier...

John a beaucoup réfléchi à la façon dont il devait filmer ces choses. Il existe deux écoles en matière de film de monstres. Soit on montre tout, soit on en montre peu et c'est ce que vous ne voyez pas qui effraie. Carpenter fait partie de la seconde école. Il sait mesurer dans ses films la somme d'informations visuelles nécessaire pour distiller l'effroi. Alors, bien sûr, en tant que créateur du monstre, j'aurais aimé le voir plein écran et sous toutes les coutures. Mais, au vu du film, je peux vous dire qu'il a fait le bon choix. Avec lui, les effets prennent la dimension d'un personnage supplémentaire et ceux qui les créent ne peuvent que lui en être reconnaissants.

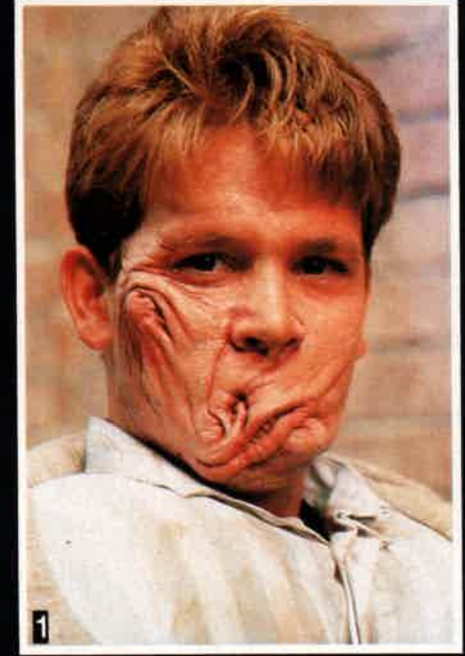
La vieille dame hôtelière de Hobb's End est très impressionnante...

L'image de la vieille dame tentaculaire était déjà décrite ainsi dans le scénario. Nous l'avons donc créée assez facilement en suivant fidèlement le script. Cet effet est en fait une miniature conçue par Michel Turcek, le superviseur de la création du T-Rex dans **Jurassic Park**. C'est lui qui a sculpté la marionnette et nous avons juste ajouté les mécanisme nécessaires aux mouvements. Il n'y a en fait qu'un ou deux plans-raccord de l'actrice. Le reste est une maquette placée sur un plateau à l'échelle et filmée dans notre atelier de Los Angeles. Cet effet est réussi mais ce n'est pas mon préféré. J'adore celui de la petite fille, une gamine adorable transformée petit à petit en une effroyable créature. C'est mon hommage direct à Dick Smith et à son travail sur **L'Exorciste**. Cette enfant est l'héroïne de la scène du film qui m'a fait le plus flippé. Celle, où couverte de son maquillage dégueu, elle s'approche de Julie Carmen et lui dit : "Tu es ma maman maintenant". John donne à ce passage une intensité incroyable. Il sait atteindre les peurs primitives de ses spectateurs.

Propos recueillis et traduits
par **Didier ALLOUCH**



● *Des tentacules et une hache pour une grand-mère très normale l'intant d'avant...*









1 & 2 - Des visages atrocement déformés : la norme de Hobb's End !

3 - Linda Styles dans les bras d'un Sutter Cane à double face.

4 - Un illustre citoyen de Hobb's End : entre l'homme et le poisson avarié !

5 - Un monstre extrait d'une masse compacte de créatures à la Lovecraft.









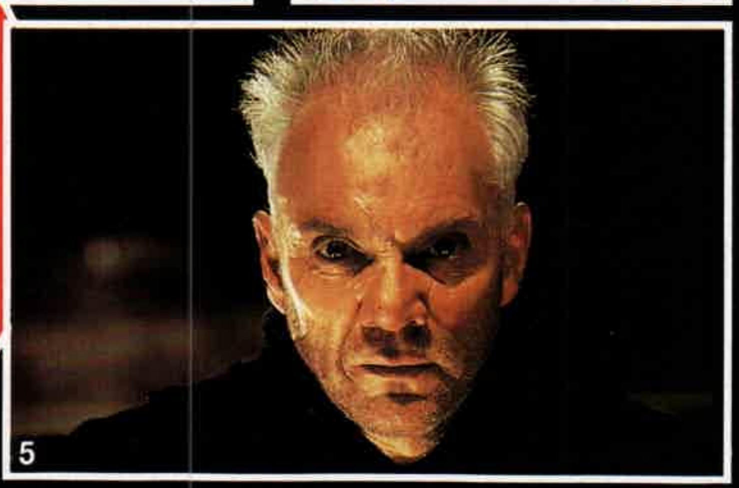
1 - Les survivants de l'ancienne équipe : Chekov (Walter Koenig), Kirk (William Shatner) et Scotty (James Doohan).

2 - Geordi (LeVar Burton) : des yeux électroniques piégés par Soran.

3 - Whoopi Goldberg, vedette invitée et fana inconditionnelle de la série **Star Trek : The Next Generation.**

4 - Worf (Michael Dorn), un Klingon du côté de Starfleet.

5 - Soran (Malcolm McDowell), un ambitieux vilain désirant fondre son esprit avec l'univers.



STAR TREK GENERATIONS

De la place, dans le nouvel Enterprise, il n'y en a pas pour tout le monde. Difficile de doser des apparitions égales pour tous les membres du vieux **Star Trek** *des familles et de son héritier* **Star Trek : The Next Generation**. *Si les Capitaines Kirk et Picard se garantissent des rôles en or, les autres ramassent les miettes. Spock et quelques autres solidaires abandonnent le vaisseau. Une mutinerie à bord de ce* **Star Trek VII** *néanmoins très fidèle à l'esprit des six précédents.*



● *Jean-Luc Picard (Patrick Stewart) et Data (Brent Spiner) dans une salle de contrôle sur fond de carte de l'univers.*

Fatal, il était fatal que les vétérans et la relève finissent par se croiser aux confins du cosmos. Fatal que le Capitaine Kirk du bon vieux ***Star Trek*** des sixties rencontre son successeur aux manettes de l'USS Enterprise, Jean-Luc Picard. Les Trekkies, une race de fans vouant un culte maniaco-dépressif au space-opera, n'en sont toujours pas revenus. Ils assistent au passage du témoin entre ***Star Trek*** vieux modèle et ***Star Trek : The Next Generation***, fils naturel du premier. *"Lorsque* Paramount *m'a demandé de lancer ce nouveau* ***Star Trek***, *il n'était nullement question de retrouvailles avec l'ancien staff. Ce n'est qu'après une discussion avec les scénaristes de la série que j'ai pensé à intégrer à l'intrigue les personnages d'autrefois. Immédiatement, les responsables du développement de* Paramount *m'ont répondu avec enthousiasme et m'ont offert de contacter William Shatner et Leonard Nimoy pour leur demander leur avis sur la question"*. Ainsi parle le producteur Rick Berman, scénariste à ses heures, mais surtout promoteur principal des séries dérivées du ***Star Trek*** originel de Gene Roddenberrgy que sont ***Star Trek : The Next Generation***, ***Star Trek : Deep Space Nine*** et, bientôt, ***Star Trek : Voyager***.

Si William Shatner, sous contrat avec *Paramount*, accepte sans poser trop de problèmes au terme de quelques cupides discussions, Monsieur Spock décline la proposition. Sur ***Star Trek Generations***, ce n'est pas la première fois qu'il refuse. *"En octobre 1993, j'ai reçu le scénario du film car le studio pensait sérieusement à moi, à la fois comme interprète et réalisateur. Je n'ai pas aussitôt tourné les talons bien que l'histoire ne me plaisait pas. Après une réunion de travail avec Rick Berman et quelques responsables, il était évident qu'on ne souhaitait pas s'engager dans la même direction. A mes quelques suggestions de modifier certains points du script, on m'a répondu qu'on n'aurait jamais le temps"*. Leonard Nimoy tire une première révérence à **Star Trek Generations**. Quelques mois après, il en tire une seconde lorsque Rick Berman lui propose de retrouver les oreilles pointues et l'humour à froid de Monsieur Spock, le stoïque vulcain. Le comédien-cinéaste envoie un "non" catégorique à ses interlocuteurs. *"Je ne suis pas du genre à mégoter parce que mon personnage n'occupe pas le haut de l'affiche. Un rôle peut être à la fois court et intéressant. Ce n'était pas le cas dans* ***Star Trek Generations***. *J'ai répondu aux producteurs, aux scénaristes et au réalisateur que s'ils mettaient les douze lignes de dialogue de Spock dans la bouche de n'importe quel autre personnage, personne ne remarquerait la différence"*. En deux mots, Leonard Nimoy déplore l'inconsistance d'une participation réduite à des apparitions éclairs, à de la simple figuration en somme. Le premier équipage de l'Enterprise n'est pas vraiment à la fête. Ainsi, DeForest Kelley n'apprécie pas vraiment qu'on le relègue au rang de silhouette aphone. Quant à Nichelle Nichols et George Takei, *Paramount* ne les a tout simplement pas invités au baptême du nouvel Enterprise. Pragmatiques, les scénaristes glissent furtivement dans l'intrigue Demora, la fille de Sulu, le personnage incarné depuis 1964 par George Takei ! James Doohan, le volubile Scotty, et Walter Koenig, le Russe moumouté, se satisfont quant à eux de cette invitation à ne pas piper mot. Quoique le second, récemment affecté par une crise cardiaque, regrette amèrement que les producteurs aient "émasculé" son rôle dans la salle de montage. Version officielle de la désertion de 50 % des piliers du ***Star Trek*** originel : *"les absents affirment avoir fait une sortie des plus honorables dans le précédent film"* dixit Rick Berman.

Pour donner à ce septième **Star Trek** un petit air de ***Dallas*** spatial, James Doohan accusa publiquement William Shatner d'avoir raconté des ragots dans son livre, "Star Trek Memories". Les retrouvailles entre le Capitaine Courage et son mécano ne furent donc pas des plus chaleureuses. Des mécontents, il n'y en a pas uniquement du côté des anciens. Dans la carlingue des jeunes, Data (un alien aussi argenté que coincé), Geordi (le Black aux yeux électroniques), Worf (le Klingon pacifiste) s'estiment satisfaits. Mais la comédienne Marina Sirtis, interprète de Deanna Troi, râle ouvertement. *"J'ai seulement deux séquences dans le film. Elles consistent pour moi à manœuvrer l'Enterprise et à l'envoyer à la casse"*. Elle justifie la brièveté de son apparition, et celles de ses équipiers, par un salaire divisé par deux comparé à celui initialement proposé. *"Et nous avons tourné des épisodes de la série nettement supérieurs à ce film"* continue la jolie brune. De son côté, William Shatner ne saurait gémir de sa présence dans ce septième **Star Trek** pour le grand écran. Absent du premier scénario de **Star Trek Generations**, le comédien négocie si bien son énième come-back dans l'uniforme de Starfleet qu'il obtient le partage du haut de l'affiche avec Patrick Stewart et un cachet princier de 6 millions de dollars. *"Bien plus que mon partenaire"* murmure Shatner. Stewart revendique pour sa part la satisfaction d'une rencontre "historique".
A William Shatner, les scénaristes taillent sur mesures les habits dorés de la légende, du mythe vivant. Vivant ? Pas tout à fait car, dans **Star Trek Generations**, tout est relatif. Même la mort de James T. Kirk, mythique commandant de l'Enterprise. S'il se désintègre dans l'espace, avec un morceau de l'Enterprise dont il est l'hôte, au terme d'un ultime acte de courage, il ne disparaît pas complètement pour autant. Nous le retrouvons dans le Nexus, une distortion paradisiaque de l'espace et du temps où chacun vit son propre Eden intérieur. Celui de Kirk tient à

■■■





1 - La bataille traditionnelle entre l'Enterprise et un vaisseau des belliqueux Klingons.

2 - Une chevauchée fantastique et historique entre Kirk et Picard.

3 - Lursa (Barbara March), une femme Klingon aux commandes d'un vaisseau de guerre.

■■■

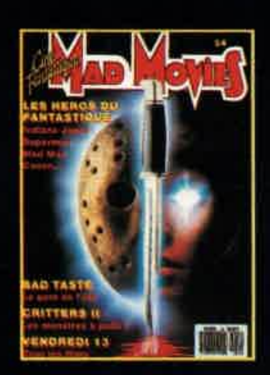
une douillette cabane isolée dans une zone aussi boisée que montagneuse. C'est là que le débusque Jean-Luc Picard, bien qu'une centaine d'années séparent les deux hommes. L'un et l'autre joignent leurs forces pour endiguer les ambitions délirantes de Soran (Malcolm McDowell), un vilain qui tient à mettre à profit un apocalytique phénomène astrologique pour mettre tout l'univers à sa botte. Les Trekkies les moins vigilants auront reconnu là les grandes lignes de l'intrigue du téléfilm-pilote ***Star Trek Deep Space Nine*** réalisé en 1993 par le même David Carson, metteur en scène au théâtre de Shakespeare, Harold Pinter, Chekhov et Brecht. Plus ironiquement, ***Star Trek Deep Space Nine*** reprend les grandes lignes de l'épisode **The Cage** du vieux ***Star Trek***, datant de 1964 ! Dans les étoiles, rien ne se perd, tout ce recycle d'une génération à l'autre.

*"Le défi majeur de ce nouveau **Star Trek** consiste à préserver l'intégrité de l'esprit du créateur de la série, Gene Roddenberry. Il s'agissait pour une large part de couper le cordon ombilical avec les règles de la série TV dont **Star Trek Generations** découle. Ce sont sept années intensives de personnages réguliers, d'histoires homogènes et d'une foule de détails familiers. Toutefois, il était impératif que le film vole de ses propres ailes, qu'il ne s'adresse pas uniquement aux téléspectateurs. **Star Trek Generations** n'est pas uniquement une série télé adaptée au cinéma ; c'est du Cinéma avec tout ce que cela implique de grand spectacle, d'humour et même un petit quelque chose sur la condition de la pensée humaine".* David Carson met la barre haute. Encore faut-il la franchir ! Bien que le film soit tout de même très, trop dialogué, que les scénaristes aient gribouillé des dizaines de pages de causeries nourries, David Carson se tire honorablement d'affaire. *"J'essayais déjà de faire des mini-films à partir des épisodes de la série télé"* affirme-t-il pour prouver sa préparation psychologique au passage du petit au grand écran. Sur **Star Trek Generations**, à une échelle nettement plus imposante, le téléaste chevronné aura à tuer Kirk à deux reprises, à le confronter avec son héritier aux commandes de l'Enterprise, à détruire une planète entière après qu'un vaisseau spatial s'y soit spectaculairement crashé en déboisant quelques dizaines d'hectares de forêt, à pénétrer dans une quatrième dimension où se matérialisent tous les inconscients... Robert Wise, Nicholas Meyer, Leonard Nimoy et William Shatner, réalisateurs des précédents **Star Trek**, n'ont pas eu pareil défi à relever.
Patrick Stewart y va lui aussi de son concert de louanges vis-à-vis des capacités d'adaptation de David Carson. *"Je peux en parler en connaissance de cause. Le problème avec la télévision tient à la vitesse d'exécution. Le réalisateur doit sans cesse regarder par dessus son épaule. Jamais il n'a le temps d'une pause, d'un instant de réflexion pour examiner tel ou tel détail. Le cinéma donne donc la possibilité à **Star Trek : The Next Generation** de s'épanouir totalement, d'optimiser tout son potentiel".* Et le comédien britannique de s'extasier devant les deux pages et demie de scénario que l'on tourne quotidiennement sur un plateau de cinéma au lieu de la dizaine que l'on filme frénétiquement lors d'un tournage télé.

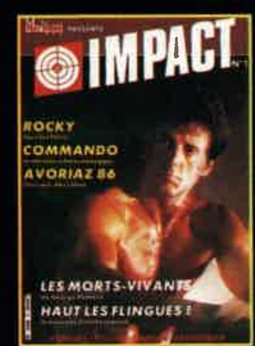
Marc TOULLEC

USA. 1994. Réal.: David Carson. Scén.: Ronald D. Moore, Brannon Braga & Rick Berman d'après les personnages créés par Gene Roddenberry. Dir. Phot. : John Alonzo. Mus.: Dennis McCarthy. SPFX : Industrial Light and Magic (visuels) et Michael Westmore (maquillages). Prod.: Rick Berman pour Paramount. Int.: Patrick Stewart, William Shatner, Brent Spiner, LeVar Burton, Malcolm McDowell, Whoopi Goldberg, Michael Dorn, James Doohan, Walter Koenig, Gates McFadden, Marina Sirtis... Dur.: 1 h 58. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 29 mars 1995.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS







MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste .
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II. Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter...
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween IV, Lamberto Bava
66 Robocop II, Freddy V, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek V
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles...
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants.
72 Les Feebles, Warlock, Dossier "La Malédiction", Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2"
75 Avoriaz 92, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur...
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones...
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead.
91 Dossier "Manga", Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 TimeCop, The Shadow, The Mask (parution 12 novembre)

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon...
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie...
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis...
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV



ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.

Je commande **ZE CRAIGNOS MONSTERS** *en cochant la case (réglement joint)* ☐

Bon de Commande

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 77 78 79 80 81 82 83 84
85 86 87 88 89 90 91 92

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, **à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRENOM** ____________

ADRESSE ______________________________

____

____

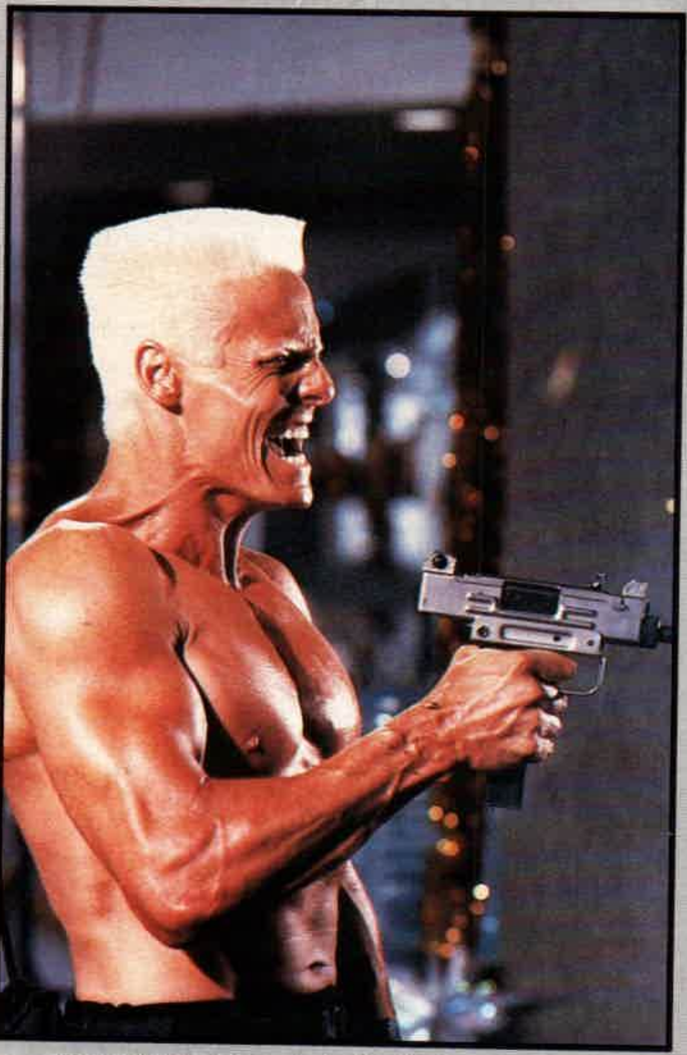
désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

VIDEO & DEBATS

VIDEO & DEBATS

par Marc TOULLEC

Une actualité vidéo placée sous le sceau des androïdes. Ils fréquentent Piège de Nuit, T-Force, Soldat Cyborg et Circuitry Man, des séries B variablement intéressantes, allant du ringard à l'estimable. Quand il ne s'agit pas d'androïdes, les monstres rappliquent en rangs serrés. Meneur de cette sarabande : la Créature de Frankenstein dans une adaptation pour le petit écran. Suivent les poulpes et aliens cannibales de Necronomicon, une virée très réussie des écrits de Lovecraft à l'écran, les "choses" hirsutes et loufoques de la bien nommée Cité des Monstres... Pour compléter ce bestiaire du fantastique, des extraterrestres visitent la Terre et se font piéger dans Final Experiment, et des barbares mad-maxiens sévissent sur le sol désertique de Planète Alpha 11. Mais ces êtres d'acier, aux viscères verdâtres et yeux globuleux sont d'aimables plaisantins comparés aux protagonistes du Crépuscule des Aigles, des nazis qui ont gagné la Deuxième Guerre Mondiale... Des monstres qui portent des uniformes noirs, la croix gammée et marchent au pas de l'oie en sifflotant du Wagner !



Un androïde aryen adepte du chantage nucélaire.



Une élite expérimentale réduite en chair à canon.

SOLDAT CYBORG

Séquelle inavouée de **Scared to Death**, un sous-**Alien**, **Soldat Cyborg** reprend une donnée très courante dans la science-fiction de série B. Les laboratoires Norton Cyberdyne, prestataire de service pour l'armée, mettent au point le combattant parfait, invulnérable, obéissant aveuglément aux ordres, sans pitié. Après des années de recherches génétiques, les savants aboutissent à ce Syngenor en une douzaine d'exemplaires enfermés dans les combles de la compagnie. Lors d'une petite sauterie nocturne, l'un des monstres s'évade, fait quelques victimes dont son propre créateur, retiré de l'entreprise. Sa jolie nièce et un journaliste curieux mènent l'enquête dans une Norton Cyberdyne où s'épanouissent les complots pour la prise de pouvoir...

Plutôt ringards, les Soldats Cyborgs ne procurent pas le grand frisson tant espéré. Ils gigotent beaucoup, grognent autant, commettent quelques effets spéciaux gore pas très méchants, explosent sous l'effet d'un canon laser et de sulfateuses. David Gale (le toubib barré des deux **Re-Animator**) leur pique même la vedette dans le rôle du big boss de Cyberdyne, junkie qui perd les pédales pour faire un peu n'importe quoi, en complet décalage avec le reste du film. Lui seul permet à **Soldat Cyborg** quelques instants de franc délire, ce délire sanglant que n'amènent même pas les nombreux cartons sur des monstres au design pourtant joli à la Giger.

***Syngenor.** USA. 1990. Réal.: George Elanjian Jr. Int.: Starr Andreeff, Mitchell Laurance, David Gale, Lewis Arquette, Melanie Shatner... Dist.: PFC. Sortie location le 15 décembre.*

PIEGE DE NUIT

L'inévitable séquelle de **Shadowchaser**, une pimpante série B à l'intersection de **Terminator** et **Piège de Cristal**. Pour l'occasion, le réalisateur John Eyres (**Monolith**) retrouve le culturiste Frank Zagarino, interprète d'un androïde psychotique. Ici, il mène une bande de pseudo-terroristes en passe de prendre possession du Cobra, une bombe à neutrons capable de raser une mégalopole. A quelques heures du démantèlement de cette arme surpuissante, l'Androïde et ses mercenaires débarquent dans la base souterraine et liquident tous les employés en train de fêter Noël. Tous sauf la scientifique Laurie Webber, son fils Ricky, et Frank Meade, un alcoolique chargé de la maintenance du lieu. Evidemment, alors que flics et armée assiègent le silo atomique, les survivants faussent compagnie aux tueurs...

L'intrigue, le scénariste Nick Davis n'est pas allé la chercher très loin. Un peu de **Piège en Haute Mer** et de **Piège de Cristal** pour le principe de base, un soupçon de **58 Minutes pour Vivre** lorsqu'un avion chargé de passagers est abattu en plein vol, à titre d'exemple, **Terminator 2** dans l'explosion de dizaines de voitures de flics... Nick Davis aurait-il également vu **L'Ultimatum des Trois Mercenaires**, un film de Robert Aldrich où une poignée de malfrats investit une base secrète de missiles nucléaires ? L'originalité n'étant pas le fort de **Piège de Nuit**, John Eyres se rattrape par l'action, usant à loisir de ralentis sanglants, d'impacts de balles, d'empoignades robustes dignes d'un film de kickboxing ; ça cogne dur, ça expose sa musculature et c'est plutôt rondement mené, joliment photographié, façon Jan de Bont pour **Piège de Cristal** justement. Quant à l'élément de science-fiction, il se trouve réduit à la présence de l'androïde albinos incarné par un Frank Zagarino toujours prompt à balancer de petites plaisanteries caustiques à la Schwarzie.

***Project Shadowchaser II.** USA. 1993. Réal.: John Eyres. Int.: Frank Zagarino, Bryan Genesse, Beth Toussaint, Danny Hill, Todd Jensen... Dist.: Delta Vidéo. Sortie location fin février.*


Un flic SS (Rutger Hauer) sur la piste de la révélation de l'Holocauste.

LE CREPUSCULE DES AIGLES

Juin 1944, le débarquement des Alliés sur les plages de Normandie se solde par un échec. Sur le front de l'Est, Staline parvient seul à stopper les troupes nazies. Dans ce 1964-là, le Reich s'accapare donc la quasi-totalité de l'Europe, Grande-Bretagne y compris. Hitler s'apprête à fêter ses 75 ans. Diplomatie aidant, pour briser la glace, le Président américain Joseph P. Kennedy rend visite à son homologue allemand. Voilà pour les bases du **Crépuscule des Aigles**, un thriller de politique-fiction situé dans un environnement virtuel comme les appréciait tant l'écrivain Phillip K. Dick dont le chef-d'œuvre, "Le maître du haut château", n'est pas loin. Coutumier du polar réaliste, Christopher Menaul visite le Berlin victorieux sans céder au sensationnel. Il montre l'ordinaire, un quotidien constamment crédible, rationnel. Que des affiches propagandistes sur la jeunesse, sur l'événement que constitue l'anniversaire d'Hitler constellent la capitale, que des drapeaux frappés de la croix gammée s'élèvent à chaque carrefour, quoi de plus logique, comme l'annonce d'un concert prochain des Beatles ! Parfaitement à sa place est le détective SS Xavier March (Rutger Hauer), spécialisé dans les crimes de droit commun, présenté comme un brave type un tantinet bedonnant, professionnellement consciencieux, bon père d'un petit garçon. Ce type n'a rien du fanatique. Lorsqu'il enquête sur le meurtre de quelques hauts dignitaires à la retraite, des anciens proches d'Hitler, il va jusqu'au bout malgré les pressions exercées sur son supérieur par la Gestapo. Convaincu par la journaliste américaine Charlie Maguire, présente pour couvrir la rencontre Kennedy/Hitler, March découvre ce que le cloisonnement de la machine de guerre dissimula longtemps, ce que le monde libre ignore encore. Non, les Juifs n'ont pas été rassemblés sur un territoire lointain dans les années 40...

Tourné à Prague, **Le Crépuscule des Aigles** ressemble à ces films d'espionnage dépeignant la Guerre Froide, les agissements du KGB derrière le Rideau de Fer. Des images proches du documentaire renforcent encore ce sentiment. Sentiment de menace permanente, de répression systématique d'une idéologie décrite ici comme un François Reichenbach aurait montré Pékin. Ce Troisième Reich au quotidien donne d'autant plus froid dans le dos que la vie s'y écoule paisiblement, que l'ignorance de l'Holocauste engendre une bonne conscience partagée par le peuple. Servi par des comédiens excellents, une montée graduelle dans le suspense et une conclusion digne d'Alfred Hitchcock dont Christopher Menaul semble un inconditionnel, **Le Crépuscule des Aigles** évite tous les pièges tendus sur sa trajectoire. Une belle réussite à l'actif de la télévision américaine.

***Fatherland**. USA. 1994. Réal.: Christopher Menaul. Int.: Rutger Hauer, Miranda Richardson, Jean Marsch, Peter Vaughan... Dist.: Warner Home Vidéo. Sortie location le 12 janvier.*



Le pire cauchemar de l'humanité : Hitler victorieux des Alliés !


Dos, un alien façon Steven Spielberg.

FINAL EXPERIMENT

Rencontres du Troisième Type, **Fire in the Sky**, **Communion**, le téléfilm **Indruders/Les Envoûtés de L'Espace** et bientôt **Roswell** de Jeremy Kagan... L'investigation extraterrestre, créditée d'un pseudo-sérieux scientifique, motive régulièrement les cinéastes. L'Australien Brian Trenchard-Smith (**Les Traqués de l'An 2000**) se penche à son tour sur le cas de Paul Corliss, un type tout à fait ordinaire convaincu d'être le cobaye d'aliens. Jugé cinglé par ses proches, il est épié par l'armée grâce à des caméras placées dans sa résidence. Après une visite nocturne des extraterrestres, les militaires touchent le vaisseau de ceux-ci qui s'écrase dans une zone montagneuse. Tous les occupants E.T. meurent, à l'exception de Dos. Pour permettre le dialogue, le Général Spalding commande l'enlèvement de Corliss, lequel finit par établir une conversation télépathique avec le visiteur captif, mourant à petit feu. Dos s'avère être l'un des derniers représentants d'une race très avancée technologiquement, qui finit par jouer sur sa propre morphologie et dont la planète n'est plus qu'un champ de ruines. Il délivre à son ami terrien un dernier et surprenant message sur ses lointaines origines...

Méchant militaire cherchant à déclencher une guerre spatiale, gentil général plus compréhensif, zone interdite, conscience "extraterrestre" collective... **Final Experiment** ne contourne pas tous les stéréotypes entravant sa trajectoire. Tenté par le féérique lorsque l'esprit des "aliens" se manifeste sous forme d'apparitions lumineuses dignes de la Fée Clochette, ce téléfilm penche également vers **Starman** dans sa dernière moitié. Un téléfilm de facture honnête mais qui n'insuffle aucune originalité particulière au genre, sinon un dénouement malin façon **La Planète des Singes**.

***Official Denial**. USA. 1994. Réal.: Brian Trenchard-Smith. Int.: Parker Stevenson, Chad Everett, Dirk Benedict, Erin Gray... Dist.: Paramount Vidéo. Sortie location le 12 janvier.*



"THIS IS HORROR"

Il ne faut pas voir dans **"This is Horror"** l'encyclopédie exhaustive du cinéma fantastique tendance épouvante et horreur. Pour plusieurs raisons : du fait que les producteurs n'ont pu obtenir les droits des extraits de certains films parmi les plus importants du genre (**L'Exorciste, La Malédiction** et la majorité des œuvres issues des grands studios), qu'il a été réalisé selon les normes de la télévision américaine. Ce qui signifie que les scènes les plus gore, les plus sanglantes brillent par leur absence.

Chapitré en passages d'une vingtaine de minutes, **"This is Horror"** bénéficie de la participation de Stephen King, essentiellement lors des prologues et épilogues, le reste des commentaires étant assuré par une voix off surenchérissant dans les superlatifs "horribles", histoire de créer l'ambiance et de souligner l'atrocité des situations. Ce documentaire enfile donc les vignettes variablement intéressantes, le meilleur étant constitué par des incursions sur les plateaux de **Flic ou Zombie, Massacre à la Tronçonneuse 3, Phenomena, Angel Heart** et **La Nurse**. Des images de coulisses toujours instructives sur la confection de l'horreur cinématographique. Si les interventions de Wes Craven, Sam Raimi, Brian Yuzna, de la Scream Queen Linnea Quigley et du maquilleur Steve Johnson délivrent des informations aussi intéressantes pour le néophyte que pour l'amateur éclairé, les extraits de films se taillent ici la part du lion. Beaucoup trop longs sont ceux de **Soudain les Monstres !, La Pluie du Diable, La Dernière Maison sur la Gauche, Initiation of Sarah** (un sous-**Carrie** tourné pour la télévision en 1978), **Incident de Parcours**... Des titres souvent bien connus. Mais **"This is Horror"** présente également des films plus occultes comme l'expérimental **Simon, King of the Witches, Thou Shalt not Kill... Except** où Sam Raimi joue les Charles Manson crade, **Les Monstres Invisibles** dans lequel des cerveaux à pattes et antennes agressent des assiégés... Si Freddy Krueger fréquente abondamment **"This is Horror"**, Jason des **Vendredi 13** et Michael Myers d'**Halloween** n'y figurent malheureusement pas. De ce documentaire en deux cassettes d'1 h 45 chacune, l'on retient surtout les propos de Stephen King depuis sa maison du Maine : *"Ecrire du fantastique, c'est comme aller aux toilettes : c'est se débarrasser de quelque chose !"*.

***Stephen King's World of Horror/ This is Horror**. USA. 1989. Réal. et prod.: John Simmons. Dist.: ALPA. Sortie à la vente mi-janvier.*

PLANETE ALPHA 11

Cela commence comme **Fortress**, embraye sur **Absolom 2022** pour mettre le cap sur **Mad Max 2**. Dans le domaine de la science-fiction pénitenciaire, **Planète Alpha 11** n'apporte donc rien de neuf, sinon un pot-pourri de diverses influences. Il se situe en 2237, alors que la dictature terrienne envoie les prisonniers tant politiques que de droit commun sur un sol hostile dont les colons involontaires sont livrés à eux-mêmes, divisés en deux tribus, les Pirates, des barbares hérités de George Miller, et les Rats, des faibles qui vivent dans des décharges de matériaux non recyclabes. La dernière fournée de prisonniers amène Kyne, un dangereux récidiviste qui rejoint les Pirates, et Adams, ingénieur utopiste qui intègre les Rats, leur enseigne des rudiments de civilisation après avoir été vendu comme esclave conteur d'histoires.

Manichéen comme il se doit, **Planète Alpha 11** illustre de manière très prévisible un scénario tout aussi prévisible. Tout


Adams et Kyne : alliés puis ennemis.

y est, de la brute sanguinaire au regain de courage des Rats couards en passant par le gamin vaillant et l'instructeur guerrier. Bien que son héros, Stephen Baldwin (le petit frère d'Alec et William) ait la vivacité d'un lémurien, ce téléfilm se laisse gentiment voir lors d'une soirée paresseuse.

***New Eden**. USA. 1994. Réal.: Alan Metzger. Int.: Stephen Baldwin, Lisa Bonet, Tobin Bell, Michael Bowen, Janet Hubert-Whitten... Dist.: Universal Vidéo. Sortie location le 2 février.*


La Créature (Randy Quaid) : moins suturée que Robert De Niro.

FRANKENSTEIN

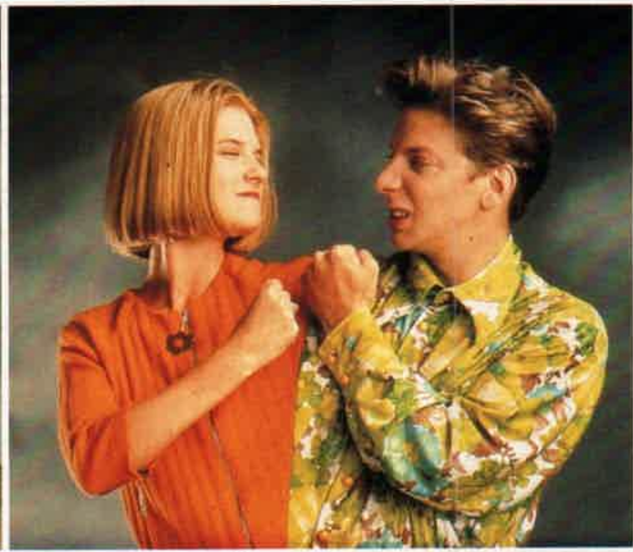
Le petit jeu consiste à noter les différences des regards que portent David Wickes et Kenneth Branagh dans leur "adaptation scrupuleusement fidèle" du roman de Mary Shelley. Evidemment, les 5/6 millions de dollars de cette production Ted Turner destinée au câble ne permettent pas les fastes du mammouth conduit par Francis Coppola et toute sa clique. Au-delà de l'aspect économique, David Wickes gomme la jeunesse de Victor Frankenstein, l'envoie directement sur les bancs de l'université de médecine d'où il sort porté aux nues par ses camarades. David Wickes ne le flanque pas d'un mentor, ni d'un assistant timoré. Son seul ami, le poète Clerval, assume en solo la voix de la raison, de la morale. La love-story entre Frankenstein et sa cousine subit de sérieuses coupes... Le récit que Kenneth Branagh étend, David Wickes le compresse, le serre au maximum, veillant cependant à situer le prologue explicatif et le prologue fatal sur les glaces du Cercle Artic. Mais l'originalité ne tient pas dans l'aspect "digest" du scénario ; elle tient dans la conception du monstre et la nature de ses relations avec Frankenstein.

Dans ce **Frankenstein**, pas de morceaux de cadavres assemblés, de visites discrètes des morgues, car la créature est le duplicata raté du scientifique, un surhomme qu'il fait mijoter dans un liquide amniotique après s'être lui-même soumis à la torture des électrodes. Pas de monstre cousu de partout donc, mais un colosse au visage imparfait de nourrisson parvenu trop vite à maturité. Evidemment, comme le veut la tradition, le monstre prend la fuite, se heurte à la peur hostile des hommes, puis à son créateur, incapable d'assumer le fruit de ses recherches... Des gendarmes le traquent, des chasseurs l'arrosent de plomb, il sauve une petite fille de la noyade, un aveugle lui apporte toute la compassion nécessaire... On connaît la musique. Et le refrain serait lassant si David Wickes n'assimilait totalement créature et créateur, reliés par d'étranges liens télépathiques. Le premier reçoit une balle dans la poitrine, le second ressent la douleur. L'un tombe dans le vide, l'autre chancelle brutalement, pris de vertige... De bonnes idées, plus novatrices que la rancune imbécile et sanguinaire dont Kenneth Branagh se fait l'illustrateur. Mais les bonnes intentions n'aboutissent pas systématiquement à de franches réussites.

Antérieure d'une bonne année au **Frankenstein** actuellement sur les grands écrans, la version de David Wickes souffre d'une mise en images très plate, sans relief aucun, dont l'aspect fantastique gothique semble avoir rebuté le réalisateur. Que Frankenstein soit davantage un scientifique audacieux qu'un génie fada, que le potentiel d'humanité de la Créature soit développé au maximum, cela honore plutôt le mythe généré par Mary Shelley en 1818, mais que la tragédie, laborieuse, étriquée et minée par l'auto-censure, ne dépasse paradoxalement pas le cadre de l'anecdote, cela fait mal. Plutôt convaincant dans l'adaptation de Robert Louis Stevenson avec **Dr. Jekyll & Mr. Hyde**, et dans le tableau des équarissages de Jack l'Eventreur, tout deux avec Michael Caine, David Wickes échoue avec **Frankenstein**, par excès de sobriété et d'académisme. Dommage.


Victor Frankenstein (Patrick Bergin) galvanisé par ses recherches...

USA/ Grande-Bretagne. 1992. Réal.: David Wickes. Int.: Patrick Bergin, Randy Quaid, John Mills, Lambert Wilson, Fiona Gillies... Dist.: Delta Vidéo. Sortie location mi-février (lire aussi article in M.M. 83)







Un catcheur à la langue de caméléon... Des siamois comme chien et chat... Une cantatrice chauve et marteau... Et un cow-boy plus vrai que John Wayne... Un extrait de la parade de *La Cité des Monstres* !

LA CITE DES MONSTRES

Le générique donne le ton : des peintures à la Picasso s'agitent au rythme d'un vigoureux hard rock. La suite ne déçoit pas l'amateur de délires, d'humour destructeur, satirique, pimenté de quelques gags à la **Wayne's World** et à la ZAZ. Star aux Etats-Unis pour avoir partagé la vedette de **Bill and Ted's Excellent Adventure** et des **Folles Aventures de Bill & Ted** avec son pote Keanu Reeves, Alex Winter se fait un plaisir monstre à mettre en images tordues le calvaire de Ricky Coogan, un comédien imbu de sa personne et contraint par la suite à davantage d'humilité. Appâté par les cinq millions de dollars que lui offre la société E.E.S. pour le tournage d'une pub sur un fertilisant, Ricky Coogan et son comparse Ernie partent pour Santa Flan, une république d'Amérique Latine. Là, en compagnie de la jolie écologiste Julie, ils tombent entre les mains d'Elijah C. Skuggs, grand vizir d'un cirque des horreurs. Les horreurs, il les fabrique à partir du fertilisant Noxon et d'une machine infernale. Au finish, le trio se trouve intégré à une ménagerie effroyable où cohabitent un homme-chien (Keanu Reeves incognito), un homme essentiellement nasal, une femme à barbe (Mr. T !), un lombric humanoïde, un cow-boy (au sens premier du terme) et quelques autres créatures aussi effarantes que loufoques comme ces deux gros globes occulaires montés sur pattes et armés de mitrailleuses ou ce chalumeau humain ! Une aubaine pour quelques spécialistes du maquillage (dont Screaming Mad George) qui s'adonnent ici à l'imaginaire le plus débridé et le plus non-sensique !

Alex Winter n'ayant pas fait vœu de sobriété et se sentant la verve d'un Sam Raimi plus disjoncté que nature, **La Cité des Monstres** accumule à une cadence d'enfer les gags décalés, les clins d'œil (à Peter Pan notamment), les soudains coups de folie (dont une tête qui éclate contre l'objectif de la caméra)... Nous sommes dans un univers cartoonesque, où les cantatrices chauves louchent en hurlant et se frappent le crâne à coups de marteau. Où l'atroce flirte avec la parodie. Où les auteurs prennent un plaisir malin à transformer les beaux gosses et les jolies dames en créatures révulsives (la jeune première dégueule, crache et jure !), à tirer à vue sur les jeux télévisés et les reality-shows. En bref, **La Cité des Monstres**, entre Muppet Show et pied de nez aux films d'horreur, surclasse **The Mask** au rayon de folie, de l'originalité, de l'humour et du cartoon live. L'échec au box-office américain de ce monument de délire gélatineux, très *MTV* dans l'inspiration, s'avère d'autant plus incompréhensible.

Freaked, ex-Hideous Mutant Freekz, ex-Freekz*. USA. 1992. Réal.: Alex Winter & Tom Stern. Int.: Alex Winter, Michael Stoyanov, Megan Ward, Randy Quaid, Mr. T, William Sadler, Morgan Fairchild, Keanu Reeves, Brooke Shields... Dist.: Delta Vidéo. Sortie location fin février.* (Lire également articles in M.M. 79 & 87).

CIRCUITRY MAN

Un curieux essai de science-fiction cyber-punk, en forme de road-movie. Au lendemain de l'an 2000, après que l'oxygène se soit raréfié au point de rendre l'air irrespirable, la vie aux Etats-Unis se déroule presque essentiellement sous terre. Lori, une garde du corps aussi sexy que combative, et Denner, un "synthétique" conçu pour le plaisir des dames, fuient avec une valise bourrée de composants électroniques, une des denrées les plus précieuses en ce monde clos. Poursuivi par Plughead, un mutant au crâne garni de prises et branchements divers, les fugitifs se risquent à la surface, écumée par des barbares motorisées...

Souffrant d'un budget limité, Steven Lovy ne peut visiblement pas concrétiser toutes les fantaisies de son imaginaire. Pour un mécano à la **Tetsuo**, engoncé dans un bloc de ferraille mobile, il doit se contenter de pilleurs hirsutes à la **Mad Max 2** et d'un désert du centre des Etats-Unis en guise de futur apocalyptique. Tantôt élégant, tantôt burlesque (bagarre hénaurme et hors-champ dans un saloon), tantôt romantique (love-story humaine/androïde), tantôt cruel (écartèlement), **Circuitry Man** est un tout petit film dont le culte confidentiel dans les milieux branchés américains lui a récemment valu une séquelle. Le meilleur : la scène finale de duel prenant pour cadre le monde interne de Plughead, vaste décharge publique encombrée de cadavres et de monceaux de métal.



Un vilain branché (Vernon Wells).

USA. 1990. Réal.: Steven Lovy. Int.: Dana Wheeler-Nicholson, Jim Metzler, Vernon Wells, Dennis Christopher, Lu Leonard... Dist.: Gaumont/ Columbia/ TriStar Home Vidéo. Sortie location le 7 février.



Un membre de la T-Force qui aurait trop vu *Nemesis*...

T-FORCE

On trouve de tout dans **T-Force** : **RoboCop**, **Terminator**, **Blade Runner** et même un zeste de **Mad Max 2** lors d'une poursuite automobile dans un paysage dévasté. L'action prend pour cadre un futur proche dont les responsables usent d'une brigade spéciale de cyborgs pour venir à bout des affaires les plus épineuses. Lors d'une prise d'otages dans une ambassade, ceux-ci liquident tous les terroristes, plus quelques innocents. D'où la décision des autorités de désactiver les flics d'acier. Ceux-ci n'acceptent pas le jugement. Ils se rebiffent, tuent leur créateur et prennent la fuite, complotant depuis leur repaire l'assassinat du maire de la cité. Pour éradiquer les robots rebelles, les flics recrutent Jack, un détective contraint de faire équipe avec un cyborg, le seul de l'escouade qui ait été "débranché"...
Nettement supérieur à **Cyborg Cop** et autre **TC-2000**, d'un niveau à peu près égal à un **ShadowChaser/Piège de Nuit**, **T-Force** ne peut bien sûr pas se permettre des effets spéciaux hauts de gamme. La robotique se restreint donc, le plus souvent, à des mains mécaniques et autres effets rustiques. Ce qu'il ne peut s'offrir en technologie de pointe, le réalisateur Richard Pepin (spécialiste du kickboxing et du polar petit budget) se le permet en explosions, carnages, cadavres. **T-Force** bouge beaucoup, malgré un passage à vide en plein milieu, moment où le flic et son partenaire d'acier (au look de surfer californien !) font plus ample connaissance. Le plus cocasse dans cette agréable série B : deux androïdes s'essaient à l'amour physique après avoir découvert la libido dans une revue de charme !

USA. 1993. Réal.: Richard Pepin. Int.: Jack Scalia, Evan Lurie, Erin Gray, Bobby Johnston, Vernon Wells... Dist.: PFC Vidéo. Sortie location le 5 janvier.

CYBER CITY OEDO 808

Année 2808. Pour enrayer une criminalité galopante, les autorités n'ont pas d'autre choix que d'engager des détenus de droit commun, des criminels condamnés à des séjours prolongés derrière les barreaux, voire à l'exécution capitale. Trois d'entre eux, internés dans une prison spatiale, sont sélectionnés pour composer l'unité Cyber Police. Mon premier : le danger public Sen-Goku, une sorte de Ted Bundy bondissant, passé maître dans l'art de manipuler la dague et un super magnum qui ne fonctionne que sur application de ses empreintes digitales. Mon second : Gogul, champion de boxe poids lourd aux yeux électroniques, condamné pour divers meurtres, possession d'armes prohibées... Mon troisième : Ben-Ten, un travesti élastique mis derrière les barreaux pour la quasi-totalité des méfaits punis par la loi. Soit ces trois lascars purgent des peines qui se montent parfois à trois siècles, soit ils collaborent, sachant que la réussite de leur mission allège leur peine, que le moindre échec résulte en une condamnation à mort. Un collier électronique piégé se charge de les guider vers le droit chemin et de les motiver dans la victoire.
Sur un concept emprunté aux **Douze Salopards**, Cyber City porte la prestigieuse signature de Yoshiaki Kawajiri, auteur des incontournables du manga que sont **La Cité Interdite/Wicked City** et **Lensman**. Le premier tome du manga **Cyber City, Mort Virtuelle**, prend principalement pour cadre une interminable tour qui grimpe au-dessus des nuages, domine une mégalopole, Tokyo, déjà écrasante. Une ville effroyable entre la cité d'**Akira** et le Los Angeles de **Blade Runner**. Sen-Goku reçoit pour ordre d'éviter le pire à ce titan d'acier et de verre, une masse dont une force inconnue prend le contrôle. Une seule personne serait en mesure de parvenir à cette prouesse, l'architecte du gratte-ciel, un homme assassiné quelques années plus tôt. Il se trouve que son cadavre, d'où sortent des centaines de câbles, dirige cette opération de sabotage depuis les entrailles de la tour infernale. La tour tangue, menaçant de tuer ses 50.000 locataires et de s'abattre sur la capitale japonaise. A Sen-Goku de renverser la vapeur...



Sen-Goku, un tueur passé du bon côté de la barrière.



Le trio infernal de Cyber City : Ben-Ten, Gogul, et Sen-Goku, des criminels en quête de rédemption.

Une brillante entrée en matière pour cette série destinée à la vidéo. Une présentation express des protagonistes, de leur dette envers la société. Des dessins qui jouent sur les silhouettes dans la pénombre, qui insistent sur des gestes aussi anodins que le choix d'une cigarette. Bref, le découpage cinéma auquel tient tant le manga. Du manga, ce premier tome de **Cyber City** a toutes les caractéristiques. Une fascination évidente pour la ville-monstre, pour les engins robotisés, pour les armes perfectionnées, pour les destructions à grande échelle, les vilains neo-punk... Un zeste de macabre également lorsque le héros découvre le corps en putréfaction du prétendu mort. Arrosé d'une large rasade de hard rock, honnêtement animé, violent juste ce qu'il faut, **Mort Virtuelle**, même s'il n'atteint pas les sommets du genre, met en place les pions du manga cyberpunk de base.
Arme Psychique succède à **Mort Virtuelle** dans la trilogie **Cyber City**. Le récit s'articule principalement autour de l'imposant Gogul, génie de l'informatique dont des prothèses électroniques remplacent les yeux. Piégé par une ancienne complice, Gogul teste, bien malgré lui, l'efficacité effroyable du prototype d'une nouvelle génération de robots, exemplaire commandé par les pulsions violentes du cerveau humain. Quasi-invulnérable, le géant d'acier bénéficie également de membres rétractables. Il résiste à des dizaines de roquettes lancées à bout portant, à des chocs incroyables. Au cobaye Gogul de lui servir d'entraîneur et de cible ! Dans l'ombre, un militaire ambitieux tire les ficelles, soucieux d'avancement rapide...
Arme Psychique égraine les morceaux de bravoure. Ce sont la chute de motards depuis un pont, une émouvante noyade, le duel entre l'androïde et un Gogul dans un piteux état, salement esquinté par son adversaire, un monstre dessiné à la perfection et dont la silhouette évoque le cerbère de fer Maximilian du **Trou Noir**. Cyberpunk à 200 %, **Arme Psychique** s'offre également de somptueuses prises de vue du Tokyo du 29ème siècle, des images d'un relief au réalisme évident. Plus performant que **Mort Virtuelle** dans l'animation et les rebondissements, ce manga authentique atteint bien sûr le sublime dans la confrontation de l'homme et de la machine, un des thèmes obsessionnels de l'animation de science-fiction made in Japan.

Cyber City Oedo 808 File Virtual Death & Ciby City Oedo 808 File Psychic Trooper. Japon. 1990. Réal.: Yoshiaki Kawajiri. Concepteur : Jyuzou Mutuki. Dist.: Manga Vidéo/PFC. Sortie vente le 19 janvier (K7 1) et le 16 février (K7 2).

NECRONOMICON

Décidément, Lovecraft est à la mode depuis une dizaine d'années. Pour le meilleur (**Ré-Animator, Howard Phillip Lovecraft Détective**) et pour le pire (**Magie Noire**). **Necronomicon** appartient indéniablement à la première catégorie, bien qu'il revendique davantage l'esprit de l'écrivain maudit que l'adaptation fidèle de trois de ses nouvelles. Au tout début, ce **Necronomicon** ne devait être qu'une anthologie directement destinée au marché de la vidéo. Mais l'intérêt du producteur Samuel Hadida et de Brian Yuzna pour le principe d'un film fantastique à sketches basé sur l'œuvre de Lovecraft modifie sensiblement son destin. Certains du potentiel du film, les duettistes Hadida/Yuzna demandent au scénariste Brent Friedman (**Ticks**) de revoir à la hausses les scripts de Lisa Morton. *"J'avais pour mission de rendre ces trois histoires plus effrayantes. En plein travail, le projet changea d'orientation. Du simple petit film d'horreur à deux sous, on est passé à quelque chose de plus artistique, sortant quelque peu des normes. Et les scripts se modifièrent positivement au fur et à mesure que l'argent rentrait"* explique le scénariste. Yuzna, qui rêve depuis longtemps de diriger l'adaptation définitive d'une œuvre de Lovecraft, met ses contacts dans la balance et aboutit à une réalisation cosmopolite partagée au gré des partenaires financiers que sont la France, le Japon et les Etats-Unis. La France délègue Christophe Gans pour le sketch **The Drowned**, le Japon Shu Kaneko pour **The Cold**, tandis que Brian Yuzna se réserve **Whispers** et les séquences de liaison où Lovecraft consulte le Necronomicon dans une bibliothèque aux portes de l'enfer. Une bibliothèque où il devra affronter deux gardiens aussi fielleux que patibulaires ainsi qu'une chose gluante, vorace, en forme de méduse dotée de dents carnassières.

Le plus faible des segments de **Necronomicon** est **The Cold**, inspiré de la nouvelle "Cool Air". On sait que le cinéaste nippon ne se dépatouilla que médiocrement du tournage aux Etats-Unis. Ne parlant pas anglais, il ne pût respecter les délais de tournage et, passablement laminé par le rythme de travail qu'il dût accélérer, abandonna le montage à ses partenaires américains. Curieux d'ailleurs que le partenaire japonais de Brian Yuzna et Samuel Hadida ait imposé ce Shu Kaneko, un étranger au genre, après avoir exclu le disjoncté Shinya Tsukamoto (**Tetsuo**). **The Cold** se déroule presque exclusivement dans la maison du Dr. Madden, centenaire en pleine forme grâce à des injections d'une substance volée à des corps humains. Avant de fondre en une flaque gore, Madden convertit une étudiante en musique, pourchassée par son ex, à l'immortalité... Regardable surtout grâce à David Warner, interprète du savant en quête de vie éternelle.



Le Dr. Madden (David Warner), un junkie accro de vie éternelle (*The Cold*).



Whispers, une plongée dans un enfer gore jusqu'à la nausée.

Avec **Whispers**, d'après "The Whisperer in Darkness", Brian Yuzna livre aux militants anti-avortement américains un film fétiche. Parce qu'elle désire se débarrasser de l'enfant que lui a fait son partenaire, la femme-flic Sarah, en poursuivant un chauffard, déboule dans les combles d'un vieil immeuble. Un endroit incroyablement profond où un couple, les époux B., la retient prisonnière de créatures pompant la mœlle épinière des humains. Des monstres extra-terrestres doublés de vampires psychiques. *"Tourner* **Whispers**, *c'était comme plonger dans la Quatrième Dimension. Au point culminant des prises de vue, je fermais les yeux pour m'isoler complètement. C'était trop pour mes nerfs"* témoigne la comédienne Signy Coleman, totalement aphone à force de hurler sur ordre de Brian Yuzna. Il y aurait aussi de quoi traumatiser les plus sensibles dans ce sketch impitoyable vis-à-vis de ses protagonistes, qui les mutile, les découpe, les manipule avec une dextérité frisant le sadisme. Brian Yuzna pousse le bouchon très loin lors de l'incursion de son héroïne dans une fosse où s'entassent des monceaux de cadavres démembrés. Un électrochoc aux teintes saturées d'un rouge volontairement écœurant, entre gore et friandises outrageusement colorées.

Dans **The Drowned**, d'après "The Rats in the Walls", Christophe Gans, un an avant le très attendu du **Crying Freeman**, se la joue plus classieuse, plus classique. Le Français trouve là matière à rendre hommage aux ghost-stories japonaises, au fantastique gothique italien et anglais des sixties. Un hôtel lugubre perché sur la falaise, une malédiction héréditaire, des noyés qui reviennent à la vie après quelques incantations sataniques... Le cinéaste s'adonne volontairement aux stéréotypes, y compris dans la présentation de son élégant héros, Edward de la Pogue, lequel ne résiste pas longtemps au désir d'exhumer des profondeurs sa défunte compagne, Clara, marionnette d'un poulpe monstrueux tapi dans les combles de la sinistre maison.

Pour ses débuts de réalisateur, l'ami Christophe Gans, malgré de lourdes contraintes tant au niveau du plan de tournage que du budget, démontre par a + b qu'il sait aligner des plans, éclairer des décors et dépister des émotions sur des visages. Hommage à un fantastique traditionnel dont il est l'héritier bien plus qu'un **Dracula**, qu'un **Frankenstein**, **The Drowned** se clot sur l'apparition d'un monstre comme savait si bien les décrire Lovecraft en des termes aussi grandiloquents qu'opaques. Une visualisation très juste de l'indicible qui participe au bilan positif de cette trilogie.

H.P. Lovecraft's Necronomicon. USA. 1993. Réal.: Brian Yuzna, Christophe Gans et Shu Kaneko. Int.: Jeffrey Combs, Bruce Payne, Richard Lynch, Maria Ford, Belinda Bauer, David Warner, Millie Perkins, Dennis Christopher, Don Calfa, Signy Coleman... Dist.: TF1 Vidéo. Sortie location le 2 février.

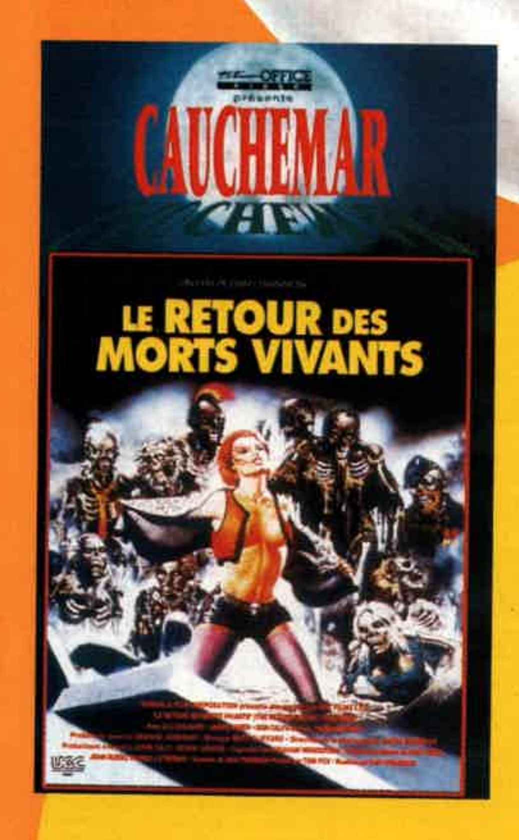
Sorties à la vente janvier-février 1995

En plus des annonces publicitaires de ce numéro de *Mad Movies*, voici les nouveautés à la vente pour les mois de janvier et février.

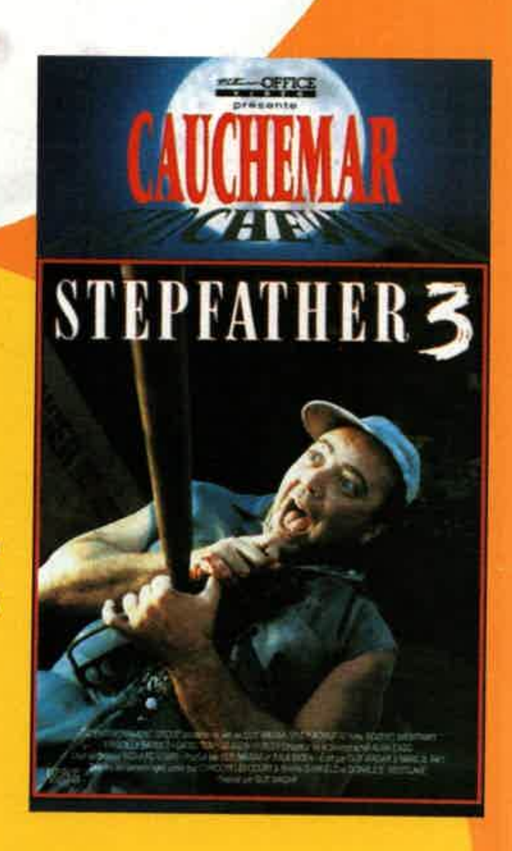
TF1 Vidéo : Collection "Edgar Poe/Roger Corman" composée du **Masque de la Mort Rouge, La Chute de la Maison Usher, La Chambre des Tortures, Le Corbeau, L'Empire de la Terreur** et **La Malédiction d'Arkham** (attention, ces films sont recadrés selon le procédé pan & scan). Collection "Fantastika", composée de **L'Abominable Docteur Phibes, Le Retour de l'Abominable Docteur Phibes, 12 : 01, Le Souffle du Démon** et **Amityville 4** (à partir du 9 février). CIC : ***Star Trek : The Next Generation***, épisode pilote **Le Mystère Farpoint**. *PFC* : Collection "Manga Vidéo" (**La Légende du Démon, Venus Wars, Dominion 1 & 2**, en version française). *Warner Home Vidéo* : **Le Fléau** (deux cassettes).

Rectificatifs : **Voyage au Centre de la Terre** chez *PFC* subit la réduction du cinémascope en pan & scan et **Shining** chez *Warner Home Vidéo* passe du format 1.66 au plein écran. Chez *Fox*, dans le coffret "Trilogie **Alien**", **Aliens** n'est pas en version longue.

CAUCHEMAR









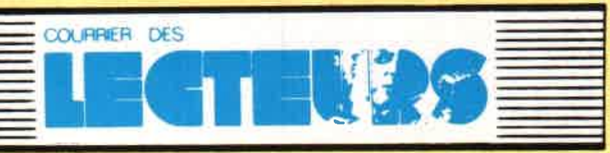






SKYROCK





Miss Polka, Marseille

Je m'inquiète un peu pour tes collaborateurs. En particulier pour Vincent Guignebert qui a l'air de faire la gueule. Que lui arrive-t-il ? Il n'aime plus rien, il n'a plus de goût à rien *(t'as raison, dis donc. Même quand je lui tends son chèque de fin de mois, il le regarde d'un air tellement las que j'en suis gêné. Et si je le payais pas ?)*. Il suffit de voir les *Avis Chiffrés* pour s'en rendre compte. Il trouve tout mauvais, et en particulier **The Mask**, sur lequel il s'acharne avec une hargne assassine. Il a peut-être mal aux dents ?
Par ailleurs, les *Avis Chiffrés* révèlent qu'à *Mad Movies*, il y a ceux qui bossent et ceux qui ne foutent rien. Ce n'est pas pour cafter, mais Marcel Burel il ne se casse pas trop. Il voit ses trois films tous les deux mois et c'est tout. Peinard, le Burel ! *(tu parles sans savoir. En fait, il habite la Bretagne et pour les projos presse, si tu veux, ça fait loin)*. C'est pas comme Marc Toullec, qui va finir par disjoncter à force de turbiner comme 15 Japonais *(t'inquiètes, je le paye à peine comme un Français...)*. Attention quand même au surmenage. A force, il risque de faire une dépression et de finir comme Guignebert. A moins qu'il n'envisage de devenir rédacteur en chef à la place du rédacteur en chef ? *(Mon Dieu, quelle horreur ! Ho, tu crois ? Attends, tu vas voir sa gueule...)*.
Alors, si je peux te donner un conseil, profite de la présence du corps médical parmi tes lecteurs (cf. dernier courrier) pour bichonner tes braves collaborateurs. Et dis à Didier Allouch de porter des chaussettes de laine, il va finir par s'enrhumer ! Une amie qui vous veut du bien.

Rallouch (pas Allouch : Rallouch !) ne s'alite qu'en certaines périodes bien précises : il souffre de ce qu'on pourrait appeler le rhume des bouclages, comparable au rhume des foins en ce sens que, passé le bouclage, la guérison survient miraculeusement. Chez les paysans, c'est tout pareil : le rhume des foins disparaît dès que les copains ont fini de rentrer la récolte. Merci tout de même pour ta sollicitude. Au fait, tu serais pas infirmière, des fois ? J.P.P.

Marc Leopoldoff, Genève

Quelle ne fut pas ma consternation en m'arrêtant sur votre critique de **The Mask**. Vous m'aviez jusqu'ici habitué à un esprit d'analyse plus perspicace. Autant pour les grosses productions (comme **T2** ou **Jurassic Park**) ou les moins importantes (comme **Brain Dead**), vous saviez mettre en évidence les qualités de chacuns, que ce soit par le style, l'histoire ou seulement les effets spéciaux.
Mais pour **The Mask**, qu'y lis-je ? Il n'y a que le chien et la BO qui en vaillent la peine ! N'est-ce pas un peu sévère ? Ou alors vous avez été payés par un concurrent pour dire ça. *(euh, dis moi quel serait son intérêt, au concurrent, pour voir ?)*. A mon sens, Jim Carrey est au moins aussi bon que son chien et il possède des expressions tout à fait remarquables. Alors, je vous le demande, avez-vous changé d'état d'esprit ou alors mon intellect se ramollit-il à regarder les productions hollywoodiennes ? Il y a peut-être des deux, mais avouez que le succès est énorme pour un chien et des ordinateurs. Amitiés à tous.

Laurent Gauthier, Le Mas d'Azil

J'ai découvert avec une joie immense que vous aviez apprécié mes peintures au point de les insérer dans le courrier des lecteurs du numéro 91. Mon libraire en a profité pour exposer la revue derrière son comptoir parmi les cartes postales de la région. On ne peut pas lui reprocher son goût pour la décoration !
Mais ce qui m'a le plus touché, ce sont les lettres de lecteurs que j'ai reçues, au grand dam du facteur qui m'a fait remarquer que j'aurais pu indiquer mon code postal à mes correspondants.
Finalement, après mûre réflexion, je prends une grave décision : je vous envoie deux autres photos ainsi que mon code postal.
Merci à cette revue où l'on peut être vu, apprécié, voire critiqué. Merci de nous donner tant de plaisir à chaque numéro. Merci d'être différent et de nous offrir autre chose que les soupes insipides habituelles. Laurent Gauthier, Cap del Hourm, 09290, le Mas d'Azil.

Laurent Saunier, Fléville devant Nancy

Z'avez gagné, je m'abonne. Je pourrais pleurer sur mon attachement à *Mad*, mais c'est ma vénalité qui a emporté le morceau. Cinq francs supplémentaires tous les deux mois ? Cela fait au moins, pfiouu, près de 10 centimes par jour !
Cela dit, je ne devrais pas, car dès que je m'abonne à une revue, elle coule illico. Bonne chance, guys, vous allez en avoir besoin, donc. Mais sans rancune, hein ? *(t'es con, toi, tu vas nous filer la poisse. Je me demande si je ne vais pas te renvoyer ton chèque, tiens)*.
C'est incroyable que *Mad* soit le seul dans la presse ciné à simplement évoquer l'article L227, etc... Et voilà que de jeunes drôles s'en viennent à le défendre (Cf. courrier du 91), ainsi que le questionnaire à l'autre, là.
Depuis que je suis jeune, on me rabache que moi et mes congénères sommes l'avenir de la nation. Une entité mouvante sans réelle consistance prête à s'emballer pour de grandes causes. Au moins, les années 90 sont à ma mesure. Descendre dans la rue pour lutter contre le CIP parce que c'est pas assez payé, voilà, ça ça me plaît. Du coup, les jeunes sont entendus et le questionnaire devient le symbole de la démocratie en marche et y'en a même qui écrivent à *Mad* pour le défendre. Une soupape de sécurité assez tôt pour que plus personne n'y pense en mai prochain et qui repousse après les élections tout soulèvement général potentiel.
Ah, ah ! Et déféquer sur le questionnaire à l'autre ou se plaindre de la censure, c'est bien sûr être socialo ? Sûr Bill. Surtout après ce qu'ils ont fait à Bernard Lehoux.
Finalement, quand je serai grand, je serai, euh... ouah, je fonderai une revue de cinoche ! *(fais gaffe à toi, mon pote, tu me trouveras sur ton chemin...)*. Je me serais bien lancé dans le ciné, mais si y'a des représentants des ligues familiales même à l'avance sur recette... Bonjour chez vous.

Ecoute, je te vois, là, jeune, plein d'allant, l'esprit frondeur, entreprenant. Sais-tu qu'aujourd'hui, grâce à de nouvelles dispositions, tu peux devenir Maire de ta ville dès l'âge de 18 ans ? Avoue que tu n'y avais pas songé. C'est pourtant vrai : dès demain il y aura en France autant d'élus âgés de 18 ans qu'il y en avait hier de 21. Comment ? Je ne comprends pas bien ta question. Ah, combien il y avait de Maires de 21 ans avant cette nouvelle loi ? Euh... ben pas un seul, je crois. Comme quoi ça ne peut que progresser, tu vois bien. J.P.P.

Delphine, Paris

Pour faire une introduction courte de mon personnage, je vous signalerais que je fais partie des 3000 déjantés qui ont eu le plaisir et surtout l'avantage (habitant Paris) de voir **Tetsuo** et **Vibroboy**. Pour **Tetsuo**, je voudrais rendre hommage à Shinya Tsukamoto qui, avec peu de moyens réussit dans certaines scènes à nous coller au siège, surtout lorsque le héros parcourt la ville à toute vitesse à la manière de **Flash** (pardon pour la vile comparaison, mais c'est tout ce qui me vient à l'esprit). Pour tout dire, étant parmi les six filles de l'audience, je conseille à tous et toutes d'aller voir ce petit chef-d'œuvre d'artisanat cinématographique, et aussi pour l'humour de **Vibroboy** qui décape un maximum. Vive les nénettes passionnées par *M.M.* et le Fantastique.

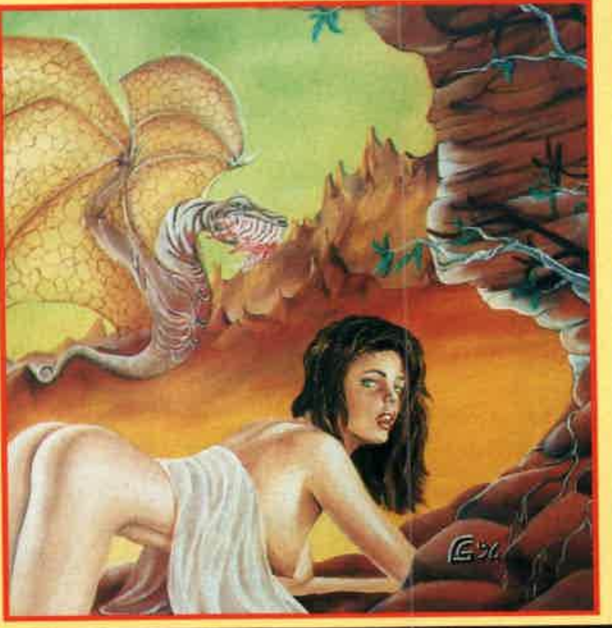
Laurent, Paris

Particulièrement bien vu l'édito sur Delarue. Terrible pouvoir de la télé. On se dit ça va être une caricature, on se jure de ne pas regarder et on se retrouve quand même à s'arracher les cheveux devant son poste. Je n'ai rien contre Derdérian, mais dès qu'il ouvrait la bouche, tout le monde était mort de rire. De fait, lorsque d'un air sidéré, il a sorti *"mais, mais, il faudrait être fou pour tuer quelqu'un à la hache !"*, moi-même...
Je suis plus ouvertement déçu par Christophe Lemaire, se ridiculisant dans cette pantalonnade, malgré sa remarque sur les crucifix.
Au fait, j'ai appris qu'une cour européenne permettrait d'interdire sur son territoire toute œuvre heurtant la sensibilité de la majorité religieuse. Vu le nombre de pratiquants en France, j'ose espérer que l'athéisme sera considéré comme courant religieux ! Surtout qu'il n'y a pas que les Cathos. Après l'affaire Taslima Nasreen, on se dit qu'il faudra bientôt ne plus choquer les Islamos. A qui le tour ? Les Hassidims ? Les Scientos ? Le Mandarom ?
Pour se consoler de toutes les vilénies de ce monde, je compte revoir le **Nightmare Before Christmas**, méchamment descendu dans vos colonnes. Je ne dis pas que le scénario soit irréprochable, mais on continuera à le regarder encore et encore dans dix ans, les yeux écarquillés sans même prêter attention à l'histoire. Comme **Legend**, même si ce dernier présente des enjeux peut-être plus élevés. Des enjeux (je pense notamment à Lili/Lilith manipulant Darkness) qui éclateraient avec plus de force à la faveur de mon obsession cinématographique préférée : la version longue.
A part ça, le lifting discret commencé dans *Mad* me comble d'aise. Un simple bémol pour la couverture. Ce n'est pas qu'elle soit ratée. Juste un peu chargée. Je l'aurais trouvée bien plus classieuse avec la simple photo de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**.

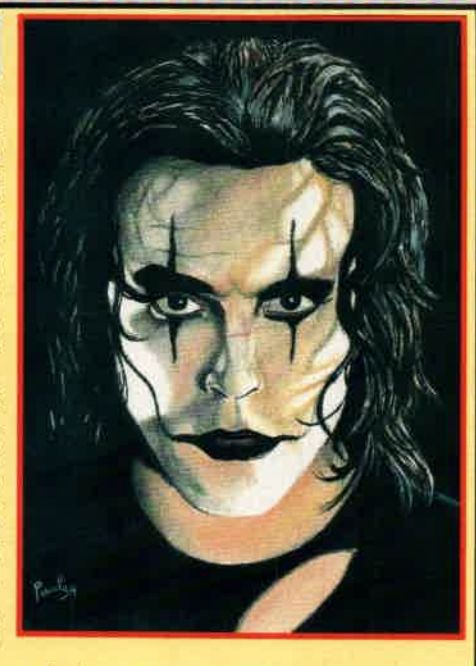
Sylvain Viste, Montereau

Bonjour tout le monde. Hier, je suis allé à la bliothèque et je suis tombé par hasard sur le dictionnaire des films de Bernard Rapp et J.C. Lamy édité par *Larousse*. Je le prends et je cherche rapidement quelques films que j'aime. Je commence par **Waxwork**, je ne le trouve pas. Puis **Le Blob**, toujours rien. **Hellraiser** idem. Je pense alors que ces films ne sont pas assez connus et je me mets à chercher **Total Recall**, lui aussi absent ! Je ferme le dico et je lis à la quatre de couverture *"cet ouvrage recense par ordre alphabétique tous les films qui comptent dans l'histoire du cinéma"*. Cela fait toujours plaisir de lire que nos films préférés sont insignifiants. Je pense que Bernard Rapp aurait plutôt dû écrire *"le lexique recense... tous les films que j'aime"*. C'eut été plus juste.





Pascal Gonzalez, Semalens



Je vous écris pour vous remercier d'avoir sélectionné ma peinture sur Balla-Man. Chez moi, cette publication a surpris tout le monde. Ils avaient vu le tableau en cours et s'étonnaient déjà de me voir plancher sur des hommes politiques. Il est vrai que ce n'est pas mon sujet de prédilection, comme en témoignent les quelques reproductions jointes à ma lettre.
Au fait, ai-je le droit de voter pour le dessin que je préfère ? Si oui, je choisis celui d'Alexis Piperaud que je trouve particulièrement réussi au niveau des couleurs, de la ressemblance et de l'attitude du personnage, ainsi que pour le choix de la symbolique, très bien vue.
Je cherche désespérément des lieux d'exposition pour mes tableaux, alors si vous publiez un de mes dessins, pouvez-vous passer mon adresse complète afin que les personnes intéressées puissent me joindre ?
Avec mes amitiés sincères, et merci pour l'abonnement. Pascal Gonzalez, route de Puylaurens, 81570, Semalens.

Alors, toi, tu ferais un très mauvais homme politique. Ne pas voter pour soi dans une élection, ça relève du masochisme, mon vieux.
Tu as d'ailleurs bon, car ton vote rejoint celui de la majorité : Alexis arrive en tête avec trois voix d'avance. Ce qui me fait penser que nous ne lui avons pas encore trouvé de cadeau. Dis voir, Alexis, qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Sois réaliste, hein, ne demande pas l'impossible... J.P.P.

Gérald Duvert, Paris

J'aimerais témoigner du peu d'efforts que consentent à faire nos chaînes nationales pour respecter le cinéma. A savoir la diffusion des films dans un format plein cadre des plus désagréables qui massacre le cinémascope ou la panavision d'origine. J'enrage surtout lorsqu'il est possible d'apprécier un superbe cinémascope le temps d'un générique et que le film revient aussitôt après en plein cadre. Dernières victimes : **Guet-Apens**, de Peckinpah et **Justice Sauvage** de John Flynn. Et le plus incompréhensible est que, si les bandes noires sont supprimées sur les films, on les retrouve sur des téléfilms français de dixième zone, genre **Van Loc, le Flic de Marseille** ou **Les Cordier Juge et Flic**. Qui expliquera à ces programmateurs incompétents que **Retour vers le Futur 3** ou **Le Silence des Agneaux** ont été tournés pour le cinéma et non pour la télévision ?
Quelle n'est pas ma fureur, non plus, lorsque les sbires de Mr Elkabbach passent sans scrupules de la pub dès qu'apparaît le générique de fin. Osons ! *TF1* fait d'ailleurs pire encore puisqu'il diffuse les génériques, mais à une vitesse dépassant celle de la lumière. Et ils sont nombreux ces petits détails qui gâchent mon plaisir : pub au milieu du film, titre du film en incrustation après la pub, le petit carré blanc "on vous aura prévenu". Enervant aussi le logo *M6* en haut de l'écran. Néanmoins, je décernerais la palme du carnage cinématographique à *RTL Télévision*. Je visionnais sur cette chaîne **Maniac** de William Lustig. Bilan : format plein cadre, logo *RTL* énorme incrusté en haut à droite, petit carré rouge préventif en bas à droite, pub interminable au milieu du film, générique de fin tronqué, bref, le massacre !
Alors que faire ? S'abonner à *Canal*, acheter les films en vidéo ? En tout cas, merci de publier mon témoignage.

Richard Léger, Nice

Ça y est ! Effet du grand âge, ou fatigue passagère ? Je prends enfin J.P.P. en défaut, grande première depuis que je lis *Mad Movies* (c'est-à-dire depuis le n° 1...).
Lieu du délit : courrier des lecteurs du n° 92 en réponse à une anodine mais intéressée demande de biographie française de Clive Barker. La réponse était erronée et j'aimerais ici la compléter. Les six volumes qui constituent *Le Livre de Sang* sont bien sortis en français et chez *Albin Michel* sous les titres respectifs de : *Livre de Sang, Une Course d'Enfer, Confessions d'un Linceul, Apocalypses, Prison de Chair* et *La Mort, sa Vie, son Œuvre*. *Le Jeu de la Damnation*, *Cabal* et *Secret Show* sont effectivement sortis en français mais n'ont rien à voir avec la série. Enfin, *Weaveworld* est sorti en 1989 chez *Albin Michel* sous le titre *Le Royaume des Devins*. J'espère que ceci aidera votre lectrice à découvrir un auteur souvent surprenant.
Je regrette d'ailleurs que *M.M.* n'offre pas plus de place à la littérature fantastique. La revue se consacre, certes, au cinéma/vidéo/TV, mais à peine une page à *Sang d'Encre* me semble trop peu pour ce qui, après tout, est souvent à la base de scénarios.
Un cas typique parmi d'autres : *Jurassic Park* est un livre absolument remarquable par son style et ses développements scientifiques s'appuyant sur la réalité de certaines recherches, rendant plausible l'action, sans jamais sacrifier l'aventure et le suspense. Le moins que l'on puisse dire du film est que le scénario tient sur un ticket de métro (bon d'accord, un carnet), et que les personnages ont largement moins de consistance que les dinosaures.
A part cela, ne changez rien, votre (notre) magazine reste LA référence française dans le genre que nous aimons. Salutations, amitiés, et tout ça.

Tu es bien bon, parce qu'à mon avis, en 93 numéros, j'ai dû en balancer bien d'autres. Quoi qu'il en soit, une bonne dizaine de lecteurs avaient déjà corrigé cette bourde due à une mauvaise transmission de notes entre deux collaborateurs. Je ne dénoncerai évidemment personne, mais ce n'est quand même pas ma faute si Rallouch écrit comme un cochon (ah zut, je l'ai dit !). Nous ne souhaitons pas nous ouvrir davantage à la littérature fantastique. Pour des raisons de place, de choix personnels (comme nous avons déjà écarté toute idée de rubrique BD, malgré ses rapports directs avec le genre chroniqué ici), et aussi parce qu'au vu de nos divers questionnaires, les lecteurs ne le souhaitent pas davantage. J.P.P.

PETITES ANNONCES

Vds nbreuses VHS avec jaquettes (**Jurassic Park**, **Nosferatu**...). Rech. VHS de **The Old Dark House**, **Raspoutine the Mad Monk**, et tous jouets, gadgets, poupées **Star Wars** (*Rallouch cherche une poupée Princesse Leia, justement, il a déjà tout éclaté la sienne...*) **James Bond**, **L'Histoire sans Fin**. Marc Torrisi, Chemin des Chaffards, 13350 Charleval.

Vds nbreuses série SF complètes en VF : ***Au-delà du Réel***, ***Au Pays des Géants***, ***Babylon 5***, ***Seaquest DSV***... Rech. fans de ***Star Trek Next Generation*** dans région liégeoise ou bruxelloise. Benchicha Tayeb, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Rech. tout, tout, tout, tout sur (*... le zizi...*) Jean-Claude Van Damme (*ah bon, pardon !*). Frédéric au 64.35.58.85.

Vds, éch., ach. jouets et gadgets **Star Wars**. Jérôme au (16.1) 47.37.13.91.

Vds 70 F pièce VHS de **Vengeance is Mine**, **La Nuit des Morts-Vivants**, **Les Oiseaux**, **Phantom of the Paradise**, **Cassandra**, **La Malédiction 2**, **Aliens**, **Burnt Offerings**, **Le Survivant**. Tél.: 32.39.06.33.

Vds boîtiers vidéo petit format : 18 F les 10, 40 F les 25, 70 le lot entier de 45. Ou éch. contre VHS fantastique. Gérald Duvert, 18 rue Titon, 75011 Paris.

Je capte les chaînes *Canal +*, *TNT*, *MTV* et nbreuses chaînes allemandes. Rech. personne abonnée à *Ciné-cinéfil* et *Ciné-cinéma* en vue d'échanges programmes. Muriel Lejeune, Soulignac Epargnes, 17120 Cozes.

Vds films d'horreur & SF années 1900-1993. Bcp de "craignos monsters". Ch. *Star Ciné Cosmos*. Fabrice Lambot, 4 square du Colonel Sutterlin, appt 129, 60200 Compiègne.

Vds les 27 premiers numéros de *Studio* (sauf 21 et 22) ainsi que les 10 premiers de *Hitchcock Magazine*. Sylvain Pouchard, 4 allée du Jura, 91800 Brunoy.

"Fantastic Make-up", l'unique livre en français qui vous apprend les techniques de maquillages en effets spéciaux. 65 F port compris à Gaëtan Laloge, 9 rue Bénigne Derey, 21300 Chenôve.

Ch. désespérément (*tiens, y'avait longtemps...*) BD "Ronin" de Frank Miller. Raphaël Mary, 10 rue Barbey d'Avrevilly, 27300 Bernay.

Vds 60 F pièce port compris, VHS de **Scanners**, **Blood Feast**, **2000 Maniacs** et **Adrénaline**. Rech. *Starfix* 48 et 49 état neuf avec fiches. David Jayet, 3 impasse de la Creuzotte, 39100 Gevry.

Ach. au prix d'origine tout magazine *Marvel*, *Arédit* et *Lug*. Fabrice Roger, 35 allée Gambetta, 93340 Le Raincy.

Ech. lot de 6.000 jaquettes *Télé K7* et *Vidéo Jaquettes* contre VHS tous genres ou K7 vierges. Vds 750 F lot de 500 boîtiers vidéo d'occasion. Jean-Claude au 78.68.82.57.

Collectionneur rech. films antérieurs à 1970 pour éch. Vds également 3 F pièce nbreuses jaquettes de la revue *Télé Vidéo Jaquettes*. (*pour des trucs découpés, ça fait pas un peu cher, non ? A raison d'une centaine de jaquettes au numéro ça fait 300 F. Tu réussiras, toi !*) Listes contre 2 timbres à Pascal Marchant, 5 impasse du Pressin, 93300 Aubervilliers.

Ach. K7 (collections *Panda Films* et *Ciné Horizon*), photos et revues avec Jenna De Rosnay, *Zéro* (ancien mag avec l'équipe d'*Hara-Kiri*), musique des Trashmen et Blackflag et romans de Groucho Marx. Philippe Navarro, 16 av. de la 1ère Armée, 09100 Pamiers.

Vds photos plastifiées de **Star Wars** et pin's de collection de cinéma de SF. Liste contre 1 timbre à Orlando Guillen, 20 av. du Général Clavery, 75016 Paris.

Ch. *E.F.* 135, *Ciné-News* antérieurs au 35, + 36, 38, 39 et 43, et VHS PAL des films à sketches *Amicus* (sauf **Histoires d'Outre-Tombe** et **Le Caveau de la Terreur**). Pascal Gillon, rue E. Vandervelde 54, 4000 Liège, Belgique.

Vds 90 F pièce VHS originales de **Predator 2**, **Point Break**, **Prince des Ténèbres**, **Star Trek 6**, **Justice Sauvage** et **Basic Instinct**. Laurent Siegel, 26 rue Principale, 67190 Still.

Frissons 1, 51 pages, 10 F port compris. Au sommaire : interview J.P. Putters (*arrête, on frissonne déjà !*), dossier Stuart Gordon, le dictionnaire des réalisateurs... David Jayet, 3 impasse de la Creuzotte, 39100 Gevry.

Vds et éch. nbreux comics (*Marvel*, *Image*...) et trading cards (*Marvel*, ***Dragon Ball Z***, illustrateurs...). Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué du Pont, 60300 Senlis.

Vds *Game Gear* + 4 jeux en 1 (600 F), 6 jeux GG (100 F pièce), ou le tout 1000 F. Vds 80 F pièce diverses VHS. Liste contre enveloppe timbrée à Daniel Biga, 79 allée de la Rouguière, 13011 Marseille.

Vds nbreux jouets **Star Wars**, **E.T.**, **Aliens**... Liste contre enveloppe timbrée à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 Saint André.

Rech. tout doc sur Frazetta + illustrations et trading cards de *Conan le Barbare*. Yann Le Roy, 14 rue du Hyl, 35510 Cesson Sévigné.

Vds diverses revues à partir de 10 F : *M.M.*, *E.F.*, *Starfix*, *Première*... Georges au 30.57.04.65.

Dessinateur vend dessins tous genres : BD, portraits de stars, improvisations personnelles. David au 97.82.95.11. le week-end.

Vds VHS **Vendredi 13** chapitre **2** à **8** chez *CIC Vidéo*, 450 F port compris. Eloitani Driss, 29 rue d'Or, 57200 Sarreguemines.

Collectionneur propose VHS de **Silent Running**, **Le Seigneur des Anneaux** et nbreux films et séries SF/fantastique/péplum. Daniel au 87.58.23.52.

Vds, ou éch. contre **Vibroboy** ou épisodes des ***Arpents Verts*** (*hé ! moi aussi je cherche les* Arpents Verts*... Non sérieux, là, j'achète tout. Ecrire à la revue*), VHS de **Tetuso I** et **II**, **Death Scenes I** et **II**, **Urotsukidoji**, **True Gore**. Olivier Josserand, 15 rue Pasteur, 01000 Bourg en Bresse.

Ach. à prix sympa VHS de **Maximum Overdrive**, **Shining**, **Le Retour des Morts-Vivants 3**, **Nekromantik 1 & 2**, "Making of Evil Dead". Stéphane Huguenin, 4 rue des Marsouins, 57430 Sarralde.

Ech. trading cards Akira 1 à 100. Rech. pin's **Akira** (Glénat) et corr. collectionneurs d'objets **Akira**. Guillaume Kerlorc'h, 29 avenue Vincent Auriol, 40000 Mont de Marsan.

Vds divers numéros de *M.M.*, *E.F.*, *Starfix*, *Futurs*, *SF Mag*... Robert Acin au (16-1) 40.35.34.62.

Ch. docs sur série ***US Way Out*** de Roald Dahl. David Agresti, 09 allée Vivaldi, 26000 Valence.

Ech. ou vds *M.M.*, BD *Lug*, *Arédit*, Comics, albums cartonnés... Stéphane Almosnino, 80 galerie des Baladins, 38100 Grenoble.

Ech. tout doc sur Paul Naschy, la *Hammer* et le Festival de Sitges contre docs sur Bruce Lee, Tarzan et Raven. Ramon Garcia, C/. Boters N° 10-1° 1A, 08002 Bazrcelona, Espagne.

Vds ou éch. nbreux pin's sur le cinéma (**Freddy**, **Hook**, **T2**...). Liste contre enveloppe timbrée à Richard Sensier, 5 rue Henri Regnault, 94700 Maisons Alfort.

Ach. VHS de **Dr Jekyll et Mr Hyde** (Victor Fleming) et **Dr Jekyll et Sister Hyde**. Nikita Malliarakis, 40 rue de Croix-Fontaine, 77240 Seine-Port.

Vds BD (*Lug*, *Strange*, *Conan*...), posters, trading cards, comics, VHS, tout sur *Conan*, *Batman*, *The Crow*, *X-Men*, *Alien*... Liste contre 1 timbre à Antoine Abellon, 2 rue Fabien Calloud, 74000 Annecy.

Vds bas prix importante collection de disques 33 t, 45 t, CD, K7, vidéos... Liste contre 2 timbres à Roland Padovani, 90 rue de la République, 13002 Marseille.

Vds 140 F VHS de **Last Action Hero** (*pas donné...*) (sous emballage) (*pas donné quand même !*). Rech. tout doc sur ***Les Simpson***. Wilfried au 40.65.37.39

Vds ou éch. nbreux livres fantastique/anticipation. Liste gratuite à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Rech. VHS du **Vol des Dragons** (dessin animé). Alexis Leger, 12 rue du Luxembourg, 08000 Charleville-Mézières.

Vds lot BD (*Lug*, *Semic*, *Arédit*, *Sagedition*...) et comics (*Marvel*, *D.C.*, indépendants). Envoyer listes de recherches à Philippe Reaudin, 145 bis rue Gambetta, 45140 St Jean de la Ruelle.

Vds 80 F pièce VHS tous genres. Envoyer listes avec enveloppe timbrée à Laurent Witz, 3 rue des Bénédictins, 54210 Nicolas de Port.

Vds milliers de BD *Lug/ Arédit* (*Strange*, *Fantask*, *Titans*, *X-Men*, *Dracula*, *comics pockets*...) + FNA et Bob Morane. Liste contre 4 timbres à Jean-Marc Polizzi, 38 rue des Epinettes, 75017 Paris.

Vds 3000 BD (*mais où vous trouvez toutes ces BD, les mecs ?*) Lug, Arédit, comics et jouets **Star Wars**. Liste sur demande à Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Vds nbreuses BO en CD, revue *Mystères*, et VHS de **Star Trek 4**, **Dracula** (Badham) et série James Bond. S. Lémery, 56 rue des Hallates, 76610 Le Havre.

Vds magnéto NTSC Panasonic, Hitachi (2.000 F) et K7 NTSC (120 F pièce) : **Speed**, **Flintstones**, **True Lies**... Tom au (16-1) 45.43.74.41.

Vds traduction des textes des mangas japonais de Dragon Ball (27 à 38). Petit prix. Rens. contre enveloppe timbrée à Mr Allano, Z Project Studio, 28 rue de Marly, 57158 Montigny-lès-Metz.

Vds VHS de **From Beyond** (60 F), **American Warrior 3** (50 F), **Elephant Man** (50 F), **Terminator** (60 F), **Delta Force 2** (100 F). Port compris. Grégory Moutarde, 7 rue de Charigney, 25000 Besançon.

Ch. "Cinéma Fantastique" (*Seghers*), "Série B" (*Edilig*), "Films of Bela Lugosi" et "Films of Peter Lorre" (*Citadel Books*). Vds *Midi Minuit Fantastique* 20, M.M. 80 à 83, "Boris Karloff" (*Veyrier*). David Nuez, 21 rue Louise Michel, 59176 Masny.

Valérie Carrère, Biganos

Un lecteur a affirmé dans le précédent courrier que **The Crow** voulait dire "corneille" et non "corbeau". Eh ben, c'est vrai et c'est faux à la fois, car il y a deux façons de traduire "corbeau" : "raven" ou... mains sur le buzzer (il faut absolument que j'arrête de regarder *Questions pour un Champion*)... ben oui ! "crow", qui signifie aussi bien "corneille" que "corbeau" (j'ai vraiment des soucis dans la vie, moi : dire qu'on nous emmerde avec les SDF, le chômage, la conjoncture économique, la Bosnie, les choux de Bruxelles (si ! pour moi c'est un problème qui mérite qu'on s'y attarde), la corruption et quoi d'autre encore, alors qu'on ne sait même pas que "crow" veut dire "corneille" et "corbeau". C'est plutôt moche, pas vrai ? *Dis voir, qu'est-ce qu'on fait pour la parenthèse ? on la ferme ou tu crois (croa...croa...) que depuis le temps les lecteurs l'ont oubliée ?*).

Pascal Trouvé, Giberville

Aujourd'hui je suis heureux. J'ai vu le chef-d'œuvre de Tim Burton et d'Henry Selick. Merci Tim de nous avoir donné un film dingue, délirant, horrible, joyeux, etc... Je n'ai pas assez de qualificatifs pour dire ce que j'ai ressenti à la vision de **L'Etrange Noël de Mr Jack**. Certes, le scénario est simple, mais c'est le cas pour tous les contes, et il suffit d'une mise en scène géniale pour qu'on l'oublie aussitôt. Les personnages y sont merveilleux, du plus petit cancrelat au sadique Oogie Boogie. De plus, la bande originale donne une ampleur fantastique aux images. Un conseil, n'arrivez pas en retard à la séance, car il ne faut pas rater **Vincent**, un court-métrage magnifique. Encore plus qu'un hommage à Vincent Price, c'est une déclaration d'amour à ce monstre sacré.
J'aimerais également dire un mot au sujet de **Stargate**. Ce film est produit par *Canal +*, alors pourquoi une production 100% française a-t-elle été tournée par des Américains ? Tout simplement parce que la France n'en est pas capable. Le cinéma français ne possède pas de département d'effets spéciaux, n'ayant jamais investi dans le fantastique ou la science-fiction. Alors, messieurs les producteurs, osez ! Osez oser...

Christophe Lapierre, Paris

Ci-joint une peinture à l'acrylique montrant la rencontre (mouvementée) de deux monstres sacrés du cinéma fantastique. A l'époque j'avais été inspiré par le résultat d'un de vos questionnaires montrant que le dossier **Frankenstein** (n° 64) faisait jeu égal avec l'article sur **Total Recall**. L'actualité brûlante me l'a fait ressortir de mes cartons.
J'espère quand même que la version de Kenneth Branagh avec De Niro, pour proche qu'elle soit du roman, en évite les longueurs, surtout de l'introduction. Ce récit date un peu quand même dans sa construction. Et surtout, j'espère qu'il ne sombrera pas dans la nullité bouffonne d'un **Wolf**. Dans le cas contraire, on trépane le réalisateur, chiche !

David Villora, Castelsarrazin

Il est deux heures du matin et, avec trois amis, nous venons de regarder l'émission *Monstrueuse Soirée* sur *France 2* (26 décembre 94). Une émission de 90 minutes consacrée au fantastique et à ses mythes, composée d'extraits de films et d'interviews de personnalités touchant de près au genre. Cela commence plutôt bien, le décor est riche en possibilités (un château de toute beauté), la remarque pertinente du génial Alain Chabat, le chef des *Nuls*, et on nous promet un entretien exclusif avec Robert de Niro à propos du **Frankenstein** de Branagh. Les premiers extraits sont encourageants. Hélas, le ridicule s'installe rapidement avec les intermèdes "humoristiques" : l'homme au cercueil, le corps qui tombe, les enfants Addams. Le top du grotesque revenant au faux Bonaldi nous présentant des gadgets tout à fait inutiles. Je lui conseille d'aller bosser chez Dorothée. Puis, Jean-Luc Delarue accueille Jean Rollin, qu'il présente comme un spécialiste du genre. Quand on a vu ses films, on en doute !
Mais la surprise, c'est la présence de notre J.P.P. Lui, qui avait si bien descendu Delarue dans l'édito du 92, se retrouve à ses côtés ! Je suppose que J.P.P., ce "journaliste spécialisé", pensait participer à une émission faisant découvrir le cinéma fantastique à tous. Je pense qu'il a été déçu du résultat. Lui qui n'a pas grand chose à se reprocher, venu parler avec amour et humour de ses chers "*Craignos Monsters*".
Résumons : pas un extrait de film gore, pas un mot sur Raimi, Jackson, Carpenter, Hooper ou Craven. Pas un plan de **L'Exorciste** ou **Massacre à la Tronçonneuse**. Heureusement que toutes les chaînes ne traitent pas le fantastique de cette façon (voir *Canal +* et son cycle horreur en janvier), car le cinéma fantastique ne sort pas grandi de cette soirée.

Ben si, figure-toi. Le cinéma fantastique sort grandi de ce genre de soirée. Tu oublies (in ?) volontairement que cette émission s'adressait à plusieurs millions d'individus, et non aux dizaines de milliers de lecteurs de Mad Movies. Sachant cela, Delarue l'a joué "people", ce qui est loin d'être con. Le plus grand tort que l'on puisse faire au fantastique, c'est de laisser croire à tout un chacun qu'il se limite au gore. Annonce à un non-amateur que ***Roger Rabbit*** *est aussi un film fantastique et il ne va pas le croire. Mieux vaut montrer la diversité d'un genre à travers une quarantaine d'extraits de films (gore compris : n'oublie pas* ***Toxic*** *et la scène ultra-sanglante de* ***Baby Blood****) que le réduire à sa caricature, comme nous avons pu le voir récemment lors du "Ca se Discute" sur la violence.*
Par ailleurs, l'émission ne pouvait pas (et ne visait pas à) traiter tout le cinéma fantastique, ni brosser toutes les carrières, ni surtout montrer tous les films. Alors, bien sûr, il en manque ! Et quant à ma présence, puisque tu t'y intéresses, Jean-Luc Delarue a fait preuve d'objectivité, voire même d'un certain humour, en m'invitant. Je ne pouvais décemment pas me montrer moins tolérant que lui. J.P.P.



LE TITRE MYSTERIEUX



Pas de doute, il est né le divin enfant, même si celui-ci relève davantage du royaume des enfers que du royaume des cieux. Il vous suffira de reconnaître le titre de ce film pour recevoir gratuitement le prochain numéro de *Mad Movies*.
Aucun lecteur n'a reconnu notre personnage précédent, tiré du **Lady Dracula** de F.J. Gottlieb, avec la belle Evelyne Kraft. Du coup, on garde tous les cadeaux. Bien fait pour vous !

Rech. BO en CD de **La Planète des Singes**, **Double Impact**, **T2**, **Legend**, **Total Recall**, ainsi que BO de Jerry Goldsmith, John Barry et John Williams. Stéphane Paulus, 108 rue du Troupeau, 95100 Argenteuil.

Ech. films en VHS et laserdisc. Pratiquement que des nouveautés. Grégory Mattei, 2 bis place Danton, 95600 Eaubonne.

Vds *CZZ Le Fulmar* 1 (20 F), *Ciné 2000* nvelle formule 1 (25 F), *Horror Pictures* Peter Cushing (20 F), *Antares* 19 bis (5 F), *Midi Minuit Fantastique* 17 (50 F). Guy Rolet, 17 rue de Cussac, 33290 Blanquefort.

Vds couteaux (**The Shadow**, **T2**, **Rambo I, II et III**), canifs (**Sheena**, **Tarzan**, **Indiana Jones**), sabres (**Indiana Jones**, **Push Dagger**, **Total Recall**), lot *Marvel*, *D.C.*, comics, figurines, maquettes... Tél.: (16-1) 49.28.98.46.

Vds films de Hong Kong et japanimation en VO : **The Bride with White Hair 2**, **Zu**, **Jojo's Bizarre Adventure**... Sylvain Camacho, 3 impasse de la Grande Ferme, 59139 Noyelles-Les-Seclin.

Vds comics *Batman* et nbreux *Strange*, *Sp. Strange*... Liste contre env. timb. à Eric Defours, 39 cours de Vincennes, 75020 Paris.

Rech. enregistrements de "Sacrée Soirée" (*ca y est, encore un maso !*) et de "Nulle Part Ailleurs" avec Jean-Claude Van Damme. Frédéric au 64.35.58.85.

Vds *Impact* 1 à 53, le tout 500 F port compris en recommandé. Rech. *M.M.* 1 à 20. Alain Arnoux, 10 rue Vincent Scotto, 31300 Toulouse.

Rech. les 4 épisodes inédits du dessin animé japonais **Cobra**. Christophe Aubert, 7 rue Fléchier, 30000 Nîmes.

Sueurs Froides 1 est disponible. Au sommaire : Jörg Buttgereit, Dario Argento... 10 F en timbres à André Quintaine, BP 36, 70800 St Loup/Semousse.

Avis aux amateurs de vieux jouets **Star Wars**. Avant-première de la nouvelle liste 95 contre enveloppe timbrée à Geoffrey Montfort, 21 rue de Bièvre, 75005 Paris.

Ch. musiques de Philip Glass : **Mishima**, **The Church**, **Candyman**... Bertrand Pigeon, 6 rue du Jas, 84350 Courthézon.

Vds magazines cinéma, *Strange*, pin's, lot de fiches cinéma, objets publicitaires de **Speed**. Ach. ou éch. cartes postales d'affiches et des festivals. Liste contre 1 timbre à Aldo Dunyach, 23 rue Paul Langevin, 66270 Le Soler.

Rech. BO du **Prix de l'Exploit/American Flyer**. Stéphane Eichenlaub, 9 rue de Saverne, 67370 Wiwersheim.

Ach. VHS de Dario Argento en VOST (**Inferno**, **Ténèbres**...). Mr. Aimé, 42 Bd Côte Blatin, appt 410, 63000 Clermont Ferrand.

Vds *M.M.* 22 à 91 (*plus tard, tu le regretteras, tu verras...*), "Les Visages de l'Horreur" (Philippe Ross), "Grandes Illusions" (Tom Savini), "Le Cinéma d'Epouvante" (*J'ai Lu*). David au 93.69.06.15. après 19 h 30.

Vds affiches, photos, press-books à prix très intéressants. Rech. **L'Enfant du Diable/The Changeling**. Boris Légeron, 11 rempart de Beaulieu, 16000 Angoulême.

Rech. enregistr. de la série "Les grands meurtres du XXe siècle" diffusée sur *Canal +*. Frank Frejnik, 10 allée de la Lavande, 42650 St Jean Bonnefonds.

Catalogue de polars rares et épuisés contre 2 timbres. Jean-Pierre Moumon, La Magali, chemin Calabro, 83160 La Valette.

Horreur, SF ? Je peux vous procurer tous les titres (période 1950-1964) disponibles aux USA, sur VHS NTSC officielles. Envoyez listes à Albert Bouyat, 10 rue Gustave Courbet, 75116 Paris.

Collectionneur propose films japonais : **Godzilla**, **Gamera**, **Giant Robot**, **Itoka**, **Le Satellite Mystérieux**... Liste contre 7 F en timbres à Thierry Ledesma, 46 rue de la Glacière, 75013 Paris.

Vds coffret vidéo du ***Prisonnier*** (500 F) et trilogie **Star Wars** (300 F). Port compris. François Giret, 2 rue de l'Humelet, Terves, 79300 Bressuire.

Fantastic Bazar 3, fanzine de BD et nouvelles, est sorti (*par ce temps-là, c'est pas prudent, vieux !*). 44 pages + un gadget pour 20 F à Christophe Chrétien, 57 rue du Faubourg Montmartre, 75009 Paris.

Vds fanzine *Cine Scores* 3 consacré exclusivement aux musiques de films. 15 F en timbres ou 60 F pour 4 numéros. Manuel Riesco, 29 Bd Gal Vanier, 14000 Caen.

Vds importante collection de revues US et anglaises : *Cinefex*, *Starlog*, *Starbust*, *Cinefantastique*... Prix attractifs. Liste contre enveloppe timbrée à F. Perez, 101 rue du Point du Jour, 92100 Boulogne.

Rech. tout sur Marilyn Monroe, véhicules de séries TV (Yello Submarine Beatles, Laurel & Hardy, ***Man from Uncle***...) et maquettes *Creepy*. Rollon Torrisi, Le Chalet 3, ch. des Caffards, 13350 Charleval.

Vds *A la Nuit Noire* 2, fanzine polyglotte (anglais, francais, roumain, espagnol...) sur le fantastique européen. 40 pages pour 10 F en timbres à Ambroise Gabriel, "Crépuscules", 82 quai Claude le Lorrain, 54000 Nancy.

Vds importante collection sur le ciné fantastique : affiches, photos, revues, fanzines... Liste contre 2 timbres à Patrick Giraud, 25 av. Roger Salengro, 93420 Villepinte.

Vds nbx "livres dont vous êtes le héros" bon état général (*ah ben c'est pas comme moi, putain, je sais pas si c'est la morue d'hier soir qu'était pas fraîche, ou quoi, mais j'ai autant envie de taper les P.A. que de m'abonner au* Figaro, *tiens !*). François Jost, 5 bis av. du Pr. Roux,78100 St Germain en Laye.

Vds/éch. nbreux livres SF/fantastique, dont "livres dont vous êtes le héros" + Jules Verne... Liste sur demande à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondantes aimant la *Hammer* et Ingrid Pitt. Ach. tout sur Ingrid Pitt et **London after Midnight**. Fabrice Ruscher, 52 rue Wilson, 57440 Algrange.

- correspondant(e)s fans de ***Star Trek***, et toute personne désirant vendre des objets sur la série. F. Douchey, 49 av. Winston Chruchill, 62000 Arras.

- correspondantes 15-35 ans aimant le ciné fantastique, Stephen King et les beaux mecs (j'envoie ma photo ! *prétentieux !*). Alexandre Jacquot, route d'Arbecey, 70360 La Neuvelle les Scey.

- personnes 18-22 ans région lyonnaise aimant le fantastique, le punk rock et les sorties. Stéphanie au 78.85.42.73, après 19 h.

- correspondants de préférence gentils (*hum, hum !*) aimant le ciné fantastique et les **Evil Dead**. J'ai 27 ans. Caroline Lefèvre, 90/5 rue Drouot, 59100 Roubaix.

- jeunes écrivains, auteurs de nouvelles SF/horreur, gore... susceptibles d'envoyer leurs œuvres pour parution dans mon fanzine *Sect* traitant du death metal, trash... Yohan Inza, La Brezadière, 37320 St Branchs.

- correspondant fan de ciné de Hong Kong pour éch., achat, vente, et se joindre à moi pour commandes de vidéos. J.M. Bigeard, 22 quai de la Fosse, bât A, 44000 Nantes.

- fans de Krueger, **Poltergeist**, S. King et de la Dance-Music (*tu n'as pas honte ?*). Didier Quesnee, 47 rue Berbiziale, 63500 Issoire.

- correspondant(e)s 30-35 ans aimant le ciné fantastique et Stephen King. Martine Groyen, 49 rue de la République, 69002 Lyon.

- correspondant(e) pour échanger BO de films. Liste contre 2 timbres à Frédéric Bauduin, 2 Massenet, 59135 Wallers.

- correspondant(e) 10-20 ans aimant le fantastique et la lecture. Ch. aussi nbreux posters de films. Mickaël Mignet, 8 rue du Prado, 56470 St Philibert.

- copain sur Paris dingue de films d'horreur pour écrire scénarios ensemble et faire photos sur ce thème. Raoul Gret, 6 ru du Regard, 75006 Paris.

- très bons dessinateurs et programmateurs sur *PC* ou *Falcon* pour futurs jeux de rôles sur ordinateur. Jérôme Babef, 19 rue de l'Aubépine, 28400 Nogent le Rotrou.

- personne sur Paris/Melun capable de créer un masque d'homme-fourmi (comme dans **Matinee**), un robot-fourmi télécommandé, une maquette réaliste de fourmi pour projet pédagogique et ludique. Mr. Augereau au 64.09.87.59.

Mettez-vous à l' heure des frissons...



La Séance de Minuit



WAXWORK

Re-AnimatoR

HELLRAISER

LA MOMIE

LE VOLEUR DE TÊTES BORROWER

Le Beau-Père II

LE DEMON D'HALLOWEEN

HURLEMENTS V

NIGHTMARE

DOPPELGANGER

HIDDEN 2

TRAUMA

GHOULIES

GHOULIES II

GHOULIES III

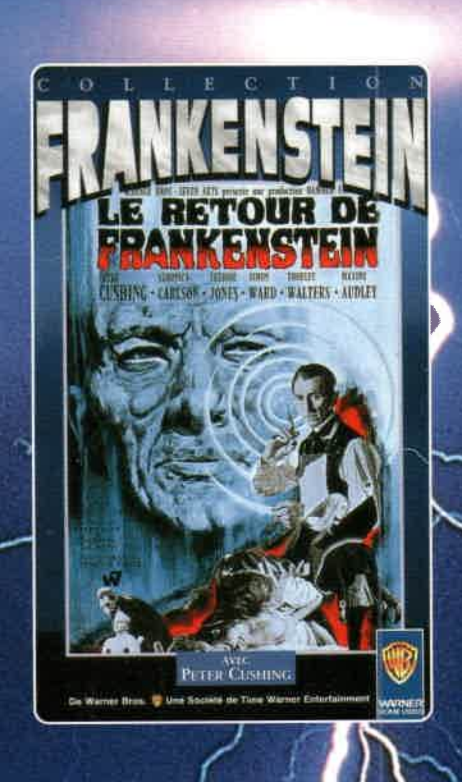


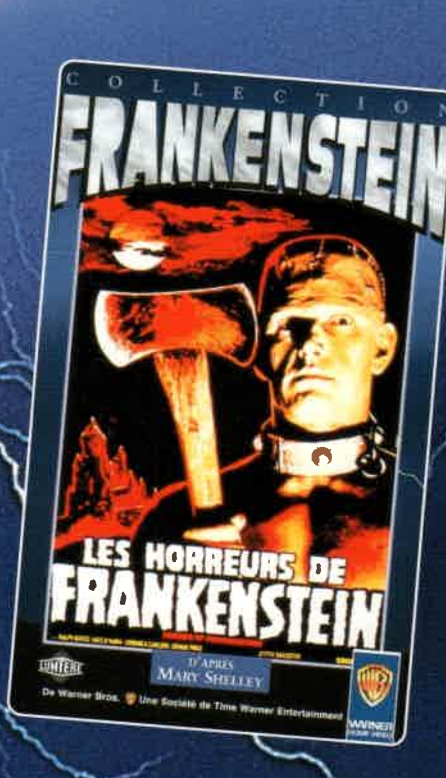


COLLECTION

FRANKENSTEIN







3
CHEFS-D'OEUVRE
A DECOUVRIR
EN VIDEO

Photo fond © Image Bank

LA PLUS GRANDE COLLECTION DE TALENTS

Disponibles à la vente dans les video-clubs, grandes surfaces et magasins spécialisés.

